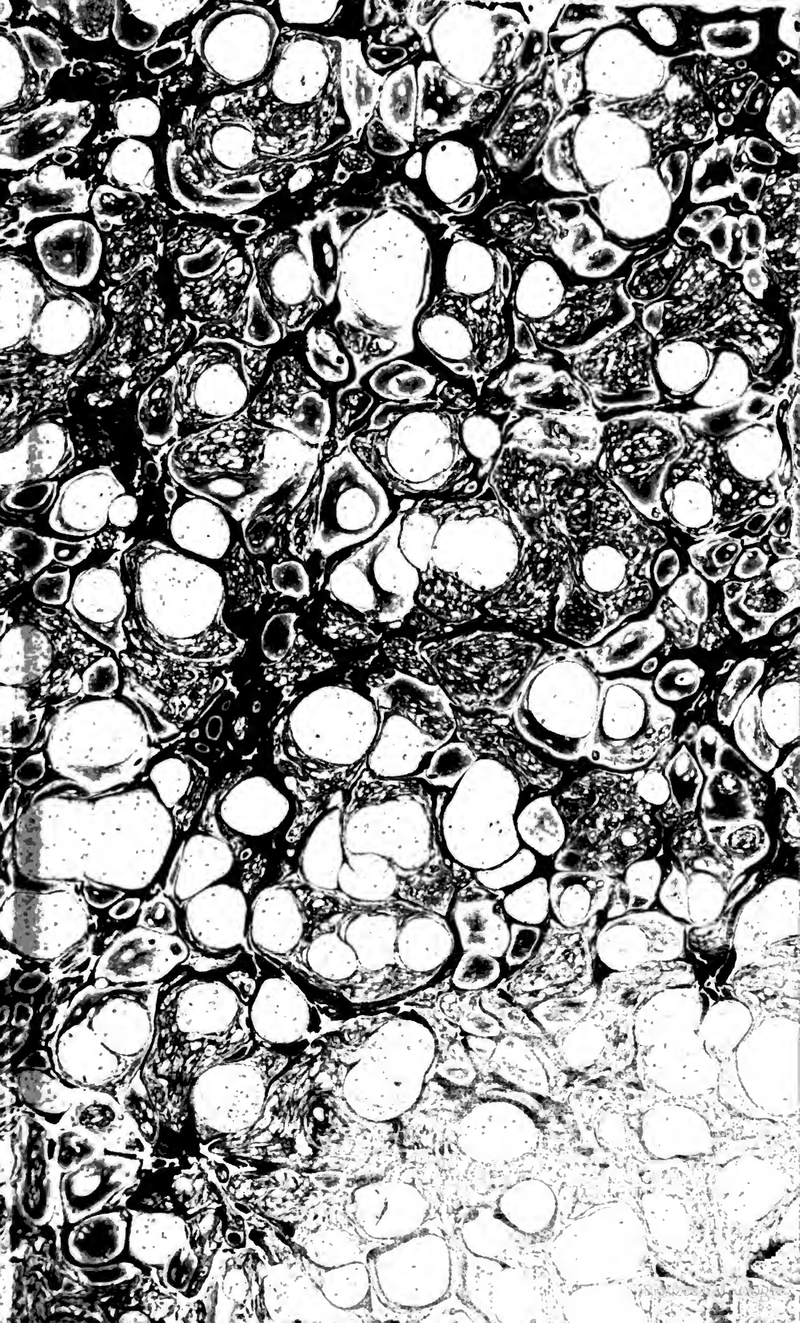
Digitized by Google


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000043719



ist. 2293.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

ACADÉMIQUE.

TOME IIIe DE LA COLLECTION.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE
ACADÉMIQUE,

OU

Choix fait par une Société de Gens-de-Lettres, de différens Mémoires des Académies françaises et étrangères, la plupart traduits, pour la première fois, du Latin, de l'Italien, de l'Anglais, etc.

Mis en ordre par A. SÉRIEYS, Censeur au Lycée impérial de Douai, Professeur d'Histoire, et Secrétaire de la Faculté des lettres, à l'Académie de cette ville.

Dédié à S. M. JOACHIM NAPOLÉON,
Roi des deux-Siciles.

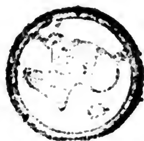
TOME IIe.,

Contenant les Mémoires sur l'Histoire ancienne.

A PARIS,

CHEZ
- DELACOUR, Imprimeur-Libraire, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.
- LENORMANT, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.
- NICOLLE, libraire, rue de Seine, n°. 12.

1810.



Digitized by Google



Digitized by Google

HISTOIRE

ANCIENNE.

RESSEMBLANCE

ENTRE LES DIEUX DE L'INDE, DE LA GRÈCE ET DE L'ITALIE (1).

QUAND les faits ne viennent pas à l'appui des raisonnemens, il y a de la témérité à prétendre qu'un peuple idolâtre ait emprunté d'un autre peuple ses dieux, ses cérémonies et ses dogmes; mais lorsque différens systèmes de polythéisme présentent des traits de ressemblance trop marqués pour être l'effet du hasard, nous ne pouvons guères nous empêcher de croire qu'il a existé, de temps immémorial, quelque liaison

(1) Mémoire de Calcutta, ou Société asiatique, t. I, *VVilliam Jones*, président.

Digitized by Google

entre les différens peuples qui les ont adoptés. Je me propose d'indiquer dans cet essai une ressemblance de ce genre entre le culte populaire des anciens habitans de la Grèce et de l'Italie, et celui des Hindous (1). D'un autre côté il existe beaucoup d'analogie entre leurs étranges religions et celles de l'Égypte, de la Chine, de la Perse, de la Phrygie, de la Phénicie et de la Syrie, auxquelles nous ne risquons rien d'ajouter celles de quelques royaumes méridionaux, et même des îles de l'Amérique; tandis que le système gothique, qui prit le dessus dans les régions septentrionales de l'Europe, non-seulement avait de l'analogie avec ceux de la Grèce et de l'Italie, mais était presque le

(1) Le système religieux des Hindous, dit M. *Langlès*, peut être regardé comme le plus simple et le plus pur qui ait jamais existé, si l'on en juge par cette belle profession de foi tirée littéralement des Védas :

Il existe un dieu vivant et vrai, éternel, incorporel, impalpable, impassible, tout-puissant, tout savant, infiniment bon, qui fait et conserve toutes choses.

M. *Langlès* donne ensuite un précis très-rapide, mais aussi très-fidèle de la théologie indienne, dans laquelle il est aisé de reconnaître la pureté du culte primitif rendu autrefois à l'Etre suprême.

Digitized by Google

même sous un autre costume, avec une broderie d'images visiblement asiatiques. Si j'établis ces propositions d'une manière satisfaisante, il nous sera permis d'en conclure une affinité générale entre les habitans les plus distingués du monde primitif, à l'époque trop reculée où ils s'écartèrent de l'adoration raisonnable du seul vrai dieu.

Il paraît que les sources de toutes les mythologies sont au nombre de quatre : 1.° la vérité historique ou naturelle a été convertie en fable par l'ignorance, l'imagination, la flatterie ou la stupidité ; c'est ainsi qu'on imagine qu'un roi de Crète, dont on avait découvert le tombeau dans cette île, était le dieu de l'olympe ; et que Minos, législateur de ce pays, était son fils, et rendait la justice aux âmes des morts. L'absurde apothéose de quelques hommes vraiment grands, ou de petits hommes faussement appelés grands, a produit des erreurs grossières dans toutes les parties du monde idolâtre ; 2.° leur seconde source paraît avoir été une admiration excessive des corps célestes, et, au bout d'un certain temps, les systèmes et les calculs des astronomes. De là vint une portion considérable de la mythologie égyptienne et grecque ; le sabéisme ou culte des astres et des

Digitized by Google

étoiles, en Arabie; les types ou emblêmes de mihr ou du soleil; l'extension prodigieuse du culte des élémens; 3.° la magie poétique a seule créé des divinités poétiques, sa principale affaire étant de personnifier les notions les plus abstraites, et de placer une nymphe ou un génie dans chaque bosquet et presque dans chaque fleur. De là vient qu'Hygie et Jason, la santé et le remède, sont les poétiques enfans d'Esculape, qui fut lui-même ou un médecin distingué ou la science médicale perfectionnée; 4.° les métaphores et les allégories des moralistes et des métaphysiciens ont aussi été très-fécondes en divinités. La plus riche et la plus noble veine de cette source abondante est le charmant conte philosophique de Psyché, ou l'histoire de l'Ame.

En comparant les dieux des idolâtres de l'Inde et de l'Europe, quelle qu'en ait été la source, je ne perdrai point de vue que rien n'est moins favorable à la recherche de la vérité qu'un esprit de système. Tout ce que je veux donner à entendre, c'est qu'avec tel ou tel attribut il existe une ressemblance frappante entre les principaux objets du culte de l'ancienne Grèce et de l'intéressant pays que nous habitons. N'ayant point à défendre un système

Digitized by Google

qui me soit particulier, je ne m'assujettirai point à une méthode fort régulière ; je parlerai de tous les dieux, à mesure qu'ils s'offriront à moi, en commençant par Janus ou Ganesa, à l'exemple des Romains et des Hindous.

Janus ou Ganesa.

Les titres et les attributs de cette ancienne divinité de l'Italie sont rassemblés dans deux vers choriambiques de *Sulpitius* (1), et il serait superflu de chercher à cet égard d'autres renseignemens dans *Ovide :*

Jane pater, jane tuens, dive biceps, biformis ;
O cate rerum sator, ô principium deorum !

« *Père Janus, Janus qui vois tout, dieu à deux têtes et à deux formes, auteur intelligent de toutes choses, ô principe des dieux !* »

(1) Ces vers sont, non de *Sulpitius*, mais de *Quintus Septimius*, cité dans le *Terentianus*. Voyez aussi *Ovidii Fastorum*, lib. I, vers. et not. 65, *ex editione Burmanni*. M. *Jones* avait sans doute cette édition d'*Ovide*, ou quelque autre, avec des notes, ou le *Terentianus* même ; car ces vers ne se trouvent pas à l'article de *Janus* dans l'ouvrage du P. *Pomey*, le seul traité mythologique dont il dit avoir fait usage. *Langlès.*

Digitized by Google

Nous voyons qu'il était le dieu de la sagesse; de là vient qu'il était représenté sur les médailles avec deux visages, et avec quatre bras sur l'image étrusque trouvée à Falisque. Ces visages étaient des emblêmes de prudence et de circonspection. C'est ainsi que Ganesa, dieu de la sagesse, dans l'Hindoustan, est peint avec une tête d'éléphant, symbole d'un discernement profond, et accompagné d'un rat, que les Indiens regardent comme doué de sagesse et de prévoyance.

En Italie, le nom de Janus était invoqué avant celui de tous les autres dieux; dans les anciens rites, on commençait par lui offrir du blé et du vin, auxquels on ajouta depuis l'encens. Les portes ou entrées des maisons étaient appelées *januæ*, et tous les passages, *jani*, ayant deux commencemens. On le représentait tenant une baguette, comme gardien des chemins, et une clef, comme ouvrant non-seulement les portes, mais encore tous les travaux et toutes les affaires importantes du genre humain.

La divinité indienne a précisément les mêmes attributs. Les pieux Hindous commencent tous les sacrifices, toutes les cérémonies religieuses, toutes les prières, celles même qu'on adresse

Digitized by Google

aux dieux supérieurs, toutes les affaires importantes, par une invocation à Ganesa, nom composé d'*Isa*, gouverneur ou chef, et de Ganâ, compagnie des dieux. Il serait aisé de multiplier les exemples d'affaires commencées par une invocation au Janus de l'Inde, si les points de ressemblance que j'ai indiqués m'autorisent à lui donner ce nom.

Dans la ville qui s'élève maintenant à d'Hermâranya ou Gaya, sous les auspices de l'actif et bienfaisant *Thomas Law*, le nom de Ganesa est inscrit sur la porte de chaque maison nouvellement bâtie, conformément à un usage pratiqué de temps immémorial chez les Hindous; et, dans la vieille ville, l'image de ce dieu est placée sur les portes des temples. Passons à Saturne.

Saturne ou Menou.

Saturne est le plus ancien des dieux du paganisme sur l'emploi et sur les actions duquel on nous ait transmis beaucoup de détails. Suivant *Platon*, Saturne ou le Temps, ainsi que Cybèle, ou la Terre, son épouse, et leurs serviteurs, étaient nés de l'Océan et de Téthys, ou, dans un langage poétique, sortirent des

Digitized by Google

eaux du grand abîme. Cérès, déesse des moissons, paraît être leur fille. Comme dieu du Temps, les payens avaient coutume de peindre Saturne avec une faux dans une main, et dans l'autre un serpent mordant sa queue, symboles des cycles et des révolutions perpétuelles des âges. Les Latins le nommaient *Saturnus;* et l'étymologie la plus ingénieuse de ce mot est celle qu'en donne *Festus* le grammairien, qui le fait dériver *à satu,* mot qui signifie *planter,* parce qu'il introduisit et perfectionna l'agriculture, lorsqu'il régna en Italie.

Mais l'attribut caractéristique de Saturne était exprimé allégoriquement par la poupe d'un vaisseau ou d'une galère, sur le revers de ses anciennes monnaies. *Ovide* en donne une raison très-peu satisfaisante. « C'est, dit- » il, parce que cet étranger arriva dans un » vaisseau sur la côte d'Italie. » Comme si l'on avait dû s'attendre à le voir arriver à cheval ou à travers les airs.

Si le passage d'Alexandre Polyhistor, que cite *Pomey,* est réellement fondé sur une tradition antique, il répand plus de jour sur toute l'histoire de Saturne. Suivant cet auteur, il prédit une abondance de pluie extraordinaire, et fit construire un vaisseau pour mettre à l'abri

Digitized by Google

d'une inondation générale les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux et les reptiles. Cette fable paraît à *Bochart* composée d'après l'histoire de Noé (1). Ce patriarche sortit des eaux comme s'il avait reçu une seconde naissance; son épouse fut réellement la mère universelle; il lui fut promptement accordé une postérité nombreuse et florissante, pour que la terre fût bientôt repeuplée.

Par conséquent, si nous offrons un roi indien de naissance divine, illustre par sa piété, dont l'histoire semble être évidemment celle de Noé, nous pouvons conjecturer qu'il fut aussi le même personnage que Saturne. Ce roi est

(1) M. *Langlès* ne partage point l'opinion de *Bochart*. « J'ai lu, dit-il, avec la plus grande attention, la savante et verbeuse dissertation dans laquelle *Bochart* tâche d'établir son opinion sur Saturne; j'ai lu également l'analyse très-bien faite de cette dissertation, par le P. *Pomer*, et je ne puis partager la conviction de M. *Jones*. Je ne puis non plus me déterminer à reconnaître Cham dans Jupiter, Japhet dans Neptune, et Pluton dans Sem. — Saturne me paraît être simplement le Temps personnifié, comme le prouvent la faux, le serpent qu'il tient à la main, la barque dans laquelle on le place, et qui se trouve dans les anciens monumens égyptiens; son avidité à manger ses enfans, qu'il rend ensuite en détail, etc. »

Digitized by Google

Menou, ou Satyavrata, dont le nom patronimique était *Vaivasaouta*, ou fils du Soleil, et que les Indiens croient non-seulement avoir régné sur le monde entier dans les premiers âges de leur chronologie, mais encore avoir fait sa résidence dans le pays de Dravira, sur la côte de la presqu'île orientale de l'Inde. Voici le principal évènement de sa vie, traduit littéralement du Bhagavat; il forme en partie le sujet du premier *Pourâna*, (poème sacré en l'honneur des dieux), intitulé Pourâna du *Matsya*, ou du Poisson.

« A la fin du dernier *calpa* (formation), il y eut une destruction générale occasionnée par le sommeil des Brâhmah. Ses créatures de différens mondes furent noyées dans un vaste océan. Brâhmah ayant envie de dormir, et souhaitant le repos après une longue suite d'âges, le fort démon Hayagrîva s'approcha de lui et déroba les védas qui avaient coulé de ses lèvres. Lorsque Héri, le conservateur de l'univers, découvrit cette action du prince de Dânavas, il prit la forme d'un petit poisson appelé *Saphari*. Un saint monarque, nommé Satyavrata, régnait alors; c'était un serviteur de l'esprit qui marchait sur les eaux, et si pieux, que l'eau était sa seule nourriture. Il était fils du Soleil, et

dans le calpa actuel, il est investi par Narayan de l'emploi de *Menou*, sous le nom de *Srâddha-dêva*, ou dieu des funérailles.....

» Le Seigneur de l'univers aimant cet homme pieux, et désirant le préserver de la mer de destruction causée par la perversité du siècle, lui dit en ces termes ce qu'il avait à faire : O toi qui domptes les ennemis, dans sept jours les trois mondes seront plongés dans un océan de mort ; mais, au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau envoyé par moi pour ton usage, paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines, et accompagné de sept saints, entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse, et tu y demeureras à l'abri du déluge d'un immense océan, sans autre lumière que la splendeur de tes saints compagnons..... Je demeurerai sur l'océan, ô chef des hommes ! jusqu'à ce qu'une nuit de Brâhmah soit complètement écoulée...... Par ma faveur, il sera répondu à toutes tes questions, et ton esprit recevra des instructions en abondance. Héri disparut, après avoir donné ces ordres au monarque......

« Satyavrata attendit avec humilité l'époque assignée par celui qui règle nos sens. Le visage

Digitized by Google

tourné vers le nord, il était assis et méditait sur les pieds du dieu qui avait pris la forme d'un poisson. La mer, franchissant ses rivages, inonda toute la terre, et bientôt elle fut accrue par les pluies que versaient des nuages immenses. Le roi vit le vaisseau s'approcher, et y entra avec le chef des Brahmanes, après y avoir porté les plantes médicinales, et s'être conformé aux préceptes de Héri...... Le premier mâle, Bhagavat, qui veillait à la sûreté du monarque sur la grande étendue des eaux, parla tout haut à sa propre divine essence, prononçant un pourâna sacré, qui contenait les règles de la philosophie sank'hya. Satyavrata, assis dans le vaisseau avec les saints, entendit le principe de l'ame, l'être éternel proclamé par le pouvoir suprême. Ensuite Héri, se levant avec Brâhmah du sein du déluge destructeur qui était appaisé, tua le démon Hayagrîva, et recouvra les livres sacrés. Satyavrata, instruit dans toutes les connaissances divines et humaines, fut choisi dans le calpa actuel, par la faveur de Victhnou, pour septième Menou, et surnommé *Vaivasaouta*; mais l'apparition d'un poisson cornu au religieux monarque fut Mâyâ, ou Illusion.

Cet abrégé de la première histoire indienne, qui subsiste aujourd'hui, me paraît très-curieux

Digitized by Google

et très-important; car l'histoire, quoique bizarrement rédigée en forme d'allégorie, semble prouver qu'il existe dans l'Inde une tradition primitive du déluge universel , décrit par *Moïse*, et fixe par conséquent l'époque où commence la chronologie des Hindous....

Je laisse aux étymologistes le soin de décider si le mot *menou*, ou au nominatif *menous* a quelque affinité avec Minos le législateur et le prétendu fils de Jupiter. Le législateur indien fut le premier, et non le septième Menou, ou Satyavrata, que je suppose être le Saturne de l'Italie. En effet, le caractère de Saturne fut en partie celui de ce grand législateur,

Qui genus indocile ac dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit.

Yama, dieu des morts, le même que Minos.

On peut déduire une connexion prochaine entre le septième Menou et le Grec Minos, du caractère singulier d'Yama, demi-dieu hindou, qui était pareillement fils du Soleil, et nommé pour cette raison *Vaivasaouta*. Il est principalement désigné comme le juge des ames séparées des corps. En effet, les Hindous croient que l'ame, en

Digitized by Google

quittant le corps, se rend aussitôt à Yamapoùr, ou la ville d'Yama; qu'Yama la juge dans cette ville avec équité, et que de là elle monte au *Sourrga*, c'est-à-dire le premier ciel, ou qu'elle est jetée dans le *Narac*, la région des serpens, ou bien qu'elle prend sur la terre la forme de quelque animal, à moins que, par la nature de ses offenses, elle ne doive être condamnée à une prison végétale, ou même minérale.

Cérès, la même que Lakchmî, nommée aussi Srî.

Cérès étant la fille poétique de Saturne, je ne puis terminer cet article sans ajouter que les Hindous ont aussi leur déesse de l'abondance, qu'ils appellent ordinairement *Lakchmî*, et qu'ils regardent comme la fille, non de Menou, mais de Brigou, qui promulgua le premier recueil de lois sacrées. Elle porte aussi le nom de *Pedmâa* et de *Lamalâ*; mais son nom le plus remarquable est *Srî*, ou au nominatif Sris, qui a de la ressemblance avec son nom latin, et signifie *fortune* ou *prospérité*. On voit dans de très-anciens temples, situés près de Gayâ, des images de Lakchmî, avec des mamelles remplies de lait, et une corde nouée sous son bras, semblable à une corne d'abon-

Digitized by Google

dance, qui ressemblent beaucoup aux anciennes figures de Cérès, honorées dans la Grèce et à Rome.

Jupiter, le même qu'Indrâ.

Après avoir analysé la fable de Saturne, passons à ses descendans, et commençons par Jupiter. Jupiter est le dieu indien des cieux visibles, appelé Indrâ (le roi), et *Divespetir*, le seigneur du ciel, qui a aussi les attributs du génie des Romains; mais plusieurs de ses épithètes en sanskrit sont les mêmes que celles du Jupiter d'Ennius (1).

Neptune ressemble à Mahâdêva, et Bhavânî à la Vénus marine.

Nous pouvons faire mention du Jupiter marin, ou Neptune des Romains, comme ressemblant à Mahâdêva dans son caractère générateur, surtout parce que ce dieu est l'époux de

(1) Suivant *Ennius*, l'un des Jupiter adoré des Romains n'était autre que le Firmament personnifié. Il le dit clairement en ce vers :

Aspice hoc sublime candens, quem invocant omnes Jovem.

Digitized by Google

Mhavânî. dont le rapport avec les eaux est clairement prononcé par la cérémonie où l'on restitue l'image de cette déesse, à la fin de sa grande fête appelée *Dourgatsava*. On sait aussi qu'elle a des attributs exactement semblables à céux de Vénus marine, produite par l'écume de la mer. Vénus, déesse des amours, est la même que la Rembha de l'Inde, avec son céleste cortège d'Apsarâs, ou de filles du *paradis*.

Parvati est la Junon olympienne.

Parvatî, comme déesse née sur une montagne, a plusieurs attributs de Junon olympienne. Sa contenance majestueuse, son humeur altière et ses qualités générales sont les mêmes, et nous la trouvons accompagnant de même son époux sur le mont Caïlâsa, et aux banquets des dieux. Leur parallèle offre une particularité extrêmement curieuse. Parvâtî a constamment avec elle son fils Cartiguêya (1), qui est monté sur un paon, et dans quelques dessins sa robe à elle-même semble jonchée d'yeux ; à quoi il faut ajouter que, dans quel-

(1) C'est l'Hercule des anciens, l'Yskander aux deux cornes des Orientaux.

Digitized by Google

ques-uns de ses temples, on voit un paon, sans cavalier, à côté de ses images.

Cartiguêya, avec ses six visages et la multitude de ses yeux, a bien quelque ressemblance avec Argus, que Junon employait comme son principal garde; mais comme c'est une divinité du second ordre, et le chef des armées célestes, il paraît être clairement l'Orus d'Egypte et le Mars d'Italie.

Dourgâ ou Pallas, Saresouati ou Minerve.

Dourgâ ressemble à Minerve, non pas à la pacifique inventrice des beaux arts, mais à Pallas, coiffée d'un casque et armée d'une lance; l'une et l'autre représentent la vertu héroïque, ou la valeur unie à la sagesse; l'une et l'autre tuèrent, de leurs propres mains, des géans et des démons.

La Minerve non armée des Romains répond visiblement, comme protectrice du savoir et du génie, à Saresousatî, épouse de Brâhmah, et emblême de sa principale faculté créatrice. Ces deux déesses ont donné leur nom à de célèbres ouvrages de grammaire; mais le *Sâresouata* de Saroûpâtchârya est infiniment plus concis que la *Minerve* de *Sanctius*, en même temps

qu'il est plus utile et plus agréable. La Minerve d'Italie inventa la flûte, et Saresousatî préside à la musique.

Câmâ, le même que Cupidon.

Le dieu Câmâ (1) paraît, sous plusieurs rapports, être le même que Cupidon, avec des attributs plus riches et plus animés. Une de ses nombreuses épithètes est Dîpaca (celui qui enflamme), mot que l'on écrit par erreur Dîpuc.

(1) M. *Langlès*, dans une note, jette un plus grand jour sur ce dieu de l'Inde. « Câmaldevâ, *dieu du désir*, dit ce savant, est le nom du Cupidon indien, dont les nombreuses épithètes, rapportées dans l'amarasinha, ne sont pas moins ingénieuses qu'agréables. Voici les plus remarquables : *Madana*, vif, folâtre, enivré ; *Mannmatha*, qui enivre le cœur, l'esprit ; *Mâra*, caché, mystérieux ; *Manasidia*, qui naît du cœur, de la volonté, etc. On le représente comme un beau jeune homme, quelquefois s'entretenant avec sa mère ou sa femme, au milieu de ses jardins et dans ses temples. Une canne à sucre ou une tige de fleur forme le bois de son arc, qui a une corde composée d'abeilles. Ses cinq flèches, qui correspondent sans doute aux cinq sens, sont armées chacune d'une fleur de l'Inde, qui a la vertu d'échauffer. Une de ses flèches se nomme *Mellica* : c'est le *nyctantes* de nos botanistes.

Digitized by Google

Râma, le même que Dionysos ou Bacchus; Crichna, le même qu'Apollon.

Il faut parler maintenant de deux divinités incarnées du premier rang : Râma et Crichna, et développer leurs attributs. Le premier était, ce me semble, le *Dionysos* des Grecs. Suivant les Hindous, ce fut un conquérant célèbre, qui délivra les nations des tyrans. Les Hindous possèdent un grand nombre de drames réguliers qui ont au moins deux mille ans d'antiquité, et dans le nombre il y en a de très-beaux tirés de l'histoire de Râma. Le premier poète des Hindous fut le grand *Vâlmike* (1). Son Râ-

(1) Il y a, dit M. *Langlès*, plusieurs espèces de Râmâyânâs, dans la langue Samsketa; mais celui qui est intitulé Vâlkmîrê-râmâyânâ est le plus parfait et le plus répandu. C'est la lecture favorite de toutes les classes d'Indiens. On prétend que le saint homme Vâlmîke, aidé de l'inspiration divine, composa son râmâyânâ en vingt-quatre mille stances, pendant le règne de Râmâ. Cependant le même, étant intitulé *Câvyâ*, est inférieur aux pourânâs, qui sont les bibles écrites des Indiens. Ce râmâyânâ de Valmike passe pour être un abregé du Vêyâsârâmâyânâ, qui renferme un journal des actions de Râmâ, en dix trillions de vers. Ce volumineux ouvrage n'existe plus.

Digitized by Google

mâyan est un poème épique sur le même sujet, très-supérieur pour l'unité d'action, la magnificence des images et l'élégance du style, à l'ouvrage savant et châtié de *Nonnus*, intitulé les *Dionysiaques*. Une comparaison exacte de ces deux poëmes prouverait l'identité de *Dionysos* et de *Râma*; et je penche à croire que ce dernier fut le Râma, fils de Koùch, qui peut avoir établi le premier gouvernement régulier dans cette partie de l'Asie.

Crichna, le second des grands dieux, mena, suivant les Indiens, la vie la plus extraordinaire. Il était fils de Dêvaki et de Vasoudêva; mais on cacha sa naissance par crainte du tyran Kansa, à qui il avait été prédit qu'un enfant né à cette époque dans cette famille lui donnerait la mort. Il fut élevé à Mat'hourâ, par un honnête berger surnommé Ananda (heureux),

« Cette note est faite d'après une notice communiquée à M. *Ross* de Madras, par *Terouvercadou-Montiah*, savant Hindou. M. *Alexandre Hamilton* l'a trouvée susceptible de quelque critique. Il reproche, entre autres choses, à ce savant Hindou, d'avoir commis un anachronisme, en énonçant que le Râmâyânâ de Valmike passe pour être un abrégé du Râmâyânâ de Vyâsâ. Si *Valmike* était le premier poète hindou, comment son ouvrage serait-il l'abrégé d'un autre poème ? »

Digitized by Google

et par son aimable femme Vasôdâ, qui, comme une autre Palès, était sans cesse occupée de ses pâturages et de sa laiterie. Dans sa première jeunesse, il choisit pour ses favorites neuf jeunes filles, avec qui il passait gaiement les heures à danser, chasser et jouer de la flûte.

Il est impossible de ne pas découvrir dans ce portrait, au premier coup-d'œil, les traits d'Apollon, surnommé dans la Grèce *Nomios*, le pastoral; et *Opifer* en Italie, qui fit paître les troupeaux d'Admète. Le colonel *Vallancey*, dont les savantes recherches sur l'ancienne littérature de l'Irlande sont du plus grand intérêt, m'assure qu'en Irlandais *crichna* signifie le *soleil*; et nous savons que les poètes latins regardaient Apollon et le soleil comme le même dieu.

Phœbus ou Soûrya.

Phœbus, ou le disque du soleil personnifié, est adoré chez les Indiens sous le nom du dieu Soûrya, d'où les sectaires qui lui rendent un culte particulier sont appelés *Sauras*. Leurs poètes et leurs peintres le représentent dans un char traîné par sept coursiers verts, précédé d'*Aroun* ou le point du jour, qui lui sert de

Digitized by Google

cocher, et suivi par des milliers de génies qui l'adorent et chantent ses louanges. Il a une multitude de noms, et parmi eux, douze épithètes ou titres qui indiquent ses facultés distinctes dans chacun des douze mois. On croit que Soûrya est fréquemment descendu de son char sous la forme humaine, et qu'il a laissé sur la terre une postérité aussi fameuse dans les histoires indiennes que les Héliades de la Grèce.

Les Gôpias ou Gôpts, les Nymphes de l'Inde.

Les muses et les nymphes sont les Gôpîas de Mat'hourâ et de Gôverdhan, le parnasse des Hindous; et les poëmes lyriques de Djayadêva justifient pleinement cette opinion.

Nared, le même que Mercure.

Un fils très-distingué de Brâhmah, appelé *Nared*, dont les actions forment le sujet d'un pourâna, ressemble beaucoup à Hermès ou Mercure. Il fut un sage législateur, grand dans les arts et dans les armes, éloquent messager des dieux, auprès de tel ou tel mortel favorisé, et musicien très-habile.

Digitized by Google

Câlî, la même que Diane stygienne.

La dernière des divinités de la Grèce ou de l'Italie, pour lesquelles nous trouvons un parallèle dans le panthéon de l'Inde, est la Diane stygienne ou taurique, autrement appelée *Hécate*, et que l'on confond souvent avec Proserpine. Il n'y a point de doute sur son identité avec Câli, ou l'épouse de Siva, dans son caractère de Jupiter stygien. On offrait anciennement, ainsi que l'ordonnaient les Vêdas, des sacrifices humains à cette noire déesse, qui portait un collier de crânes d'hommes, ainsi que nous la voyons représentée dans ses principaux temples; mais, dans ce siècle, ces sacrifices sont absolument défendus, ainsi que les sacrifices de taureaux et de chevaux. On lui offre encore des agneaux; et pour pallier la barbarie de l'effusion du sang, qui déplaisait tant à Bouddha, les Brahmanes font accroire que les pauvres victimes montent dans le ciel d'Endrâ, où elles deviennent les musiciens de sa bande. Au lieu des sacrifices surannés et maintenant illégaux, d'un homme, d'un taureau, d'un cheval, on croit se rendre favorables les facultés de la nature, par les cérémonies moins sanglantes de la fin de l'automne, où les fêtes de Câlî et de Lakemî sont célébrées presque en même temps.

Digitized by Google

DES OBÉLISQUES (1).

Sésostris, roi d'Égypte, après s'être rendu maître de la plus grande partie de l'Asie et de l'Europe, s'appliqua sur la fin de son règne à rendre ses sujets heureux, et à faire des ouvrages publics pour l'ornement du pays et pour l'utilité des peuples. Il en fit faire de plusieurs sortes. Les plus considérables furent des temples qu'il fit bâtir dans toutes les villes, et qu'il consacra au dieu que chaque ville adorait. Il ne voulut point se servir, pour la construction de ces grands édifices, des Egyptiens ses anciens sujets, il n'y employa que des captifs des nations qu'il avait vaincues. C'est pour cela qu'il faisait mettre sur le frontispice de ces temples cette inscription : *Aucun Egyptien n'a été employé à cet ouvrage.* Il fit dresser six statues devant le temple de Vulcain, dans la ville de Memphis, une pour lui, une pour la reine sa femme, et les quatre autres pour ses quatre fils. Les deux premières étaient hautes de trente

(1) Acad. des Inscr. *Pouchard.*

Digitized by Google

coudées, et les autres de vingt. Elles étaient chacune d'une seule pierre. Ces ouvrages, quoique considérables en eux-mêmes, le paraissent fort peu, quand on les compare avec deux obélisques que ce même roi fit élever dans la ville d'Héliopolis ; et c'est à l'occasion de ces deux obélisques et des autres, que l'histoire nous apprend avoir été faits par les successeurs de Sésostris, que M. *Pouchard* donna, en 1701, des Réflexions historiques sur les monumens de ce genre qui existent encore, ou dont la mémoire s'est conservée.

Les deux obélisques de Sésostris sont d'une pierre très-dure, tirée des carrières de la ville de Syène en Egypte, tout d'une pièce, et chacun de cent vingt coudées de haut.

L'empereur Auguste, après avoir réduit l'Egypte en province, ayant fait transporter à Rome ces deux obélisques, il en fit dresser un dans le grand cirque, et l'autre dans le champ de Mars. Ce même empereur fit mettre sur la base cette inscription :

Cæs D. F. Augustus Pont. max.
Imp. XII. Cos. XI. Trib. Pont. XV. Ægypto
In potestatem Populi Rom. redac.
Soli donum dedit.

Digitized by Google

Le corps de ces obélisques est tout chargé de figures hiéroglyphiques ou écritures symboliques, qui marquent, selon *Diodore*, la grande puissance de ce roi, le détail des tributs qu'on lui payait, et le nombre des nations qu'il avait vaincues. Un de ces obélisques est aujourd'hui rompu en pièces et couvert de terre. L'autre, qu'Auguste avait fait placer dans le cirque avec la même inscription, a été mis par le pape Sixte V à la porte *del Popolo*, l'an 1589.

Le successeur de Sésostris, nommé par *Hérodote*, Phéron, et par *Pline*, Nuncoréus, fit élever un obélisque à l'imitation de son père. L'histoire en est assez singulière.

On dit que de son temps le Nil s'étant débordé plus qu'à l'ordinaire, il inonda les terres de manière que l'eau était haute de dix-huit coudées. Le roi, en colère, lança une flèche dans les flots, comme s'il eût voulu châtier ce fleuve. Aussitôt il devint aveugle, et demeura dix ans en cet état. Il lui vint enfin un oracle de la ville de Butis, qui lui marqua qu'il recouvrerait la vue en se lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'eût jamais connu d'autre homme que son mari. D'abord il fit l'essai sur l'urine de la reine sa femme, mais

Digitized by Google

cela ne lui réussit pas ; ensuite il usa de celle de plusieurs autres femmes avec aussi peu de succès. Enfin en ayant trouvé une qui le guérit, il fit enfermer toutes les autres dans une ville, y fit mettre le feu et les brûla. Après cette expédition, il fit de très-grandes offrandes dans tous les temples, et consacra dans celui du soleil deux obélisques de cent coudées de haut et de huit coudées de diamètre. On voit aujourd'hui un de ces obélisques devant l'église de Saint-Pierre à Rome, où il a été élevé par le pape Sixte V. Caïus César l'avait fait venir d'Egypte, sur un vaisseau d'une fabrique si extraordinaire, qu'au rapport de *Pline*, on n'en avait jamais vu de pareil. Cet obélisque est tout uni, sans aucun hiéroglyphe.

Ramessès, autre roi d'Egypte, consacra aussi au soleil un obélisque d'une grande hauteur. On dit qu'il y eut vingt mille hommes employés à le tailler, et que le jour qu'on devait l'élever, le roi fit attacher son fils au haut de l'obélisque, afin que les ingénieurs disposassent leurs machines avec assez d'exactitude pour sauver la vie au jeune prince, et pour conserver en même temps un ouvrage fait avec tant de soin. *Pline*, qui rapporte cette histoire, ajoute que Cambyse ayant pris la ville d'Héliopolis,

Digitized by Google

et y ayant fait mettre le feu, il le fit éteindre dès qu'il s'apperçut que l'embrasement avait gagné jusqu'à l'obélisque.

Auguste, après avoir soumis l'Egypte, n'osa toucher à cet obélisque, soit par religion, soit par la difficulté qu'il trouva à transporter cette grande masse. Constantin ne fût pas si timide; il l'enleva pour en orner la nouvelle ville qu'il avait fait bâtir. Il le fit descendre le long du Nil jusqu'à Alexandrie, où il avait fait faire un bâtiment exprès pour le transporter à Constantinople. Mais sa mort, qui arriva dans ce temps-là, fit différer cette entreprise jusqu'à l'an 357 de J.-C.

Alors Constance l'ayant fait mettre sur un vaisseau, il fut amené par le Tibre jusqu'à un village, à trois milles de Rome, d'où on le fit venir avec des machines dans le grand cirque, où il fut élevé avec celui qu'Auguste y avait fait mettre long-temps auparavant. Depuis le temps de Constance, il y avait donc deux obélisques dans le cirque; et c'est de ceux-là dont parle *Cassiodore* avec assez peu d'exactitude, quand il dit qu'il y en avait un consacré au soleil, et l'autre à la lune, et que les caractères qui y sont gravés sont des figures chaldaïques qui marquent les choses sacrées des anciens. Ce

Digitized by Google

discours sent un peu l'ignorance du bas empire.

Enfin cet obélisque, qui était tombé, a été relevé par le pape Sixte V, devant l'église de Saint-Jean-de-Latran, l'an 1588, 1231 ans depuis qu'il avait été amené par Constance, et 2420 depuis qu'il avait été taillé par les soins de Ramessès.

Hermapion avait autrefois donné en grec l'interprétation des figures hiéroglyphiques qui sont gravées sur ce monument; ce qui marque que de son temps on avait encore l'intelligence de ces figures. On peut lire cette interprétation dans *Ammien Marcellin*, qui nous en a conservé une partie. Elle contient des titres superbes en l'honneur de ce roi : *Ramessès, fils du soleil, chéri du soleil et des autres dieux, à qui ils ont donné l'immortalité, qui a soumis les nations étrangères, et qui est le maître du monde, etc.*

Le père *Kircher* rejette cette interprétation de *Hermapion*; et ajoute que les caractères hiéroglyphiques ne sont point faits pour célébrer les louanges et les victoires des rois; qu'ils contiennent seulement une doctrine idéale et métaphysique, et que cette interprétation de *Hermapion* est entièrement différente du style

Digitized by Google

et du génie des hiéroglyphes. Il serait à souhaiter que le père *Kircher* nous eût donné quelque raison ou quelque autorité pour appuyer ce discours ; mais n'en ayant aucune, il est plus sûr de s'en tenir à celle d'*Ammien Marcellin*, qui se trouve conforme à celle des anciens. *Proclus*, dans son commentaire sur le *Timée*, nous dit que les choses passées sont toujours nouvelles chez les Egyptiens ; que la mémoire s'en conserve par l'histoire ; que l'histoire chez eux est écrite sur des colonnes, sur lesquelles on a le soin de marquer tout ce qui mérite l'admiration des hommes, soit pour les faits, soit pour les nouvelles inventions et pour les arts.

Germanicus, au rapport de *Tacite*, alla voyager en Egypte pour connaître l'antiquité. Il voulut voir les ruines de l'ancienne ville de Thèbes, il n'y avait pas long-temps qu'elle était ruinée ; car elle ne le fut que sous Auguste, par Cornélius Gallus, premier gouverneur d'Egypte. On voyait encore, dit *Tacite*, sur des colonnes, des lettres qui marquaient les grandes richesses des Egyptiens ; et Germanicus ayant demandé à un prêtre du pays de lui expliquer ces hiéroglyphes, ce prêtre lui dit que ces lettres marquaient qu'il y avait eu autrefois dans

Digitized by Google

la ville sept cent mille hommes en âge de porter les armes, et que c'était avec cette armée que le roi Ramessès s'était rendu maître de la Libye, de l'Éthiopie, des Mèdes, des Perses, des Bactres, de la Scythie, de la Syrie, de l'Arménie et de la Cappadoce; qu'il avait étendu son empire jusque sur les côtes de Bithynie et de Lycie. On lisait aussi sur ces colonnes les tributs qu'on levait sur ces nations, le poids de l'or et de l'argent, le nombre des armes et des chevaux; l'ivoire et les parfums, le blé et les autres tributs que chaque nation devait payer, qui n'étaient pas moins magnifiques, ajoute *Tacite*, que ceux que les Parthes ou les Romains exigent aujourd'hui.

Il paraît donc par ces témoignages que les caractères hiéroglyphiques n'étaient pas seulement pour marquer les choses idéales et métaphysiques, mais qu'elles contenaient les véritables histoires de la nation. Aussi est-ce de ces monumens que *Manéthon*, cet historien si célèbre, qui vivait du temps de Ptolémée-Philadelphe, avait tiré les matériaux dont il avait composé son histoire.

M. *Pouchard* était persuadé que, si les antiquaires voulaient encore s'appliquer sérieusement à l'étude de ces hiéroglyphes, peut-être

Digitized by Google

qu'en se servant du morceau d'inscription conservé par *Ammien Marcellin*, et de quelques passages des anciens, où il est fait mention de ces caractères et de ce qu'ils signifient, on pourrait parvenir peu-à-peu à une connaissance assez exacte de cette écriture symbolique, qui serait d'un secours merveilleux pour rétablir l'ancienne histoire des Egyptiens, cette nation si savante, de qui les Grecs ont appris tout ce qu'ils nous ont laissé des arts et des sciences.

Nota. Ce Mémoire eût pu être inséré parmi ceux qui concernent les beaux arts; mais nous avons cru que les nombreux détails historiques qu'il renferme lui assignaient plutôt sa place parmi les Mémoires sur l'Histoire ancienne.

Digitized by Google

SUR L'HOSPITALITÉ (1).

L'HOSPITALITÉ, fondée sur les liaisons que la nature a formées entre les hommes, doit être presqu'aussi ancienne que le monde. Aussi, M. *Simon*, dans un Mémoire lu à l'Académie, à ce sujet, croit qu'elle a été en usage dès les temps les plus reculés. Comme la terre était alors peu habitée, ceux qui cherchaient de nouveaux établissemens, ou qui s'égaraient dans leurs voyages, auraient été souvent exposés à être dévorés par les bêtes féroces, s'ils n'avaient trouvé des hommes sociables qui les recevaient et qui leur indiquaient les lieux où ils voulaient s'établir.

Si l'on ne peut rien dire que par conjecture de ces premiers siècles qui suivirent le déluge, du moins il est sûr, par l'Ecriture sainte, que l'hospitalité était la vertu favorite des premiers patriarches. Ce qu'on lit dans la Genèse d'*Abraham*

(1) Tom. III, p. 41; *Simon*. 1712.

Digitized by Google

et de *Lot* est une preuve sans réplique. Il est vrai que l'exercice de cette vertu se trouva resserré dans des bornes plus étroites, lorsque les Israélites reçurent ordre de Dieu de rompre tout commerce avec les peuples voisins, pour éviter la contagion de leurs vices ; mais sans parler ici des Iduméens et des Egyptiens, qui n'étaient pas compris dans cette loi, et qui étaient toujours reçus avec charité par les Hébreux, cette vertu trouvait assez d'exercice parmi leurs frères, surtout pendant les tristes temps des captivités, où nous voyons que Tobie en était uniquement occupé.

Les Egyptiens, qui avaient sans doute appris des Hébreux que Dieu avait quelquefois envoyé sur la terre des anges sous une figure humaine, crurent dans la suite que les dieux mêmes prenaient souvent la forme de voyageurs, pour venir corriger l'injustice des hommes, et réprimer leur violence. C'est apparemment cette opinion qui rendit en Egypte les droits de l'hospitalité si sacrés et si respectables ; l'accueil favorable fait à Ménélas et à Hélène, du temps de la guerre de Troie, et les voyages fréquens des sages de la Grèce en Egypte, sont de sûrs témoignages de l'hospitalité des Egyptiens.

Digitized by Google

Homère ayant établi l'excellence de l'hospitalité sur l'opinion de ces prétendus voyages des dieux qu'il avait apprise des Egyptiens, et les autres poètes de la Grèce ayant publié que Jupiter était souvent venu avec les autres dieux sur la terre, ou pour réparer les désordres qu'avait causés le déluge, ou pour punir Lycaon, qui égorgeait ses hôtes, ou pour d'autres sujets, il n'est pas étonnant que les anciens Grecs aient regardé l'hospitalité comme la vertu la plus agréable aux dieux; aussi cette vertu était universellement pratiquée dans la Grèce. Comme les exemples en sont trop connus pour les rapporter ici, on se contentera de dire qu'il y avait dans quelques endroits, surtout dans l'île de Crète, des édifices publics, où tous les étrangers étaient reçus; en un mot, rien n'était plus inviolable que les droits de l'hospitalité, et Jupiter lui-même, qui en était le vengeur, portait pour cela le nom d'Hospitalier.

Les rois de Perse, malgré cette fierté qui leur faisait mépriser toutes les autres nations, n'ignoraient pas cette vertu; et nous savons, par l'Histoire, de quelle manière ils ont reçu les étrangers, surtout les Grecs, qui cherchaient dans leur empire une retraite contre la persécution de leurs citoyens.

Digitized by Google

Malgré la férocité des anciens peuples de l'Italie, l'hospitalité y était connue dans les premiers temps. L'asile donné à Saturne par Janus, et à Enée par Latinus, en sont des preuves suffisantes. *Elien* même rapporte qu'il y avait une loi parmi les Leucaniens qui condamnait à l'amende ceux qui auraient refusé de loger les étrangers qui arrivaient dans leurs villes après le soleil couché. Les Romains, dans la suite, surpassèrent les autres peuples dans la pratique de cette vertu, et si nous en croyons *Cicéron*, les maisons les plus illustres de Rome tiraient leur principale gloire de ce qu'elles étaient toujours ouvertes aux étrangers. La famille des Marciens était unie, par le droit d'hospitalité, avec Persée, roi de Macédoine; et Jules-César, sans parler des autres, était uni par les mêmes liens avec Nicomède, roi de Bithynie.

Les anciens Germains, les Gaulois, les Celtibériens, les peuples atlantiques, et presque toutes les autres nations du monde, observaient aussi avec une religieuse régularité les droits de l'hospitalité; et les Indiens même avaient un magistrat établi pour fournir aux voyageurs les choses nécessaires à la vie, et avoir soin de leurs funérailles, s'ils mouraient dans le pays.

Digitized by Google

Quand *Homère* dit que les Ethiopiens recevaient les dieux et les régalaient pendant plusieurs jours avec magnificence, il fait sans doute allusion à la coutume qu'ils avaient de bien traiter les étrangers; aussi, *Héliodore* les loue en particulier de ce qu'ils exerçaient l'hospitalité.

Disons maintenant quelque chose des pratiques de l'hospitalité. Lorsqu'on était averti que quelque étranger arrivait, celui qui devait le recevoir allait au-devant de lui, et après l'avoir salué et lui avoir donné le nom de père, de frère ou d'ami, plutôt selon son âge que par rapport à sa qualité, il lui tendait la main, le conduisait dans la maison, le faisait asseoir et lui présentait du pain, du vin et du sel. Cette cérémonie était une espèce de sacrifice que l'on offrait à Jupiter hospitalier. Les Orientaux, avant le festin, lavaient les pieds à leurs hôtes; cette pratique était surtout en usage parmi les Juifs, et notre *Seigneur* reproche au Pharisien qui le recevait à sa table de l'avoir négligée. Les dames même de la première qualité, parmi les anciens, prenaient ce soin à l'égard de ces hôtes. Les filles de Cocalus, roi de Sicile, conduisirent Minos dans le bain, au rapport d'*Athénée*; et *Homère* en fournit plusieurs autres exemples, en parlant de Nausicaa,

Digitized by Google

de Polycaste et d'Hélène. Le bain était suivi du festin, où l'on n'épargnait rien pour divertir les hôtes ; les Perses même poussaient au-delà de la bienséance les égards qu'ils leur devaient, en introduisant leurs femmes et leurs filles dans la salle du festin.

La fête qui avait commencé par les libations finissait de même, en invoquant les dieux protecteurs de l'hospitalité, et ce n'était ordinairement qu'après le repas qu'on s'informait du nom de ses hôtes et du sujet de leur voyage ; ensuite on les conduisait dans l'appartement qu'on leur avait préparé.

Il était de l'usage et de la bienséance de ne point laisser partir ses hôtes sans leur faire des présens, qu'on appelait *Xenia*, et que ceux qui les recevaient gardaient soigneusement, comme des gages d'une alliance consacrée par la religion.

Les dieux protecteurs de l'hospitalité étaient Jupiter, Vénus, Minerve, Hercule, Castor et Pollux. Il y avait aussi dans la ville de Pellène un Apollon ; mais on reconnaissait particulièrement les dieux domestiques et les pénates comme les défenseurs de l'hospitalité.

Pour laisser à la postérité une marque de l'hospitalité qu'on avait contractée avec quel-

Digitized by Google

qu'un, on rompait une pièce de monnaie, ou l'on sciait en deux un morceau de bois ou d'ivoire, dont chacun gardait la moitié ; c'est ce qui est appelé, par les anciens, *Tessera hospitalitatis*. On en voit encore dans les cabinets curieux, où les noms des deux amis sont écrits ; et lorsque les villes accordaient l'hospitalité à quelqu'un, elles en faisaient expédier un décret en forme, dont on lui délivrait copie.

Les droits de l'hospitalité étaient si sacrés, qu'on regardait le meurtre d'un hôte comme le crime le plus irrémissible, et quoiqu'il fût quelquefois involontaire, on croyait qu'il attirait la vengeance de tous les dieux. Le droit de la guerre même ne détruisait point celui de l'hospitalité, et il était éternel, à moins qu'on n'y renonçât d'une manière solennelle. Une des cérémonies qui se pratiquaient en cette rencontre, était de baiser la marque de l'hospitalité, et de dénoncer à un ami infidèle qu'on avait rompu pour jamais avec lui.

Digitized by Google

DU CULTE

RENDU AUX FURIES (1).

Les anciens n'admirent d'abord que trois furies: Tysiphone, Alecto, Mégère. Suivant *Virgile,* elles étaient employées, non-seulement lorsqu'il fallait punir des coupables, mais aussi quand il s'agissait de châtier les hommes par des maladies, par la guerre et par les autres fléaux de la colère céleste. S'il faut l'en croire, Tysiphone était employée pour les maladies contagieuses; les fonctions d'Alecto regardaient particulièrement les désordres de la guerre; enfin, lorsqu'il s'agissait de faire mourir quelqu'un, c'était ordinairement de Mégère que les dieux se servaient.

Des déesses aussi sévères et aussi terribles n'avaient pas manqué de s'attirer un culte particulier. Le respect qu'on leur portait était si grand, qu'on n'osait presque les nommer,

(1) Tom. V, p. 43; *Banier.*

Digitized by Google

comme le dit *Euripide* dans son Oreste. A peine était-il permis de jeter les yeux sur leurs temples. Comme la crainte avait été la mesure du culte qu'on rendait aux dieux, et qu'il n'y en avait aucun qui fût si redouté que les furies, on n'avait rien oublié pour les appaiser, lorsqu'on les croyait irritées, et elles avaient des temples dans plusieurs endroits de la Grèce. Les Sicyoniens, si l'on en croit *Pausanias*, leur offraient tous les ans, au jour de leur fête, des brebis pleines, et leur offraient des couronnes et des guirlandes de fleurs, surtout de narcisse, plante chérie des divinités infernales, à cause du malheur arrivé au jeune prince qui portait ce nom.

Elles avaient aussi un temple dans Céryne, ville d'Achaïe, où l'on voyait leurs statues faites de bois, et assez petites; et ce lieu était si fatal à ceux qui étaient coupables de quelque crime, que dès qu'ils y entraient ils étaient saisis d'une fureur subite qui leur faisait perdre l'esprit : tant la présence de ces déesses, jointe au souvenir de leurs crimes, leur causait de trouble ! Il fallait même que ces exemples fussent arrivés plus d'une fois, puisqu'on fut obligé, comme le dit *Pausanias*, d'en défendre l'entrée. Ce même auteur ajoute que les statues

Digitized by Google

de ces déesses n'avaient rien de fort singulier, ni de fort recherché; mais qu'on en voyait dans le vestibule plusieurs autres en marbre, d'un travail exquis, qui représentaient des femmes, qu'on croyait avoir été les prêtresses de ces divinités. C'est le seul endroit que je sache où il soit dit que les furies avaient des prêtresses, puisqu'on sait d'ailleurs que leurs ministres étaient des hommes, que les habitans de Tilphonse nommaient *Hésychides*, et que *Démosthène* avoue lui-même avoir été prêtre de ces déesses, dans le temple qu'Oreste leur avait fait bâtir auprès de l'aréopage, lorsqu'il eut été absous de son crime. On sait aussi que Périlas, oncle de Clytemnestre, cita ce prince infortuné à ce sévère tribunal, et que sa cause ayant été examinée avec beaucoup de soin, et les suffrages des juges se trouvant égaux, Minerve y ajouta le sien, et le fit absoudre; c'est-à-dire que la sagesse et l'équité l'emportèrent enfin sur les brigues et sur le crédit. Tous ceux qui paraissaient devant les juges étaient obligés d'offrir un sacrifice dans ce même temple, et de jurer sur l'autel des furies qu'ils étaient prêts à dire la vérité.

De tous les temples dédiés à ces divinités, il n'y en eut point, après celui de l'aréopage,

Digitized by Google

de plus connus que les deux que leur fit bâtir le même Oreste en Arcadie. Ce fut dans cette partie du Péloponnèse, près de Mégalopolis, que les furies lui apparurent pour la première fois; ce qui le fit tomber dans une si grande fureur, qu'il se mangea le doigt. S'étant retiré près d'un champ nommé *Akè*, les mêmes déesses se firent voir avec des habits blancs et un visage plus doux; ce qui rétablit le calme dans son esprit. Oreste fit élever deux temples dans ces deux endroits, et offrit aux furies noires des sacrifices expiatoires, pour appaiser les mânes de sa mère, et aux furies blanches un sacrifice d'actions de graces. Ce fut à cette occasion que les furies prirent le nom d'*Euménides*; et lorsque les poètes qui racontent des évènemens qui ont précédé celui-ci leur donnent le nom d'Euménides, comme fait *Sophocle* dans son Œdipe à Colonne, c'est par anticipation.

Près de la ville de Tilphonse, sur les bords du fleuve Ladon, était aussi un temple dédié à Erynnis; mais *Pausanias* croit que cette déesse était la même que Cérès, qui eut un si grand désespoir d'être poursuivie par Neptune, qu'elle en devint furieuse; ce qui lui fit donner le nom d'Erynnis, d'un mot grec, qui, parmi les Arcadiens, signifiait tomber en fureur. Cérès

Digitized by Google

s'étant ensuite lavée dans le fleuve Ladon, elle s'appaisa.

Quoique le culte des furies n'ait pas fait en Italie autant de progrès que dans la Grèce, les Romains ne les avaient pourtant pas oubliées; et nous apprenons de *Varron* et de *Cicéron* que la déesse Furine, que ce dernier croit être la même que les furies, avait à Rome, dans la quatorzième région, un temple et un bois sacré, et que le jour de sa fête, qui s'appelait les *Furinales*, était marqué dans le calendrier et dans les fastes le sixième avant les calendes de septembre.

Outre le narcisse qui était consacré aux furies, on se servait aussi dans leurs sacrifices, de branches de cèdre, d'aune et d'aubepine, du safran et du genièvre; on leur immolait des brebis et des tourterelles blanches, comme nous l'apprenons d'*Elien*, et on employait dans leurs sacrifices les mêmes cérémonies que dans ceux des autres divinités infernales.

Digitized by Google

SUR

LES FÊTES RELIGIEUSES

De l'année persane, et du Culte de Mithra chez les Romains (1).

On voit dans *Golius* et dans *Hyde* plusieurs détails tirés des écrivains mahométans, arabes et persans, au sujet des fêtes de la religion des mages; mais la plupart en ont parlé suivant ce qui se pratiquait de leur temps, et ils placent ces fêtes dans la saison où elles avaient été portées, par le défaut d'intercallation d'un mois, en cent vingt ans, ou dans celle à laquelle elles se trouvaient fixées dans l'année intercallée du sultan Gelaleddin Melikschah, qui était à-peu-près la même que notre année grégorienne. Cette variété répand sur tout ce qu'ils ont dit de ces fêtes une obscurité que les remarques de *Hyde* augmentent encore par le peu

(1) Insc., tom. XVI, p. 268; *Freret.*

Digitized by Google

de méthode qui règne dans l'ouvrage de ce savant. Je ne parlerai que des fêtes qui étaient accompagnées de circonstances dignes de quelque attention.

Le huitième jour du dixième mois, où du mois *dey*, était surnommé *Horrem-rouz*, le *Jour de Joie*. Dans la fête de ce jour, le roi quittait ses habits royaux pour se montrer en public et pour donner une audience, où tous les sujets étaient reçus sans distinction de rang. Il donnait un grand repas, où étaient admis les paysans et les laboureurs. Assis à la même table avec eux, il leur adressait ces paroles : *Je suis semblable à l'un de vous autres; nous ne subsistons que par votre moyen; c'est par votre travail que l'état se soutient; mais sans nous, vous ne pourriez vous maintenir; soyons toujours comme des frères bien unis.* Le huitième du mois *dey* répondait au cinquième de mars de l'année julienne. En Perse, où les saisons sont plus hâtives qu'en France, la campagne donne alors de toutes parts l'espérance d'une récolte très-prochaine.

Le 23 de ce même mois, qui répondait au 11 d'avril, on célébrait une autre fête, dans laquelle on exposait au peuple la représentation de Feridoun ou Affridoun, ancien monarque

Digitized by Google

de la première dynastie, qui avait délivré la Perse du joug de Dehak, sous lequel elle gémissait, et qui avait régné sur tout l'Orient. On nommait cette fête le Sévrement (1) de Feridoun. Le même jour on plaçait dans les rues de petites statues, auxquelles on rendait les mêmes honneurs qu'au roi : après quoi on les brisait et on les jetait au feu. C'était sans doute un emblême du détrônement de Dehak.

Le neuvième du mois *adour*, qui était le neuvième de l'année persane, et qui répondait au 24 février Julien, on célébrait la fête dite *Azouragan* ou Azour-rouz; on nettoyait les pyrées, et on réparait les foyers sacrés. C'était un jour de réjouissance, dans lequel le peuple faisait une espèce de mascarade, pour marquer la fin de l'hiver et pour *chasser le froid*; c'est le terme dont se servent les Persans, chez qui cette fête se célèbre encore tous les ans. *Piètro della Valle*, qui en avait été témoin, en a donné la relation.

La plus grande de toutes les fêtes dans la religion des mages était celle de *mihsr* ou *mithra*, nommée *Mihragan*; elle commençait le 16 du mois *mihr*, et durait six jours. Le 21 de ce mois, ou

(1) *Freret* hasarde ce mot pour rendre celui d'*ablactatio*.

Digitized by Google

le dernier de la fête, était celui de la plus grande solennité ; il répondait dans l'année julienne au 2 janvier. Au temps de Jezdegherde, cette fête commençait le seizième jour après le solstice d'hiver. Mais comme l'année solaire persane était égale à la Julienne, et par conséquent trop longue d'un jour en cent trente ans environ, on voit que, dans l'espace de mille neuf cent quarante ans, le sixième du mihragan avait avancé de quinze jours dans l'année solaire vraie ; et qu'au temps de l'établissement du calendrier par Gjemschid, mille sept cent soixante-neuf ans avant Jésus-Christ, il avait dû répondre au solstice d'hiver, c'est-à-dire au temps où le soleil, se rapprochant de nous, augmente la durée des jours, développe le germe des plantes, et nous annonce que toute la nature va se ranimer et sortir de l'engourdissement où l'avait jetée l'éloignement de cet astre.

Plutarque assure que ce furent les pirates vaincus et dissipés par Pompée qui firent connaître aux Romains le culte de Mithra. Ces pirates étaient un amas de bandits et d'aventuriers de différentes nations, que l'espoir de s'enrichir par le brigandage avait réunis ; assez semblables à ces boucaniers et à ces forbans,

Digitized by Google

qui ont fait du temps de nos pères tant de désordres dans l'une et l'autre Inde. Mais on aurait peine à imaginer qu'il y eût parmi eux des Persans, des Parthes ou des Assyriens. Ces pirates étaient des Pisidiens, des Ciliciens, des Cypriens, et peut-être des Syriens, nations chez qui le culte de Mithra n'était point reçu ; mais ce que dit *Plutarque* ne doit être pris que pour une conjecture avancée au hasard.

Le plus ancien exemple du culte de Mithra chez les Romains se trouve, je crois, sur une inscription datée du troisième consulat de Trajan, ou de l'an 101 de l'ère chrétienne. C'est la dédicace d'un autel au Soleil, sous le nom de Mithra : DEO SOLI MITRAE. Sur une autre inscription qui ne porte point de date, Mithra est l'assesseur ou le compagnon du Soleil : DEO MITRAE ET SOLI SOCIO. Il fallait cependant que ce culte ne se fût pas établi en Syrie et dans les pays voisins de l'Egypte. C'est ce qui résulte de l'ouvrage d'*Origène* contre *Celse*.

Le culte de Mithra était cependant commun à Rome, où l'on célébrait même ses mystères. On voit dans les collections de *Gruter* et de *Reynésius* plusieurs dédicaces faites à cette divinité; et *Lampride*, dans la vie de Commode, fait mention des mystères de Mithra, *sacra*

Digitized by Google

Mithriaca. Commode a régné depuis l'an 180 jusqu'à l'an 192. *Porphyre*, qui vint à Rome en 263 prendre les leçons de *Plotin*, parle beaucoup de Mithra dans les ouvrages qui nous restent de lui. C'est Zoroastre qui fut le premier auteur de l'antre mystique où Mithra était, dit-il, représenté assis sur le taureau, et tenant à la main le glaive d'Ariès, signe consacré à Vénus et aux générations, dont Mithra est le principe. J'avoue qu'en examinant de près les circonstances du culte de Mithra chez les Romains, je n'y ai trouvé nulle ressemblance avec la doctrine et les pratiques de la religion persane, contenues dans les livres de Zoroastre, ou du moins dans ce que les critiques mahométans nous apprennent de ces livres.

Digitized by Google

SUR

L'ORIGINE DES DIEUX

EN GRÈCE (1).



En résumant ce que M. *Boivin* l'aîné a dit en différentes fois à l'Académie, sur l'origine des dieux, il paraît que les anciens Grecs ne connaissaient qu'un dieu seul qui fût éternel; que tous les autres étaient venus de lui, et qu'il n'était pas permis de nommer ce dieu de l'éternité. *Platon* assure qu'on ne saurait dire ce qu'il est, et *Anaxagore* croit l'avoir bien défini, en disant qu'il est l'entendement, *Noos;* en un mot, c'est le dieu inconnu, le dieu ineffable, le dieu de la théologie mystérieuse, la plus cachée et la plus auguste. Les devins ou les faux prophètes des Grecs, abusant de cette théologie, qu'ils ne pénétraient pas, ont donné ce nom mystérieux aux superstitions de la

(1) Tom. III, p. 1; *Boivin* l'aîné.

Digitized by Google

magie. *Stace* dit positivement qu'on ne peut connaître le dieu souverain du ciel, de la terre et des enfers.

Et triplicis mundi summum quem scire nefastum est,
Illum sed taceo.

Lactance, scoliaste de *Stace* dit que ce Dieu s'appelle *Daimogorgon*, et c'est en effet le nom que lui donnait *Pronapidès*, précepteur d'*Homère*, comme on peut le voir dans un fragment de *Théodontius*, que *Bocace* nous a conservé dans sa Généalogie des dieux.

Les poètes, qui ont été les premiers théologiens de la Grèce, ont pour ainsi dire personnifié leurs idées, et ont fait chacun à leur mode des généalogies des dieux; mais tous supposent un être véritablement indépendant, et né avant les hommes; ils conviennent, la plupart, d'une éternité, d'une *ontogonie*, ou création du monde. Ils reconnaissent, à la vérité, en suivant le caprice de leur imagination, une *théogonie*, ou génération des dieux, dont les uns sont célestes, les autres terrestres ou infernaux; mais *Daimogorgon* et *Achlys* sont avant le monde, avant le chaos. Leur *Acmon*, leur *Hipsistos* existent avant le ciel, que les Latins

Digitized by Google

appelaient *Cœlus*, et les Grecs *Ouranos*. Selon eux, la Terre, le Tartare et l'Amour avaient précédé le Ciel, puisque, suivant *Hésiode*, il est lui-même le fils de la Terre. *Phornutus*, *Hésychius* et *Simmias de Rhodes*, son scoliaste, regardent *Acmon* comme le père de *Cœlus*, et ce même *Acmon* est fils de Manès, selon *Polyhistor*, dans *Stéphanus*. *Sanchoniathon*, dont le témoignage est rapporté par *Eusèbe*, regardait *Hypsistos*, ou *Elioun*, comme celui qui avait engendré ce même *Cœlus*; et selon *Boëce*, dans l'ouvrage qu'il a composé sur Porphyre, c'est *Ophion* qui est le premier principe. *Ouran* a été, premièrement, père des *Hécatonchires*, ensuite des Cyclopes, puis des Titans et de Saturne, qui a produit à son tour les nouveaux dieux. Il y a eu des géans, enfans de la Terre seule, et Tiphon est le dernier de tous. Après les dieux et les géans, sont venus les demi-dieux, qui sont nés, ou du commerce des dieux avec des mortelles, ou de celui des déesses avec les hommes.

L'âge héroïque, selon *Hésiode*, n'est venu qu'après les âges d'or, d'argent et d'airain, mais il a précédé l'âge de fer, après lequel, selon le même poète, il y aura un siècle encore plus dur et plus dépravé. Les hommes du siècle d'or,

Digitized by Google

dit-il encore, sont devenus *démons*, ou bons génies; ils sont les gardiens des hommes, et ils habitent la terre. Les hommes de l'âge d'argent ont été changés en *mânes*, ou génies souterrains bienheureux, mais mortels, comme s'il pouvait y avoir de vrai bonheur sans l'immortalité. Les hommes du siècle d'airain sont descendus aux enfers, et morts sans ressource. Enfin ceux de l'âge héroïque sont allés habiter les îles fortunées aux extrémités du monde, ou les Champs-Elysées.

Les Grecs regardaient comme des dieux tous ceux qui avaient vécu depuis le commencement du monde jusqu'au partage qu'ils font faire de l'univers entre Jupiter, Neptune et Pluton, c'est-à-dire, si on veut concilier les fables avec l'histoire, jusqu'au temps de *Phaleg* et de *Nembrod*. Ils confondent tous ces premiers temps, et cela leur est commun avec la plupart des peuples, comme les Egyptiens, les Chinois, et tous ceux qui ont voulu conserver des annales des siècles les plus reculés. On voit bien qu'ils n'ont fait qu'altérer l'ancienne tradition, et qu'une connaissance confuse des vérités qui sont dans la sainte Ecriture les a jetés dans les erreurs les plus monstrueuses. On voit, par exemple, dans le texte des sep-

Digitized by Google

tante, que les géans sont fils des anges et des filles des hommes. Cette opinion même a été suivie par les plus anciens interprètes, tels que sont *Philon*, *J. Josephe*, *saint Justin*, *saint Athénagore*, *Tertullien*, *saint Clément d'Alexandrie*, *saint Cyprien*, *Lactance*, *Eusèbe*, *saint Ambroise*, etc.; et c'est sans doute sur ce fondement que les poètes grecs ont fait leurs dieux amoureux des femmes. Les anges sont appelés fils de Dieu, c'est-à-dire dieux, comme on dit, par exemple, fils des Grecs les Grecs, et comme l'Ecriture sainte nomme enfans des hommes les hommes eux-mêmes. Ce sont des expressions figurées, qui marquent avec une nouvelle force la chose qu'on veut exprimer.

L'opinion la plus commune aujourd'hui est que les anges n'ont jamais aimé les femmes. *saint Epiphane*, *saint Chrisostôme*, *saint Jérôme*, *saint Cyrille* et plusieurs autres, entendent, par ces anges amoureux, les enfans de Seth, qui épousèrent les filles de Caïn. *Philastrius* place au nombre des hérésies l'opinion contraire; elle est, à la vérité, dans les fragmens du livre d'*Enoc*, mais ce livre est apocryphe.

Il est donc très-vraisemblable que les dieux des Grecs ont été forgés sur l'idée des anges

Digitized by Google

bons et mauvais ; et de là sont venus aussi les *Egregores* des Hébreux, les *Annedots* des Chaldéens, les *Ginnes*, les *Génies*, les *Eons*, les *Archontes*, les *Titans*, les *Géans*, en un mot les dieux et les demi-dieux du paganisme. Le témoignage de *Philon* est formel sur cet article. « *Moïse*, dit cet auteur, a coutume » d'appeler *anges* ceux que les autres philo- » sophes nomment *démons*. Ce sont des ames » qui volent dans l'air, et personne, ajoute- » t-il, ne doit croire que ce soit une fable ; » l'air est plein d'animaux ; mais ils nous sont » invisibles, puisque l'air même n'est pas vi- » sible. »

Digitized by Google

DES

PREMIERS AUTELS

CONSACRÉS AU VRAI DIEU,

ET PAR QUI FUT ÉTABLI LE PREMIER CULTE PUBLIC (1).

LES autels ayant été de toute antiquité destinés à recevoir les sacrifices sanglans et non sanglans qu'on a offerts au Créateur, l'on ne peut douter que leur origine ne soit aussi ancienne que les sacrifices mêmes, c'est-à-dire que le monde; car, sans rappeler ici le premier hommage qu'Adam rendit à celui qui venait de le former à son image, ainsi que le disent la plupart des pères de l'église, l'Écriture sainte nous apprend que Caïn et Abel, instruits sans doute par l'exemple de leur père, firent chacun des offrandes au Seigneur, l'un des fruits de la terre, et l'autre des premiers nés de ses trou-

(1) Tom. V, p. 15. L'abbé *de Fontenu*.

Digitized by Google

peaux. Or, il y a bien de l'apparence que les deux sacrifices furent offerts sur quelque élévation, ou de pierre, ou de gazon, et c'est ce qu'on appelle autel (1).

Dans les commencemens du monde, il n'y avait apparemment que des offrandes particulières, que chacun présentait au Seigneur, et ce ne fut que sous *Enos* que l'on s'unit pour offrir des sacrifices en commun, sur des autels publics. La plupart des interprètes croient que ce fut ce patriarche qui, le premier, donna quelque forme au culte divin, et c'est le sens qu'ils attribuent à ces paroles de la Genèse : *Enos commença à invoquer le nom du Seigneur*, ou, comme on lit dans l'hébreu, *alors on commença d'invoquer le nom de Dieu ;* ce qui ne peut s'entendre que d'un culte public établi par ce patriarche, puisqu'on a déjà vu que Caïn et Abel avaient déjà sacrifié au Créateur. D'ailleurs, cette expression doit être ici prise dans le même sens qu'on lui donne en d'autres endroits, où elle signifie offrir des sacrifices au Seigneur. De là, conclut *Fontenu*, on doit regarder Enos

(1) Le mot français autel vient du latin *altare*, qui dérive, par contraction, de deux mots latins, *alia ara*.

Digitized by Google

comme le premier qui consacra au Créateur des autels publics.

Ce culte fut continué long-temps par les descendans de ce patriarche; mais, dans la suite, *toute chair ayant corrompu sa voie*, pour se servir de l'expression des livres saints, il n'y eut que Noé et sa famille qui demeurassent fidèles au Seigneur, et on voit ce saint patriarche qui, au sortir de l'arche, offre à Dieu des sacrifices de tous les animaux purs qui y avaient été enfermés. Les autels, que ses descendans firent élever en différentes contrées en l'honneur du vrai dieu, furent apparemment profanés dans la suite, lorsque l'idolâtrie eut inondé la face de la terre; cependant la foi et le vrai culte se conservèrent toujours dans la famille de Sem, et par conséquent les autels et les sacrifices. Enfin l'idolâtrie faisant chaque jour de nouveaux progrès, le Seigneur choisit Abraham pour être le père des croyans; et le patriarche et ses descendans lui élevèrent plusieurs autels dans des lieux qui devinrent dans la suite les plus célèbres de la terre promise. L'Écriture fait particulièrement mention de quatre autels construits par Abraham; le premier était dans la terre des Cananéens; le second, sur une montagne entre Haï et Bethel; le troisième, dans la vallée de

Digitized by Google

Mambré; le quatrième, sur le mont Moriah, un des coteaux de la montagne de Sion, où Abraham voulut immoler son fils au Seigneur.

Après la mort d'Abraham, Isaac fut le chef de la religion qu'il avait apprise de son père; et le Seigneur lui étant apparu une seconde fois, dans le temps qu'il était à Bersabée, et lui ayant renouvelé les promesses qu'il avait faites à Abraham, il y fit élever sur-le-champ un autel pour y sacrifier. Jacob signala aussi sa piété, en élevant au Seigneur plusieurs autels; les plus fameux furent ceux de Bethel, du mont Galaad, et de Sichem.

Le premier de ces trois autels fut dédié, avec de grandes cérémonies, sur cette même pierre où, pendant son sommeil, il avait vu le Seigneur dans toute sa majesté, et qu'il avait purifiée à son réveil, en y jetant du vin et de l'huile.

C'est à l'occasion de ce monument que *Fontenu* remarque, 1°. qu'il y a bien de l'apparence que l'usage des consécrations, si connu chez les payens, tire de là son origine; du moins, dit-il, on ne connaît aucun autel plus ancien qui ait été consacré par des libations et des onctions; 2°. que ce monument est le premier exemple des autels votifs, dont il y eut

Digitized by Google

dans la suite un si grand nombre chez les Grecs et chez les Romains, et qui souvent furent, par les inscriptions ou par d'autres marques, les titres originaux des plus grands évènemens de leur histoire; 3°. que l'onction de la pierre de Bethel fut la source de la consécration de ces pierres qu'on nommait *Béthyles*, sous le type desquelles plusieurs divinités payennes, et surtout la mère des dieux furent adorées.

A l'occasion de l'autel que le même Jacob fit élever avec Laban, sur le mont de Galaad, et où ils jurèrent ensemble une alliance éternelle, *Fontenu* observe, 1°. que, dès les premiers temps, les alliances et les sermens solennels se faisaient à la face des autels; 2°. que l'usage de joindre le festin aux sacrifices tirait de là son origine, Jacob ayant régalé Laban et toute sa famille, après avoir présenté son offrande au Seigneur. Souvent même, ajoute-t-il, l'autel servait de table; et tel était à Rome l'usage de l'autel d'Hercule, appelé *ara maxima*; 3°. que ce monument ramène à la première antiquité l'usage observé dans la suite de placer aux extrémités des terres, et sur les frontières des états, ces autels et ces bornes, qui, de là, devenaient sacrées et inviolables.

A l'occasion de l'autel de Sichem, que Jacob

Digitized by Google

nomma *le dieu très-fort d'Israël*, il observe que la coutume de donner des noms aux autels est très ancienne, et qu'elle fut dans la suite pratiquée par les payens; aussi voit-on à Rome l'autel de Jupiter *pistor*, ou le boulanger; à Athènes, celui d'Hercule *cynosarges*, ou le chien blanc; dans la Troade, celui d'Apollon *sminthien*, ou des rats.

Fontenu parle ensuite des autels que les Hébreux élevèrent au vrai dieu dans le désert. Le premier est celui que Moïse fit dresser sur le mont Horeb, en action de graces de la défaite des Amalécites; cet autel fut nommé *le Seigneur est mon élévation*, ou *Dieu est mon refuge* ou *mon étendard*, suivant le grec ou l'hébreu: dénominations historiques, qui rappellent le souvenir de la victoire à l'occasion de laquelle il avait été élevé. On remarque, en passant, que c'est peut-être de cet autel que les payens prirent la coutume, non-seulement d'en élever après leurs victoires, comme les historiens le disent de Bacchus, d'Hercule, de Cyrus, d'Alexandre, et de plusieurs autres, mais encore de leur donner des noms qui en rappelaient la mémoire. De là ces mots: *ara Jovi victori*, *Veneri victrici*, *Herculi victori*, etc.

Le second autel élevé dans le désert fut celui

Digitized by Google

que le même Moïse fit construire au pied du mont Sinaï, et sur lequel on offrit des victimes pour remercier le Seigneur de l'alliance qu'il venait de contracter avec son peuple; à quoi on peut ajouter que les douze monumens qui accompagnèrent cet autel en étaient d'autres moins considérables, sur lesquels les jeunes gens choisis dans Israël offrirent des victimes pacifiques pour les douze tribus. On remarque que cet autel et ceux qui l'accompagnaient n'étaient que de gazon. Le Seigneur, pour éloigner son peuple des superstitions de l'Égypte, où les autels étaient magnifiques et construits des marbres les plus rares, avait ordonné que ceux qu'on lui élèverait dans le désert ne seraient que de terre ou de gazon.

Dieu prescrivit lui-même à Moïse la matière dont ils devaient être construits, et les ornemens qui devaient accompagner l'autel des holocaustes, nommé l'autel d'airain, et qui était destiné pour les sacrifices sanglans; celui des parfums, appelé l'autel d'or, et celui des pains de proposition. Les ornemens en étaient fort simples: quatre cornes, symbole de la force et de la sainteté, placées aux angles supérieurs de l'autel des holocaustes et de celui des parfums, en faisaient toute la décoration.

Digitized by Google

SUR

LES PETITS TEMPLES

DES ANCIENS (1).

Si l'on voulait rechercher quels furent les premiers peuples qui, par un motif de religion, consacrèrent aux intelligences supérieures des temples, où ils leur adressaient des prières et leur sacrifiaient des victimes, on entrerait à coup sûr dans un labyrinthe d'opinions diverses, d'où il serait bien difficile de sortir. Je crois qu'il n'est pas plus aisé de déterminer au juste l'époque à laquelle on bâtit les premiers temples, que celle de la naissance de l'idolâtrie parmi les payens, quoique les plus savans antiquaires aient beaucoup écrit sur ce sujet; je n'adopte point l'opinion de cet écrivain moderne, qui fait remonter l'usage des temples à

(1) Acad. de Cortone, tom. II, p. 211. *Venuti.* Traduit de l'Italien pour la première fois.

Digitized by Google

la création du monde; nos premiers pères, ayant sans doute plus de connaissance de la grandeur et de la majesté de Dieu que nous n'en avons, se gardèrent bien de le cacher en des lieux fermés par des murailles; ils pensaient que l'immensité, que la gloire de celui qui meut, pénètre et resplendit tout dans l'univers. Tel fut le sentiment d'*Héraclite* et de *Zénon*. Ce dernier, dans son livre sur les lois, défend expressément toute espèce de temples : « Le monde, dit-il, est le temple des dieux. » C'est ainsi que les premiers chrétiens répondirent aux calomnies des Gentils, qui leur reprochaient de n'avoir point de temple pour adorer leur dieu.

Le culte des faux dieux s'étant introduit après le déluge, il est évident, d'après beaucoup d'observations, que ce ne fut point de suite qu'on bâtit des temples; mais on se contenta de dresser des autels simples et grossiers. On exposa en plein air les statues des dieux dans des collines ou des lieux élevés. Ces statues étaient de pierre ou de troncs d'arbre grossièrement taillés; ce n'était quelquefois que des colonnes ou des pieux enfoncés dans la terre, pour conserver le souvenir des belles actions des héros.

Enfin, comme tous les arts se perfectionnent peu à peu, on parvint à former les statues des dieux avec plus de goût et de proportion, et plus ressemblantes au corps humain, dont on croyait ces divinités revêtues; on n'osa pas cependant encore séparer leurs jambes et leurs bras, qui restèrent collés au buste, comme on le voit en des statues du Muséeétrusque, et en des simulacres égyptiens. *Dédale*, dans la suite, ouvrit et sépara les bras et les jambes des statues, et leur imprima une telle espèce de mouvement, qu'au dire de *Palefate*, on crut que cet artiste avait trouvé le secret de faire marcher les statues.

Mais les progrès de l'art ayant donné un nouveau prix aux statues des dieux et des héros, il ne parut point convenable que des ouvrages qui avaient coûté tant de travaux, qui, suivant l'expression de *Maxime de Tyr*, passaient aux yeux du peuple pour des choses miraculeuses, restassent exposés à toutes les injures des saisons, et fussent ainsi dégradés et ruinés. Le premier et le plus sûr moyen d'éviter ce grave inconvénient fut de trouver quelque antique tronc d'arbre, où la nature eût formé un creux, qui pût servir d'une espèce de niche propre à recevoir les statues

Digitized by Google

des dieux, ce qui est clairement attesté par le témoignage de *Pline*. « Les arbres, dit-il, furent les temples des dieux, et, d'après un ancien usage, les habitans des campagnes leur consacraient encore le plus bel arbre. » C'est de là, peut-être, qu'est venue la coutume de placer dans les temples les statues des dieux en des cavités pratiquées sur les murailles.

Après avoir pourvu à la conservation des statues, il restait à se préserver soi-même des injures de l'air; ce qu'on ne pouvait obtenir qu'en se mettant à l'abri dans un endroit couvert : cette précaution était nécessaire à la société humaine. Je n'en finirais point, si je voulais rapporter tout ce qu'on a écrit sur les temples et sur leur origine; mon but est de parler des temples particuliers et petits.

Parmi les temples qui remontent à la plus haute antiquité, on doit compter les *tabernacles*, ou les petites *chapelles*, dont les unes étaient murées et fixées sur la terre; les autres étaient mobiles et faciles à transporter sur des chars et des charrettes. Pour commencer par ces dernières, les peuples qui passaient continuellement d'un pays dans un autre, qui, chassés, par l'ennemi, de leur patrie, ou forcés, par une trop nombreuse population, de la

Digitized by Google

quitter, allaient chercher un territoire plus vaste, ne manquaient point d'emporter les dieux de leur pays avec eux. C'est surtout en Egypte qu'on avait coutume de porter ces divinités sur des chars façonnés en forme de temples, et tirés par des hommes ou par des animaux.

Les anciens avaient aussi d'autres petits temples portatifs, copiés d'après les vrais temples, et destinés à fomenter la dévotion des étrangers qui venaient de loin les révérer, comme on voit aujourd'hui les chrétiens faire de petits sépulcres de bois, ou de toute autre matière, à l'imitation du saint sépulcre de Jérusalem. Les petits temples des Gentils étaient ordinairement d'argent ; tels étaient ceux que vendait *Démétrius*, cet orfévre d'Ephèse, qui souleva le peuple contre l'apôtre saint Paul, dont il craignait que la prédication ne lui fît perdre le débit de ces petits temples, qu'il faisait sur le modèle du grand temple de Diane d'Ephèse.

En outre, on donnait ces petits temples pour prix dans les jeux qui se célébraient par toute l'Asie avec tant de pompe. *Buonarotti* en tire la preuve d'une quantité de médailles grecques, où l'on voit, avec la table, le vase et la palme,

Digitized by Google

un, deux, et quelquefois trois de ces petits temples, ressemblans peut-être aux vrais temples dans lesquels on adorait les dieux du pays. A ces temples, on peut joindre encore ceux dont parle *Pausanias*, et dont le même *Buonarotti* a fait la description; on les nommait *trésors*, et leur intérieur renfermait les petites statues des dieux, lesquelles on offrait en présent aux temples les plus célèbres de la Grèce. Je présume que ce sont des présens de cette espèce que représentent ces médailles où l'on voit des divinités qui tiennent un petit temple à la main; apparemment qu'elles veulent montrer par-là leur satisfaction particulière d'être honorées dans un plus grand temple; comme il est des monumens chrétiens où des saints portent, pour la même raison, dans leur main, de petits temples qui représentent leurs basiliques.

Quant aux petits temples qui n'étaient point portatifs, leur usage est très-ancien chez nos Étrusques. Les Latins en avaient d'abord dans les campagnes : ils ressemblaient à ces petites chapelles que l'on voit encore aujourd'hui au bord des champs ou des chemins. La majeure partie de ces temples était consacrée à Sylvain ou à Priape. On trouvait encore une grande

Digitized by Google

quantité de ces petits temples dans les rues de Rome et au dedans du cirque; quelques-uns étaient attachés aux parties latérales extérieures des grands temples; on en voyait jusque dans les temples mêmes. On en comptait trois dans le temple de Jupiter capitolin; l'un dédié à ce dieu, l'autre à Junon, et le troisième à Minerve.

On mit encore de ces petits temples dans les maisons où l'on avait des dieux particuliers: ils étaient le plus souvent placés dans cette partie de la maison qu'on appelait le *penetrale*, le *lararium*, le *sacrarium*. On donnait le nom de *lares*, de *penates* aux dieux renfermés dans ces petits temples. Ces dieux privés portèrent le nom de *dieux domestiques*; de là vient qu'on lit souvent sur des marbres antiques: IOVI DOMESTICO. APOLLINI DOMESTICO. LARIBVS DOMESTICIS, et avec les lettres initiales seulement. I. O. M. D. *Jovi optimo Maximo Domestico*. Tous ces dieux avaient dans l'intérieur des maisons leur petit temple, comme nous dirions leur petit autel.

Quelques historiens rapportent qu'on avait rendu des honneurs divins à de simples particuliers, et qu'on leur avait consacré de petits temples dans l'intérieur des maisons, soit pour un motif de parenté, soit par amitié, soit pour

Digitized by Google

honorer leurs talens ; ils en donnent pour preuve le culte qu'Auguste rendit à Germanicus, et Vitellius à Narcisse et à Pallas. Ils ajoutent une inscription grecque de *Minucius Anthimius* et de *Scribonie* son épouse, qui dressèrent un petit temple à leur fils *Minucius Anthimianus*, comme à leur *dieu domestique*. Mais je suis persuadé que des cultes de cette espèce n'étaient que des honneurs rendus à la mémoire de personnes chéries, honneurs qui passaient à la vérité les bornes convenables. Je crois qu'on plaçait leurs statues dans le plus bel endroit de la maison, comme à des pères bienfaisans, protecteurs des familles.

On donnait quelquefois à la figure des morts, qu'on avait soin d'habiller, les attributs des dieux du premier ordre; ce qui, par la suite, faisait douter à qui s'adressaient ces hommages, à ces dieux ou à ces défunts. C'est ainsi qu'en usa *Charite*, cette jeune femme dont parle *Apulée*; elle fit peindre son époux qui avait été tué, à l'image du dieu Bacchus, et lui consacrant les honneurs divins, elle fit son éternel tourment de ce qui paraissait devoir être sa consolation.

Je terminerai mes observations sur ces petits temples des dieux domestiques par la conjec-

Digitized by Google

ture suivante : Je présume que c'est aux décorations de ces monumens qu'on doit tant de petits chapiteaux, de petites corniches, de petites colonnes, d'autels et de bases, tant de marbre que de métal, qu'on voit aujourd'hui dans le musée des antiquaires ; comme aussi je pense qu'à ces temples appartenaït la prodigieuse quantité de ces petites idoles qui sont parvenues jusqu'à nous, et que les anciens faisaient en cire, en fer, ou en terre cuite.

Digitized by Google

DES TEMPLES

DE L'ANCIENNE ROME;

Leur Origine, leur Consécration, leur Structure (1).



Les anciens Romains ont eu beaucoup d'attachement pour la religion ; il ne leur arrivait guère d'heureux succès qui ne fût suivi de la construction de quelque temple. Le nom des temples consacrés aux dieux tire son origine du temple Augural, c'est-à-dire, d'un enclos dans lequel les augures observaient le vol des oiseaux. Tous les lieux tracés par les augures, bien qu'ils ne fussent pas destinés au culte de la religion, étaient aussi appelés temples.

Les premiers hommes, vivant dans les forêts, n'ont point eu d'autres temples que des bois sacrés, ordinairement plantés sur des hauteurs ; et comme on ne s'y assemblait que pen-

(1) Tom. I, p. 199, *Simon*, 1705.

Digitized by Google

dant la nuit, ils étaient éclairés de quantité de lumières, ce qui leur fit donner le nom de *Luci*.

On commença ensuite à bâtir des temples dans les villes. Quelques peuples, tels que les Perses, les Indiens, les Gètes et les Daces persistèrent dans l'ancien usage; ils ne croyaient pas, comme dit *Cicéron : Parietibus includendos deos, quibus omnia deberent esse patentia.*

Les uns attribuent la fondation des premiers temples à Janus, par l'invocation duquel on commençait dans les sacrifices; les autres à Faune, d'où vient le mot de *fanum*. Ces premiers temples n'étaient probablement que des bois sacrés; les Romains, au rapport de *Varron*, ayant été cent-soixante-dix ans sans temples. Ainsi, le temple de Jupiter Férétrien et celui de Jupiter *Stator* n'étaient point apparemment consacrés, et le temple de Janus ne doit être considéré que comme un monument de l'union des Romains et des Sabins, dont la statue de ce dieu à deux visages était le symbole, et le fut aussi de la paix et de la guerre.

Les formalités requises pour l'établissement d'un véritable temple étaient l'autorité des lois,

Digitized by Google

l'observation des auspices, les cérémonies de la consécration,

Un magistrat qui avait fait vœu de bâtir un temple n'engageait point la république sans son consentement. Quand la construction du temple avait été résolue dans le sénat, il fallait une loi ou un plébiscite pour l'exécution du projet. Sous les empereurs, leur volonté tenait lieu de loi ; ensuite on consultait les augures, qui s'assemblaient par ordre des décemvirs, c'est-à-dire, des commissaires nommés pour la conduite de l'ouvrage. Les augures commençaient par le choix du terrain ; en quoi ils avaient égard à la nature et aux fonctions des dieux auxquels le temple devait être consacré.

Suivant les observations de *Vitruve*, les temples de Jupiter, de Junon et de Minerve devaient être construits sur des hauteurs, parce que ces divinités avaient inspection sur toutes les affaires de l'empire, dont elles prenaient un soin particulier. Mercure, Isis et Sérapis, dieux du commerce, avaient leurs temples proche des marchés ; ceux de Mars, de Bellone, de Vulcain et de Vénus étaient hors de la ville. On les regardait comme des divinités ou turbulentes ou dangereuses ; il est vrai

Digitized by Google

que ces convenances n'ont pas été toujours exactement observées.

Les augures prenaient ensuite les auspices ; et si les auspices étaient favorables, ils traçaient le plan du temple ; c'est ce qu'on appelait *effari* ou *sistere templum*. On posait la première pierre avec plus de cérémonie encore; les vestales, accompagnées de jeunes garçons et de jeunes filles ayant père et mère, arrosaient la place de trois sortes d'eaux ; on la purifiait encore par le sacrifice d'un taureau blanc et d'une vache. Le grand prêtre invoquait les dieux auxquels le temple était destiné ; la pierre sur laquelle étaient gravés les noms des magistrats et du souverain pontife était mise dans la fondation avec des médailles d'or et d'argent et du métal tel qu'il sort de la mine, aux acclamations du peuple, qui s'empressait d'y prêter la main.

Lorsque le temple était bâti, on en faisait la dédicace. Cette fonction appartenait, dans les premiers temps, aux grands magistrats; ensuite, à cause des discussions qui survinrent à cette occasion, on eut recours à la puissance du peuple; enfin, on en laissa la disposition au sénat, avec l'intervention des tribuns du peuple, qui n'y eurent plus de part sous les empereurs.

Digitized by Google

Le jour de la dédicace d'un temple était une fête solennelle, accompagnée de réjouissances extraordinaires ; on immolait des victimes sur tous les autels, on chantait des hymnes au son de la flûte ; le temple était orné de fleurs et de bandelettes. Le magistrat qui faisait la cérémonie mettait la main sur le jambage de la porte, appelant à haute voix le souverain pontife, pour lui aider à s'acquitter de cette fonction, en prononçant devant lui la formule de la dédicace, qu'il répétait mot à mot. Ils étaient si scrupuleux sur la prononciation de ces paroles, qu'ils s'imaginaient qu'un seul mot ou une syllabe oubliée ou mal articulée gâtait tout le mystère. C'est pourquoi le grand pontife Métellus, qui était bègue, s'exerça plusieurs mois pour pouvoir bien prononcer le mot d'*opiferæ*.

Le dueil était incompatible avec la solennité ; on le quittait pour y assister en habit blanc. Sur ce prétexte, les ennemis d'*Horatius Pulvillus*, qui faisait la dédicace du temple du Capitole, vinrent troubler la cérémonie, en lui annonçant la fausse nouvelle de la mort de son fils; mais il la reçut sans s'émouvoir, et continua ce qu'il avait commencé.

Un temple ne pouvait être consacré sans la

Digitized by Google

statue du dieu, qui devait être placée au milieu. Il y avait au pied un autel, sur lequel la première offrande qu'on faisait était des légumes cuits dans l'eau, et une espèce de bouillie qu'on distribuait aux ouvriers qui l'avaient élevé.

Les noms des magistrats étaient gravés au frontispice des temples qu'ils avaient dédiés. Ceux qui les faisaient rebâtir, en y mettant de nouvelles inscriptions, n'en ôtaient pas celles des premiers fondateurs.

Les temples étant destinés au culte des dieux; on avait égard, dans leur structure, à la nature et aux fonctions qui leur étaient attribuées. Ainsi, suivant *Vitruve,* les temples de Jupiter foudroyant, du Ciel, du Soleil, de la Lune et du dieu Fidius devaient être découverts. On observait cette même convenance dans les ordres d'architecture. Les temples de Minerve, de Mars et d'Hercule devaient être d'ordre dorique, dont la majesté convenait à la vertu robuste de ces divinités. On employait, pour ceux de Vénus, de Flore, de Proserpine et des nymphes des eaux, l'ordre corinthien; l'agrément des feuillages, des fleurs et des volutes dont il est égayé, sympathisant avec la beauté tendre et délicate de ces déesses. L'ordre ionique, qui

Digitized by Google

tenait le milieu entre la sévérité du dorique et la délicatesse du corinthien, était mis en œuvre dans ceux de Junon, de Diane et de Bacchus, en qui l'on voyait un juste mélange d'agrément et de majesté. L'ouvrage rustique était consacré aux grottes des dieux champêtres. Tous les ornemens d'architecture que l'on voyait dans les temples faisaient aussitôt connaître la divinité qui y présidait.

L'aspect des temples célèbres était magnifique. On trouvait d'abord une grande place accompagnée de galeries couvertes, en forme de portiques, à l'extrémité de laquelle on voyait le temple, dont la figure était le plus souvent carrée. Il était ordinairement composé de quatre parties; savoir, d'un porche ou vestibule, faisant la façade, d'une autre semblable pièce à la partie opposée, de deux ailes formées de chaque côté par divers rangs de colonnes, et du corps du temple, appelé *Cella*. Ces trois premières parties ne se trouvaient pas dans tous les temples.

Les temples, environnés de colonnes de toutes parts, s'appelaient *peripteres*; on leur donnait le nom de *dipteres*, quand il y en avait un double rang.

Digitized by Google

La plupart de ces pièces se trouvaient dans les basiliques, qui étaient des hôtels publics des villes et des communautés, dont on a changé plusieurs en églises.

Le corps du temple était sans croisées, et ne recevait de jour que par les portes ou par le haut, quand il était sans toit.

Bien que la partie du temple appelée *Cella* fût destinée au culte de la religion, on ne laissait pas d'y traiter d'affaires profanes après les sacrifices, en tirant des voiles qui couvraient les statues et les autels. Elle ne pouvait être dédiée à plusieurs divinités, à moins qu'elles ne fussent inséparables, comme Castor et Pollux; mais plusieurs dieux pouvaient avoir chacun la sienne sous un même toit, et alors ce temple s'appelait *delubrum*, quoique ce terme soit un terme générique.

La statue du dieu y était placée quelquefois dans une niche ou tabernacle appelé *ædicula*. Elle regardait le couchant, afin que ceux qui venaient l'adorer, eussent le visage tourné vers l'orient. Autour était le sanctuaire. Il y avait ordinairement trois principaux autels dans le temple; le plus considérable était placé au pied de la statue. Il était fort élevé, et par cette

Digitized by Google

raison on l'appelait *altare*. On brûlait dessus l'encens et les parfums, et l'on y faisait des libations. Le second était devant la porte du temple, et servait aux sacrifices. Le troisième était un autel portatif nommé *anclabris*, sur lequel on posait les offrandes et les vases sacrés. Les autels des dieux célestes étaient plus hauts que les autres; ceux des dieux terrestres étaient plus bas, et ceux des dieux infernaux fort enfoncés. Il y avait toujours grand nombre de tables, de toute sorte d'ustensiles et de vases sacrés dans les temples. On suspendait les offrandes et les présens à la voûte nommée *Tholus*. On attachait aux piliers les dépouilles des ennemis, les tableaux votifs, les armes des gladiateurs hors de service. Tout ce qui servait aux temples, comme les lits sacrés appelés *pulvinaria*, et les présens qu'on y avait offerts, étaient gardés dans une manière de trésor appelé *donarium*. Les particuliers y mettaient aussi leurs effets en dépôt.

Les statues des hommes illustres, leurs images en bas-relief enchâssées dans des bordures appelées *clypei votivi*, et les tableaux représentant leurs belles actions et leurs victoires, faisaient l'ornement des temples. L'or, le

Digitized by Google

bronze, le marbre et le porphyre y étaient employés avec tant de profusion, que l'on peut dire que la somptuosité de ces édifices était digne de la grandeur et de la magnificence de l'ancienne Rome.

Digitized by Google

SUR

LES LOUANGES

Que les Égyptiens rendaient à Dieu par le concert de sept voyelles (1).

DANS le livre *sur l'Élocution*, attribué à *Démetrius de Phalère*, se trouve un passage qui mérite une attention particulière. « En Egypte, y est-il dit, on adore les dieux par le son de sept voyelles ; ce son est si agréable qu'il remplace les accords de la flûte et de la harpe (2). Oter ce concert, c'est ôter de la prière toute espèce d'harmonie et de charmes. »

Quel que soit le véritable auteur de cet ouvrage, il paraît qu'il vivait du temps de M. *Antonin*; c'est, du reste, ce qui importe peu à mon

(1) Mémoire de Gotting, tom. I, p. 245. *Gesner* (Jean-Mathias). Traduit du latin pour la première fois.

(2) Les Égytiens méprisaient la musique, s'il faut en croire *Diodore* de Sicile.

Digitized by Google

sujet. Supposons donc l'Egypte telle qu'elle était dans le second siècle du christianisme, époque à laquelle ses habitans louaient Dieu par le concert de sept voyelles. Il n'est pas étonnant que *Démétrius*, étant payen, parle de plusieurs dieux, puisque les Hébreux eux-mêmes croyaient rehausser la nature de leur unique dieu, en le bénissant sous la dénomination de plusieurs dieux. Observons que l'Egypte, surtout sa partie maritime, dans ce temps-là, et depuis que Psammetichus eut appelé les Grecs, devint l'asile de divers étrangers, qui pratiquaient diverses religions. Alexandrie fut ouverte à toutes les nations, qui chacune y portait son culte.

Mais à quelle langue appartenaient les sept voyelles dont il s'agit? Que les Egyptiens eussent dans leur langue ces voyelles, c'est démontré par l'alphabet et la grammaire coptes, qui étaient en usage chez les Egyptiens à l'époque de l'ouvrage dont nous avons parlé. *Démétrius* ne dit point si c'étaient les Egyptiens eux-mêmes ou bien leurs prêtres qui célébraient par le concert de ces voyelles les louanges de Dieu, il dit seulement que *des prêtres* en Egypte les célébraient ainsi. Il laisse donc le lecteur dans l'incertitude si cet usage

Digitized by Google

appartenait aux indigènes ou aux étrangers qui s'étaient venus transplanter chez eux.

Mais, par le passage même de l'auteur, il conste assez que ces voyelles étaient grecques. On sait que les Grecs avaient, long-temps avant que de passer sous le joug des Macédoniens, sept voyelles dans leur alphabet, témoin ce passage d'*Hippocrate, de dietá*, liv. 1, où il est dit que les figures *des sept voyelles* renfermaient les commencemens de toute science écrite.

Maintenant on demandera pourquoi ces prêtres célébraient les louanges de Dieu par le moyen de ces voyelles, soit grecques, soit égyptiennes. *Galée*, en son commentaire sur le livre de *Démétrius*, et *Bernard*, dans le sien sur *Josephe*, prétendent que ce culte se rapportait aux sept planètes auxquelles correspondaient les principaux dieux d'Egypte; il serait difficile de justifier cette assertion, et le célèbre *Jablonsky* est d'un sentiment tout contraire.

Quant à moi, je ne vois rien de mieux que de rapporter les paroles de *Démétrius* à Jehovah, nom du Seigneur, composé de sept voyelles (1). A l'appui de mon opinion, je vais

(1) D'où cet académicien conclut que les Egyptiens

Digitized by Google

citer *Eusèbe*, qui, en enseignant les étymologies mosaïques, s'explique en ces termes : « C'est dans la composition de sept voyelles qu'est renfermée, suivant les Hébreux, l'expression d'une dénomination secrette, qu'ils attribuent à la puissance divine, par l'expression de quatre élémens ; les enfans tiennent de leurs pères que ce nom est ineffable et doit rester inconnu au commun des hommes. » Ce nom secret est renfermé en hébreu dans quatre lettres, et en grec dans les sept voyelles de cette langue.

adoraient Dieu sous ce nom. Ici se présente une forte objection : comment ce peuple pouvait-il adorer le dieu des Israélites, leur ennemi ? Pour justifier l'authenticité de ce culte, il suffit de se souvenir qu'il régnait à Alexandrie un mélange de toute espèce de superstitions avec la vraie religion ; que dans cette même ville, et dans la même église, on voyait pratiquer tout à la fois le culte des idoles, le judaïsme et le christianisme.

Digitized by Google

EXPLICATION

Du passage de l'Apocalypse de Saint-Jean, sur les Sept esprits, par le sens donné à sept voyelles (1).



Je vais donner un nouveau lustre aux sept voyelles dont je viens de parler, en leur assignant une place dans l'Apocalypse de saint Jean, pour expliquer ce passage très-difficile, où il souhaite la paix et la grace aux sept églises d'Asie, au nom des *sept esprits* qui sont devant le trône de Dieu. Qu'on se souvienne d'abord qu'autrefois les Hébreux avaient coutume d'appeler les voyelles des esprits; les sept esprits qui sont devant le trône de Dieu équivalent par conséquent aux sept voyelles grecques : mais ces voyelles signifient Jehovah, comme je viens de le prouver; c'est donc au nom de Jehovah, de dieu même, que l'a-

(1) *Ibid.* Le même.

Digitized by Google

pôtre souhaite la paix et la grace aux sept églises (1).

D'ailleurs, est-il étonnant que *Jean*, hébreu de naissance, ait emprunté des Hébreux cette manière de s'exprimer, qu'il ait mis le nom de Dieu, de Jésus, pour Dieu, pour Jésus lui-même? Il est dans l'Apocalypse d'autres

(1) Au premier coup-d'œil ce raisonnement paraît captieux; mais j'ose assurer que cette interprétation est plus piquante, plus originale que vraie. Voici le verset de l'Apocalypse:

« Jean, aux sept églises qui sont en Asie. Je vous souhaite paix et grace par celui qui est, qui était, et qui doit venir, et par les *Sept esprits* qui sont devant son trône. »

Si par ces sept esprits on entendait Jehovah, suivant la version de *Gesner*, Jehovah étant le même que celui qui est, qui était, et qui doit venir, ne serait-ce pas tout de suite une répétition de la même idée? Eh! d'ailleurs, comment concevoir Jehovah, Dieu, devant le trône de Dieu? Les Pères et les Commentateurs sont partagés, il est vrai, sur le sens de ce passage. Quelques anciens ont regardé ces sept esprits comme le Saint Esprit lui-même; ils lui ont donné le nom de sept, à cause des sept dons qu'il fait aux hommes, et qui sont rapportés dans Moïse; mais par ces sept esprits il est plus à propos d'entendre les anges.

Digitized by Google

passages plus clairs, ou du moins plus à notre portée, où le Christ est représenté comme synonyme des sept esprits, où cet agneau de Dieu, Dieu lui-même, a sept yeux, qui sont sept esprits répandus sur toute la terre.

Digitized by Google

SUR

LE CULTE

Que les Égyptiens rendaient à Jehovah, *sous le nom de* Cnuph *ou* Demiurgos (1).



QUOIQUE je sois fort éloigné de croire que les Israélites aient puisé à l'école des philosophes d'Egypte la connaissance du vrai dieu, leurs rits et leurs nombreuses cérémonies, que je sois au contraire persuadé, d'après le témoignage authentique de *Moïse*, que cette connaissance du seul et vrai dieu, nommé depuis *Jehovah*, ils la tenaient par tradition de leurs ancêtres, je regarde néanmoins comme une chose très-importante à la mission divine de *Moïse*, et à l'honneur de la chrétienté, si je puis prouver que le même Jehovah fut un objet de culte pour les Egyptiens eux-mêmes.

(1) Mém. de Gotting, tom. I, p. 267. (*Michaelis* J. Dav.) Trad. du latin pour la première fois.

Digitized by Google

Ce culte, je le fais remonter au temps des Pharaons. Pharaon Nécho, après avoir conquis la Judée, lui donna pour roi Éliacim ; ce mot Éliacim signifiait *Dieu affermira ;* il fit prendre à ce nouveau roi le nom de Jojacim, c'est-à-dire, *Jehovah affermira.* Par ce changement, il voulut montrer aux vaincus que le roi d'Égypte ne méprisait pas leur dieu, qu'il entendait que ce nouveau royaume dût son affermissement à Jehovah, et non à des dieux étrangers ; n'était-ce point donner à connaître qu'il avait lui-même de la vénération pour Jehovah?

Il n'est pas étonnant que les Egyptiens aient compté Jehovah parmi leurs dieux, puisque leur superstition en admettait beaucoup d'étrangers, et que Moïse, en invoquant Jehovah, avait opéré de très-grands miracles, dont les mages reconnurent publiquement la vérité, attestant qu'ils étaient l'ouvrage d'un dieu, et non celui d'un homme.

On ajoute, et le bruit s'en répandit dans l'Orient, que ces mages, n'ayant pu opérer les mêmes prodiges que Moïse, furent si frappés de son pouvoir, qu'ils le reconnurent hautement pour un envoyé de Dieu ; bien plus, on rapporte que, suivant la coutume des

Digitized by Google

Orientaux, ils se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent; hommage qui fut puni de mort, par ordre de Pharaon. *Eusèbe* rend compte, d'après *Artapan*, du différent qui s'éleva entre les prêtres d'Héliopolis et ceux de Memphis, concernant le passage de la mer Rouge, que les premiers regardaient comme un vrai miracle, tandis que les prêtres de Memphis voulaient soutenir le contraire.

Les miracles de Moïse avaient inspiré une telle frayeur aux Egyptiens, qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'adorer le dieu au nom duquel il faisaient de si grands prodiges. Il paraît qu'ils le confondaient avec leur *Demiurgos*, appelé *Cnuph* dans leur langue. Les gnostiques, qui avaient hérité de la philosophie et de la tradition égyptienne, prétendaient que ce Demiurgos était le dieu de Moïse, que c'était à lui que les Israélites avaient dû leur sortie de l'Egypte.

Suivant leur système impie et blasphématoire, Demiurgos, né du dieu suprême, avait créé cet univers avec moins de sagesse que de puissance, et ce dieu suprême n'avait aucunement concouru à cette création; on donnait à Demiurgos différentes formes : tantôt on le représentait sous celle d'un serpent, avec

Digitized by Google

un petit corps et deux cornes; tantôt sous celle d'un taureau ; les Thébains, plus raisonnables que le reste des Egyptiens, prétendaient qu'il n'avait point eu de commencement, qu'il n'aurait point de fin, et le retraçaient sous la figure symbolique d'un homme, de la bouche duquel sortait un œuf, image du monde.

L'existence de ce culte, plus pur et plus saint, qui, professé par Moïse, fut pour les Egyptiens une occasion de confondre Jehovah avec Demiurgos, est appuyée par *Plutarque* et par *Eusèbe :* Les Egyptiens, dit le premier, en parlant d'Isis et d'Osiris, payaient des tributs considérables pour les honneurs funèbres des animaux qu'ils avaient adorés; les seuls Thébains ne donnaient rien, ne regardant comme un dieu aucun être sujet à la mort; mais seulement Cnuph, qui était de toute éternité ». *Eusèbe* rapporte formellement que les Egyptiens adoraient Demiurgos sous les traits d'un homme, et qu'on lui consacrait des brebis, parce que les anciens se nourrissaient de leur lait.

Je suis étonné que le savant *Jablonsky* avance que les témoignages de ces deux écrivains tiennent plutôt de la philosophie grecque d'Orphée, que de la doctrine de l'ancienne

Digitized by Google

Egypte (1). L'objection qu'il fait à *Eusèbe* ne me paraît pas fondée ; il assure que les Egyptiens n'ont jamais désigné le dieu Cnuph que sous le symbole d'un serpent, tandis que dans un autre passage fort précis il assure qu'ils l'avaient adoré sous la forme d'un bœuf (2) ; encore eût-il dû, d'après le passage de *Plutarque*, excepter les Thébains, qui montraient un souverain mépris pour tous ces dieux mortels ; ils ne pouvaient donc pas révérer Cnuph sous la figure d'un serpent, vu que le serpent venant à mourir, il leur aurait fallu donner pour ses funérailles, des sommes considérables, qu'ils avaient toujours refusées.

Jablonsky insiste et prouve que les Thébains ont adoré le crocodile, l'aigle, le bélier et même le serpent (3); mais on lui répond que ce peuple ne regardait point comme des dieux ces animaux, mais comme des génies supérieurs, émanés de Demiurgos, leur unique et vrai dieu.

Mais d'où vient que les Egyptiens ont confondu Jehovah avec Demiurgos ? C'est que

(1) *In panth., l. 1, c. 4, p.* 95.

(2) *Ibid. parag.* 10, *cap. citati., p.* 99.

(3) *In panth., l. 1, parag.* 3, *c.* 4, *p.* 84, 85.

Digitized by Google

Moïse, leur annonçant que son dieu était le créateur du ciel et de la terre, ils attribuaient eux-mêmes cette création à leur Demiurgos; il n'est donc pas étonnant qu'ils les aient confondus ensemble. Une autre superstition naquit de cette confusion; les Israélites à peine sortis du désert, sacrifièrent au veau d'or. Ce veau paraît n'avoir été autre chose que le symbole du temple égyptien, s'il faut en croire *Jablonsky;* il parle du culte rendu à ce dieu, sous la figure d'un bœuf (1). Les Egyptiens avaient coutume de mêler les dieux immortels avec des dieux mortels et matériels; c'est par suite de cet usage qu'ils adorèrent le Nil, l'appelèrent *Ichnuph*, et le représentèrent sous la forme d'un bœuf. Aaron pouvait donc, avec quelque apparence de vérité, emprunter cette même forme pour honorer Jehovah; il commit sans doute un grand sacrilège; mais voyant que les Israélites se précipitaient aveuglément dans l'idolâtrie, et voulaient absolument rendre un culte à des dieux visibles, pour arrêter une sédition devenue presque inévitable, il leur proposa d'adorer, sous la figure d'un veau, Jehovah, l'ancien objet de leur culte, en lui donnant les

(1) *L.* 1, *c.* 4, *parag.* 10, *p.* 99.

Digitized by Google

attributs du Demiurgos égyptien, seul dieu qui n'avait point eu de commencement, et créateur de l'univers. De là vient que Jéroboam, qui adorait Jehovah, fit aussi adorer les veaux par ses sujets; qu'on nommait prophètes des veaux ceux de Jehovah, et que dans l'Ecriture sainte, on excuse plutôt ceux qui rendaient un culte aux veaux que ceux qui le rendaient à Baal.

Digitized by Google

DE

L'IDOLATRIE DES BOIS,

DES FONTAINES ET DES PIERRES,

CHEZ LES ANCIENS BELGES (1).



QUAND les Belges eurent appris à se faire des idoles, ils les renfermèrent dans de petites chapelles, faites d'abord de simples branchages, et ensuite plus régulièrement de bois ou de pierre, mais toujours dans quelque forêt sacrée. C'est ce qu'on appelait *casulæ*, *fana*. Ils allaient souvent y faire des sacrifices, mangeant les viandes offertes à l'idole du lieu. *Fanum* signifie un temple des Gentils; d'où vient le nom de *fanatici*, fanatiques, dont on se servait au moyen âge, pour dire les payens (2).

(1) Acad. de Brux., tom. I, p. 460; *Desroches*.

(2) Voyez *Ducange*, au mot *fanatici*. Il cite ce passage du 65e. chapitre de *Frédégaire* : *Fertur eorum deum fuisse locutum, quem fanatici nominant VVodanum*.

Digitized by Google

Le culte que les premiers habitans de la Belgique rendaient à la divinité, au milieu des bois, passa enfin aux arbres mêmes. Les prédécesseurs de Clovis les adoraient et y offraient des sacrifices, au rapport de *Grégoire de Tours*. *Baudemont* l'assure, en paroles bien formelles, des habitans de Gand. Le pape saint Grégoire exhorte la reine Brunehaut à ne plus souffrir en ses états les adorateurs des arbres. Les lettres de *saint Boniface*, les capitulaires de *Baluze*, les synodes du temps en fournissent une infinité de preuves.

C'est dans ces bois et aux pieds de ces arbres qu'ils célébraient la fameuse neuvaine, offrant pendant neuf jours du neuvième mois de l'année, chaque jour, les têtes de neuf animaux, d'où ce mois fut nommé *halegmonath*, qui veut dire le *mois sacré*.

Les anciens Belges faisaient les tombeaux en rase campagne et souvent le long des grands chemins. Ils avaient coutume de les couvrir de trois grosses pierres, deux à quelque distance l'une de l'autre, et la troisième par dessus. On trouve encore (1) de ces tombeaux en plusieurs

(1) En 1773, l'année que le discours sur la *Religion des peuples de l'ancienne Belgique*, d'où cette pièce est extraite, fut prononcé.

Digitized by Google

pays du Nord, mais nulle part en si grande quantité qu'en celui de Drenthe, dans la province d'Overissel. Comme les pierres couvraient les cendres des morts, on croyait que leurs mânes y habitaient, ou du moins que, de temps en temps, ils venaient y faire quelque séjour.

Les payens, soit pour honorer ces morts, soit pour apprendre l'avenir par le son qu'on faisait rendre à ces pierres, y venaient souvent prier, faire des sacrifices, et allumer des cierges et des flambeaux. Les nouveaux convertis ne quittèrent que difficilement cet usage : de là cette formule d'interrogation dont se devait servir l'évêque, en faisant la visite de son diocèse : « *Si aliquis vota ad arbores, vel ad fontes, vel ad lapides quosdam quasi ad altaria faciat, aut ibi candelam seu quodlibet munus deferat.* » Et cet endroit d'un ancien pénitentiel : « *Venisti ad aliquem locum, id est ad fontes vel ad lapides, et ibi aut candelam aut faculam pro veneratione loci incendisti.* » Et enfin cette loi de Charlemagne : « *De arboribus, vel petris, vel fontibus, ubi aliqui stulti luminaria vel alias observationes faciunt : omninò mandamus ut iste pessimus usus et Deo execrabilis, ubicunque invenitur,*

Digitized by Google

tollatur et destruatur. » L. 1, capit. cap. 64 (1).

L'utilité des sources, l'ignorance totale où l'on était sur leur origine, suffisait pour en faire des divinités et leur attirer des sacrifices.

(1) « Au sujet des arbres, des pierres et des fontaines, où quelques insensés vont allumer des flambeaux et faire des observations, nous ordonnons que cet usage exécrable aux yeux du Seigneur soit détruit partout où il pourrait avoir lieu. » *Capit. liv.* 1, *chap.* 64.

Digitized by Google

SUR LES CHÉRUBINS (1).

Plusieurs savans Hébreux rapportent que les chérubins étaient des enfans ailés ; ce sentiment est réfuté par d'autres savans de leur nation, qui prétendent qu'on peut donner ce nom de chérubin à toutes les formes et images quelconques ; que ce même nom convient particulièrement à la figure d'un bœuf : telle est l'opinion d'*Abenezra*, qui veut que les chérubins soient non-seulement les formes du bœuf, mais encore celles du lion, de l'homme et de l'aigle. Des écrivains de nos jours ont pensé que tous les chérubins étaient l'image des saints ; cette assertion est du ressort de la théologie typique ; c'est sous d'autres rapports que je présente ce mémoire.

Le principal endroit où il est parlé des chérubins, c'est un passage du commencement des prophéties d'*Ézéchiel*, où ce prophète décrit

(1) Comm. de Gœtt., tom. I, p. 157; *Michaelis* (J. D.) 1751. Trad. du latin pour la première fois.

Digitized by Google

quatre animaux qui soutiennent une épaisse nuée et le trône même de Dieu. Sous cette nuée il voyait les roues et les quatre animaux portés par le vent, et du milieu d'eux sortait la foudre. Le char du Très-Haut, auquel étaient attelés ces quatre animaux, était environné de l'arc-en-ciel. « Ces animaux, ajoute ce prophète, presque à chaque verset du dix-septième chapitre, étaient des chérubins. « *Et Tollebantur cherubi, hoc est, animal, quod videram ad fluvium Chaboram, hoc est animal, quod videram sub Deo Israelis ad Chaboram fluvium, atque agnovi quod cherubi essent.* Qui ne reconnaît à ces mots, à cette foudre qui sort du sein de ces animaux, une fiction poétique, la même que les Latins ont employée, lorsqu'ils ont donné à leur Jupiter des chevaux tonnans, pendant qu'il lançait la foudre (1) ? Les chérubins ne doivent-ils pas être poétiquement regardés comme les chevaux tonnans du Seigneur? « Les chérubins, dit *Isiodore*, sont le trône et le char de Dieu. »

David, dans le dix-huitième psaume, se

(1) *Namque Diespiter*
Plerumque per purum tonantes
Egit equos. Hor.

sert de la même figure en parlant des chérubins : « *Inclinavit Deus cœlum*, dit-il, *ac nimbus erat sub pedibus ejus. Vectus est cherubo, volitavitque, et ferebatur alis venti* » : au lieu de *vectus est cherubo*, un poète latin eût dit : *curru, seu equis tonantibus vectus est.*

Quant aux chérubins placés, suivant le récit de *Moïse*, à la porte du paradis terrestre pour en défendre l'entrée à l'homme qui venait de pécher, quant à ce glaive de feu dont ils étaient armés, ce sont encore des expressions figurées, qui signifient les tempêtes continuelles et les coups de foudre qui se faisaient entendre aux approches du jardin d'Eden, pour inspirer une frayeur perpétuelle à Adam, et l'écarter ainsi de l'arbre de vie (1). D'ailleurs, comment supposer l'existence d'un glaive, autrement qu'au figuré, puisque, suivant l'Écri-

(1) L'auteur de ce Mémoire a fort heureusement rendu ce passage de Moïse dans les vers suivans, jaloux, dit-il, de se mesurer avec les poètes orientaux.

Fulminis hic telum omnipotens, currumque tonantem
Constituit, scelus effrenum rutilante coercens
Flammâ, mortales sacrum ne invadere pomum
Ausi immortales fierent, innoxiaque essent
Crimine furta novo.

Digitized by Google

ture sainte, on ne connut point, avant *Thubalcain*, ni fer, ni glaive? Il paraît que *Moïse*, en s'exprimant ainsi, conservait littéralement le texte des vers historiques des poètes anciens qu'il copiait (1).

Il n'entre point, dans le sujet que je me suis proposé d'examiner, si jamais les chérubins n'ont paru sous quelque forme d'hommes ou d'anges; ce sont, à mon avis, les chevaux du char tonnant; mais ces mêmes chevaux ont pu avoir d'autres fonctions, et le poète sacré a pu représenter, sous leurs traits, des hommes et des anges. A la vérité, il n'est point d'exemple que des anges aient été attelés au char de Dieu, et qu'ils aient alors porté le nom de chérubins; cependant cela peut avoir eu lieu par une licence poétique.

La figure des chérubins, suivant *Spencer*, tenait de l'oiseau, de l'homme et du quadrupède; il a traité ce sujet trop amplement dans son troisième livre sur les Lois des Hébreux, pour que je m'en occupe. Je croirais volontiers que *Moïse* n'a imaginé ses chérubins que d'a-

(1) J'ai traduit littéralement la pensée de l'auteur; mais je crois qu'il lui eût été bien difficile de la justifier.

Digitized by Google

près les sphinx d'Egypte (1). *Spencer* dit formellement que, dans les monumens d'Egypte, qu'une longue suite de siècles n'avaient pas entièrement détruits, on remarquait des figures semblables à celles des chérubins. Il y avait cependant une différence entre ceux-ci et les sphinx que les Egyptiens adoraient, c'est que les chérubins avaient leurs visages profondément inclinés, ce qui ne convient pas à des dieux.

Quoi qu'il en soit, je me garderai bien d'avancer que *Moïse* eût placé dans le sanctuaire des figures auxquelles la superstition avait fait élever, en Egypte, des autels. Du reste, s'il était vrai qu'il fallût rapporter la figure des

(1) Moïse, faisant mention des chérubins long-temps avant Ezéchiel, en parle comme d'une chose ou d'une figure très-connue; d'où il résulte que l'on connaissait le nom de chérubins avant Moïse, et que cette connaissance était plutôt venue des Egyptiens que des Israélites; c'est chez eux que les Juifs et les Grecs, et même *Platon*, ce grand admirateur des Orientaux, purent la puiser. *Justin* le martyr prétend qu'*Homère* et *Platon* devaient l'idée du char de Jupiter aux Egyptiens, qui la devaient eux-mêmes aux Hébreux; mais cette source me paraît suspecte. Je ne crois pas qu'il soit convenable de rapporter à une origine hébraïque les rits et les fables des Grecs, des Latins, et encore moins des Egyptiens.

Digitized by Google

chérubins à une source égyptienne, je croirais que *Moïse* emprunta le secours des hiéroglyphes, et que le choix qu'il fit des chérubins fut plutôt le fruit de la réflexion que du hasard : ce qui paraîtra plus probable, si l'on songe que les Egyptiens avaient sculpté leurs figures hiéroglyphiques sur les colonnes et les murs des temples, et sur les obélisques, comme *Moïse* avait fait sculpter les chérubins sur les murailles du sanctuaire.

La taille des chérubins du tabernacle et du temple était humaine et droite; suivant *Ézéchiel*, ils sont tout semblables à l'homme. Néanmoins dans le sanctuaire, ces mêmes chérubins inclinaient leur tête, comme s'ils n'avaient point osé regarder le ciel ; ils ressemblaient à un homme tout ébloui de l'éclat de la majesté divine, courbé presque jusqu'à la terre ; ces chérubins s'inclinaient si profondément, qu'ils semblaient s'appuyer de leurs mains sur la base, de même que les sphinx s'appuyaient sur le sommet de l'obélisque de Sésostris. Dans cette attitude, ils étaient sur le point d'adorer, mais ils n'adoraient pas encore; pour adorer, il fallait avoir la tête et le visage attachés à la terre.

Les chérubins d'*Ézéchiel* étaient femelles,

Digitized by Google

et quoique leur nom ait une terminaison masculine, il est composé de mots féminins ; bien plus, le même prophète, dans son apostrophe au roi de Tyr, auquel il donne le nom de chérubin (1), ajoute à ce nom un pronom féminin. Mais les chérubins dont parle *Moïse* sont des mâles.

Tous les chérubins dont l'histoire a fait mention sont ailés. Suivant *Ézéchiel*, chacun d'eux avait quatre ailes, deux pour voler, les deux autres pour couvrir leur corps. *Moïse* ne les représente qu'avec deux ailes, qu'ils déployaient pour voler, mais il ne dit point qu'ils n'en eussent que deux.

On leur attribuait diverses figures. On ignore celles des chérubins qui étaient dans le sanctuaire ; s'il faut en juger par ce qu'en dit *Ézéchiel*, les chérubins qu'on voyait sur les murs du temple avaient tout à-la-fois la figure de

(1) Quelques commentateurs ont pensé qu'Ezéchiel avait donné le nom de chérubin à ce grand roi de Tyr, à cause de sa piété et de sa sainteté; mais aucun de ces rois ne s'est distingué par ces qualités. Peut-être a-t-il voulu exprimer la puissance, le bonheur et la supériorité de ce monarque sur le reste des hommes, en le plaçant, en qualité de chérubin, au milieu des nuages, et lançant la foudre.

Digitized by Google

l'homme et du lion ; ceux qu'il apperçut auprès du fleuve Chabor avaient chacun quatre figures ; Jean n'en remarqua qu'une seule pour chacun ; le premier avait celle du lion ; le second, celle du bœuf ; le troisième, celle de l'homme ; et le quatrième, celle de l'aigle (1). Je crois aussi que les chérubins ont pû être revêtus d'autres formes, et que les serpens ou séraphins que vit Isaie n'étaient autre chose que des chérubins avec une tête de serpent.

(1) C'étaient les quatre figures représentées sous les quatre grands drapeaux des Israélites, lorsqu'ils parcouraient les déserts de l'Arabie.

Digitized by Google

SUR

UN PASSAGE DE JOSEPHE,

Concernant le culte prétendu rendu à une tête d'âne par les Juifs (1).

CE passage est connu; il se trouve dans le chapitre quatrième du deuxième livre contre *Apion*, et en voici les termes, suivant la traduction d'*Andilly*.

« *Apion* a osé dire, sur le rapport de *Po-*
» *sidonius* et d'*Apollonius Molon*, que les Juifs
» avaient dans leur trésor sacré une tête d'âne
» qui était d'or et de grand prix, laquelle ils
» adoraient, et qu'Antiochus la trouva, lors-
» qu'il pilla le temple de Jérusalem, etc. »

Il ne s'agit pas de réfuter cette calomnie. L'auteur juif l'a fait d'une manière assez solide, et bien d'autres l'ont fait après lui, en montrant que la nation juive, bien loin de respecter ce

(1) Acad. des Inscr., Tom. I, p. 142, *Morin*, 1706.

Digitized by Google

vil animal, le mettait au nombre des bêtes immondes, et que d'ailleurs il était expressément défendu par la loi de faire ni d'adorer aucune image. Il est question seulement de rechercher l'origine et le fondement de cette fable; car, quelque malignité que l'on suppose dans les auteurs qui ont prêté aux Juifs cette charité, il n'est pas à présumer qu'ils aient imaginé un fait de cette nature sans quelque prétexte. C'est ce que *Morin* se proposa d'examiner dans une dissertation qu'il lut à l'Académie en 1706.

Plutarque, dit *Morin*, en conte une raison assez plausible, si elle était vraie. Il dit que ce peuple errant dans le désert, s'y étant trouvé sans eau, et réduit à la dernière extrémité, en avait été tiré par un troupeau d'ânes sauvages, qui ayant passé à la tête du camp, à l'heure que ces animaux ont accoutumé de chercher à boire, se retira sur un rocher environné d'arbres et de buissons; que Moïse, leur général, ayant jugé qu'ils ne le faisaient pas sans raison, les suivit, et qu'il y trouva une fontaine d'eau vive, qui leur fournit le remède à leurs pressans besoins, et que dans la suite des temps, pour conserver la mémoire de cet évènement, ils avaient consacré dans leur temple la tête d'un de ces animaux en or. *Corneille Tacite*,

Digitized by Google

rapporte la même fable, mais il l'a détruit lui-même, sans y penser, en deux endroits, en reconnaissant qu'ils ne souffraient absolument aucune statue ni tableau, soit dans leurs temples ou dans leurs villes, soit même dans leurs maisons. Et ailleurs, en parlant de l'expédition de Pompée, qui les avait assujettis sous la domination des Romains, il assure que ce général, étant entré dans leur temple par curiosité, il n'y avait trouvé aucune figure : *Nullam intus deûm effigiem, vacuam sedem et inania arcana.* Il est vrai qu'Antiochus y avait été long-temps avant lui, et que Pompée ne pouvait pas y trouver ce que l'autre en avait ôté.

Le savant *Bochard* fournit sur cela deux conjectures tirées de la langue sainte et de la langue égyptienne. La première est fondée sur un terme hébreu qui désigne l'unité de Dieu, et sur un autre dérivé de la même racine, qui désigne un âne sauvage, animal assez solitaire. Il prétend que la conformité de ces deux mots pouvait avoir donné lieu à des ignorans ou à de mauvais plaisans de confondre ensemble deux significations si éloignées, pour donner un faux ridicule au peuple juif. Mais sans insister beaucoup sur cette explication, il passe à l'autre, qui convient véritablement mieux à l'auteur

de la calomnie, qui était Egyptien, et dont le dessein était de rendre les Juifs odieux et méprisables aux habitans d'Alexandrie, où ils étaient établis avec tous les privilèges des citoyens. Il remarque donc, après le père *Kircher*, que, dans la langue égyptienne, le mot qui signifie un âne ayant beaucoup de rapport avec les mots hébreux qui signifient *la bouche du Seigneur*, dont l'Ecriture se sert souvent pour désigner le Seigneur lui-même, les ennemis de cette nation avaient pris occasion cette conformité, pour leur imputer une dévotion absurde et souverainement méprisable.

Un autre auteur de la même profession que *Bochard*, d'une littérature à peu près semblable, et dont il ne semble pas qu'il soit permis à *Morin* de louer ni de blâmer la pensée, puisque c'est *Etienne Morin* son père, a cru mieux rencontrer en cherchant le fondement de cette erreur populaire dans l'urne de la manne, qui était certainement d'or, et qui était gardée soigneusement dans le sanctuaire. Les noms de ce vase et de l'animal en question, avaient entre eux, dans la langue hébraïque, une affinité manifeste. Il suppose, après cela, que la configuration de ce vase avec ses deux

Digitized by Google

anses, pouvait avoir de loin quelque rapport avec la tête et les oreilles d'un âne.

Heinsius, dans un petit ouvrage connu sous le titre de *Lans Asini*, supposant que les Grecs ont été les premiers auteurs de cette médisance, a jugé que quelques-uns d'entre eux, ayant lu dans les relations de la Judée que ces peuples n'adoraient que le ciel, le dieu du ciel, ils avaient, ou par inadvertance, ou par malice, changé ce terme abrégé en celui qui désigne notre animal.

M. *Lefèvre* a cherché, comme l'auteur précédent, l'origine de cette erreur populaire chez les Grecs, mais chez les Grecs d'Egypte, et il en a trouvé une fort ingénieuse, dénomination du temple d'Onias, que ce sacrificateur schismatique fit bâtir sur le modèle de celui de Jérusalem, proche de Memphis, avec la permission de Ptolomée Philométor, et de la reine Cléopâtre.

M. *Huet*, ancien évêque d'Avranche, fournit une autre ouverture fondée sur un passage d'*Elien*, où, après avoir remarqué que les partisans du dieu Sérapis, avaient les ânes en horreur, et qu'ils ne pouvaient même souffrir le son des trompettes, parce qu'ils y trouvaient quelque ressemblance avec la voix de ces ani-

maux, il ajoute qu'un roi de Perse, nommé Ochus, irrité contre les Egyptiens, se rendit maître de leur pays, et qu'après avoir tué de sa propre main le bœuf Apis, il les obligea de lui substituer un âne et de lui rendre les mêmes hommages. Ce fait historique supposé, il est aisé de comprendre comment les Grecs et les Romains, qui confondaient souvent les Juifs avec les Egyptiens, auraient attribué aux premiers une idolâtrie qui ne pouvait convenir qu'aux derniers.

Mais pourquoi tant ménager les Juifs? dit M. *Morin*: leurs égaremens sont connus. On sait que, malgré toutes les précautions de Moïse, et les malédictions de la loi contre les idolâtres, ils s'étaient échappés en mille rencontres; qu'ils avaient abandonné le vrai dieu pour adorer le veau d'or, Bahal, Moloch, Astaroth, Béelzébut, Bahalpehor. On sait aussi que cette dernière idole n'était autre chose que le dieu infâme si connu depuis, sous le nom de Priape, dont l'animal en question était un favori ordinairement représenté à ses côtés.

Après cela, si on voulait discuter à la rigueur les rêveries des rabbins, il serait aisé d'y trouver des chimères qui peuvent avoir donné lieu à cette accusation. N'ont-ils pas dit qu'une des

Digitized by Google

dix créatures privilégiées, que Dieu trouva bon de former à la fin du sixième jour, fut l'âne de Balaam ; que ce fut ce même animal dont le patriarche Abraham se servit pour porter le bois destiné au sacrifice d'Isaac ; que, long-temps après, Moïse en fit usage pour porter sa femme et son fils dans le désert ; que cette merveilleuse bête existe encore dans je ne sais quels espaces imaginaires, où elle est nourrie soigneusement et gardée jusqu'à l'avènement de leur prétendu messie, qui doit monter dessus pour subjuguer toutes les nations de la terre. Tous ces titres ne sont-ils pas suffisans pour l'apothéose de cette bête ?

Mais ce qui paraît plus fort et beaucoup plus étonnant, c'est que les gnostiques, chrétiens judaïsans, dans les premiers siècles de l'église, représentaient effectivement leur dieu Sabaoth sous la figure d'un âne, et qu'ils prétendaient que ce Zacharie, dont il est parlé dans les évangiles de saint *Mathieu* et de saint *Luc*, qui mourut entre le temple et l'autel, ne fut assassiné sur-le-champ par le peuple, que parce qu'étant entré dans le sanctuaire, pour y offrir l'encens suivant la coutume, le dieu Sabaoth s'était laissé voir à lui sous sa véritable forme asinine, et que ce sacrificateur, scandalisé de

Digitized by Google

cette étrange vision, s'était cru obligé en conscience d'en informer le peuple, pour lui en donner de l'horreur, et lui déclarer que ce qu'il adorait ne méritait pas d'être adoré; et que les sacrificateurs, émus de zèle, et indignés de ce qu'il révélait leurs mystères, l'avaient assommé au pied de l'autel. Certainement, s'il y avait des malheureux assez fous pour enseigner des absurdités de cette nature, il ne faut pas trop s'étonner si les payens, qui n'étaient pas obligés d'en approfondir la vérité, ont imputé ces extravagances, tant aux juifs qu'aux chrétiens, qu'ils confondaient ordinairement ensemble.

Digitized by Google

SUR

L'IMPUTATION

Faite aux Juifs d'avoir adoré une tête d'âne en or (1).

Des écrivains profanes ont prétendu que les Juifs avaient adoré un âne d'or; qu'Antiochus Epiphanes et Pompée avaient vu sa tête dans le sanctuaire: c'est une calomnie. A l'appui de cette assertion, *Théodore Hasée* cite, dans son livre *sur l'Onolatrie des juifs et des chrétiens*, *Diodore de Sicile*, *Appion* le grammairien, *Tacite*, *Callistrate*, *Démocrite*, *Pétrone*, *Juvénal* et *Martial*. Il rapporte encore un fameux passage de *Florus*, conçu en ces termes: *Et Vidit Pompeius, captâ Hierosolymâ, illud grande impiæ gentis arcanum patens, sub aureo uti cœlo.*

(1) Mémoires de la société de Gœtting, tom. I, par *Michælis*. Extrait d'un mémoire sur les chérubins, non traduit jusqu'ici.

Digitized by Google

Juste-Lipse, ne pouvant donner un sens à ces mots, a cru devoir substituer au mot *uti* celui de *vitem*. Je ne crois pas qu'on doive approuver cette licence que se permettent les critiques d'altérer ainsi le texte des anciens, et de proposer des versions qui, mal entendues par les libraires-éditeurs, portent le cachet de la plus grossière ignorance. A mon avis, *uti deo* est une tournure grecque, d'après laquelle ces mots signifient, consulter l'oracle d'un dieu; les latins mêmes l'ont quelquefois employée. On lit dans *Tacite*: *Appellit colophona, ut clarii Apollinis oraculo uteretur* (1).

Si l'on adopte mon interprétation, quoi de plus clair que ce passage de *Florus*? *Vidit illud grande impiæ gentis arcanum patens sub aureo uti cillo*, au lieu de *cœlo*, suivant la correction bien fondée de *Théodore Hasée*; le mot *cillo* équivalant à celui d'*asino*, tel est alors le sens de cette phrase: Pompée, après avoir pris Jérusalem, vit s'ouvrir le sanctuaire, et le grand secret de cette nation impie, qui al-

(1) L. XI, annal. c. 54. Ne serait-ce pas dans le même sens que *Ciceron* aurait dit: *Utere tuo consilio*, pour *consules tuum judicium*?

Digitized by Google

lait consulter un âne d'or comme un oracle. Par *sub aureus*, *Florus* avait entendu que cet âne n'était pas d'or en entier, mais qu'il était d'un or mêlé avec d'autres métaux. Peut-être les Juifs, ruinés et dépouillés par Antiochus, qui leur avait enlevé la tête d'or de l'âne, s'étaient-ils trouvés dénués des moyens de la rétablir toute entière en or pur.

Les savans ont émis différentes opinions pour justifier les Juifs au sujet d'une calomnie si éloignée de toute vraisemblance. *Étienne Morin* et *Théodore Hasée* ont écrit à fond là dessus; mais aucun de leurs sentimens ne m'a paru résoudre la difficulté. On ne peut, cependant, révoquer en doute qu'il n'ait existé dans le sanctuaire la figure d'une tête d'âne, sans s'inscrire en faux contre tant de témoignages authentiques de tant d'auteurs contemporains; quant à moi, je crois fermement qu'il y eut d'abord dans le sanctuaire une tête d'or, et que cette tête ayant été enlevée, on lui en avait substitué une autre dorée. Je crois qu'Antiochus et Pompée la virent tous deux, mais je ne pense point que les Juifs en fissent un objet de leur culte : c'était, selon moi, une figure de chérubin. Il y avait dans le sanctuaire, non-

Digitized by Google

seulement des chérubins, qui paraissaient les yeux fixés sur l'arche mystique, mais encore qui étaient sculptés en or sur les murailles.

Qu'on ne s'imagine point, d'ailleurs, que les Hébreux eussent pour certains animaux autant de mépris que nous en témoignons; les plus notables de cette nation étaient montés sur des ânes, et l'on regardait comme une preuve de noblesse et de fortune de l'être sur des ânes blancs; on les employait même à la guerre (1), où l'on prétend qu'ils ne reculaient pas; il est donc certain que, chez les Hébreux, l'âne était beaucoup plus en honneur que parmi nous. Ajouterai-je que Mahomet, en attribuant aux prophètes pour monture une jument céleste, qu'il nomme *Alborac* ou foudre, la représente plutôt comme un âne que comme un cheval?

Si j'ai parlé de la considération dont l'âne jouissait chez les Hébreux, c'est afin qu'on ne fût point étonné qu'on donnât aux chérubins sa figure; mais qu'on leur impute d'avoir adoré l'âne comme un dieu, c'est une calomnie ab-

(1) Voyez *Bochart*, I. c. p. 188. *Asini sicut pia familia regis, ad equitandum et pugnandum.*

Digitized by Google

surde, démentie par les monumens de l'antiquité judaïque, et par la certitude que ce peuple ne rendit jamais aucun culte aux animaux, même sous les traits des chérubins qui étaient dans le sanctuaire.

Digitized by Google

SUR

UNE ESPÈCE DE TUNIQUE,

NOMMEÉ ÉPHOD CHEZ LES HÉBREUX (1).



Un chanoine, homme de lettres, ayant consulté M. *Pinart* sur le véritable sens de ce passage du premier livre des Rois, où, selon la Vulgate, David dit au grand-prêtre Abiathar, *Applica ad me ephod et applicuit Davidi ephod*, et lui ayant demandé en conséquence si David s'était revêtu de l'éphod du souverain pontife, et s'il avait consulté par lui-même l'oracle *Urim* et *Thurnurim*, M. *Pinart*, à son tour, proposa la question à l'Académie, et fit ensuite à son chanoine la réponse dont voici la substance.

Il y avait différentes sortes d'éphod chez les Hébreux; l'un qui n'était que de lin, tel que celui dont était revêtu David; cet éphod était toutsimple, sans pectoral, sans humeraux,

(1) Tom. III, p. 95, *Pinart.*

Digitized by Google

sans inscription du nom des douze tribus, et par conséquent sans *Urim* et *Thurnurim*. C'était une tunique faite à peu près comme le rochet des chanoines, sans manches, fendu par les deux côtés jusqu'au bas, et sur laquelle on mettait une ceinture.

Cet éphod était à l'usage des prêtres, des lévites, des prophètes, et même des personnes de distinction, dans les cérémonies publiques. Le prophète Samuel portait un éphod de pur lin, et les quatre-vingt-cinq prêtres, que Doëg fit égorger, en avaient un semblable.

L'autre sorte d'éphod, et qui ne pouvait être porté que par le grand-prêtre, était de toute autre matière : *Ex hyacintho purpura, coccino auro et bisso retorta*, avec tous les ornemens dont l'Ecriture fait mention.

Il n'était pas permis à David, tout roi et prophète qu'il était, ni à tout autre qu'au souverain pontife, de se revêtir de cet éphod, et il n'est pas dit non plus, dans cet endroit du premier livre des Rois, que David se soit donné la liberté de prendre cet habit pontifical. On lit dans le texte hébreu : *Haggischah na-li et haephod*, qui, mot à mot, ne signifie autre chose, sinon *appropinquare fac, quæso, ad me ephod*, ou selon d'autres, *mei causâ, propter me*. De

Digitized by Google

sorte que ce qui résulte de ces paroles est que, ou David demanda au grand-prêtre Abiathar son éphod de lin, afin d'être en habit plus décent à la consultation de l'oracle, ou que s'il en était déjà revêtu, il pria ce pontife de s'approcher, de se mettre tout auprès de lui, revêtu de son éphod pontifical, afin qu'il pût entendre ou distinguer plus aisément la réponse de l'oracle.

Un grand nombre d'interprètes, *Cunœus* même, et des rabbins très-habiles ont cru que David avait exercé en cette occasion les fonctions du sacerdoce, et c'est l'explication que la plupart des commentateurs ont donnée à ces mots de l'Ecriture, *regale sacerdotium*. Ils se sont imaginés que la royauté était attachée au sacerdoce, et que l'un était inséparable de l'autre; que David était prêtre et roi tout ensemble; qu'Aaron et les souverains pontifes, ses successeurs, étaient aussi revêtus de l'autorité royale.

Il est vrai que le grand-pontife avait une autorité souveraine dans ce qui concernait le service divin, le culte, les cérémonies, et sur tout ce qui était de discipline ecclésiastique; mais il n'en exerçait aucune dans les affaires temporelles. Qu'on parcoure l'histoire de ces

Digitized by Google

souverains pontifes, depuis Aaron jusqu'au temps des Machabées, on n'en trouvera aucun qui se soit attribué la connaissance des matières civiles, ni qui ait prétendu commander les armées, même dans les guerres entreprises par l'ordre de Dieu, et qu'on peut appeler les guerres du Seigneur.

Du temps de la République, les Hébreux avaient des juges pour le gouvernement de l'état, et les rois succédèrent à ces juges. On ne voit pas, non plus, depuis l'établissement de la république des Hébreux jusqu'au temps des Machabées, que les juges ni les rois leurs successeurs se soient attribué l'autorité pontificale. Jonathas et Simon furent les premiers qui unirent en leurs personnes la puissance séculière avec la juridiction ecclésiastique; et depuis, Aristobule, grand-prêtre, fils de Jean Hircan, et petit-fils de Simon, de la famille des Asmonéens, se mit la couronne sur la tête, et fut le premier chez les Juifs qui ait été roi et souverain pontife tout ensemble.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des rois parmi les Hébreux qui ont entrepris sur les droits du souverain pontife, mais ils n'en ont jamais été en possession. Le roi Saül fut sévèrement réprimandé par le prophète Samuel, pour s'être

Digitized by Google

avisé de faire les fonctions du sacerdoce, dans un sacrifice qu'il offrit au Seigneur. Cette entreprise lui attira la malédiction de Dieu ; et le roi Ozias fut non-seulement très-vertement repris par les prêtres, pour s'être donné la liberté de brûler et d'offrir de l'encens sur l'autel des parfums, et de faire un holocauste; ce qui était une des fonctions du grand-prêtre, mais Dieu le frappa encore de la lèpre, pour s'être attribué un droit qui n'appartenait à aucune puissance séculière.

Ces termes de l'Écriture, *regale sacerdotium*, ne donnaient donc aux rois aucun droit sur la juridiction et le ministère des prêtres, non plus qu'aux pontifes aucune autorité sur tout ce qui concernait le gouvernement de l'état. Jésus-Christ lui-même, qui était le grand-prêtre et le souverain des pontifes, ne s'est point mêlé en cette qualité des affaires civiles et temporelles.

David était trop instruit de la loi, et trop soumis à ce qu'elle ordonnait, pour croire qu'il ait rien entrepris qui y fût contraire. Pensons que ce roi, qui était selon le cœur de Dieu, respecta toujours les droits du sacerdoce; et que voulant consulter l'oracle sur une affaire qui était de la dernière importance, puisqu'elle regardait le salut de son état, il pria seulement

Digitized by Google

le grand-prêtre de s'approcher de lui afin qu'il pût être plutôt informé de la réponse du Dieu vivant.

Enfin, sans vouloir rapporter ici ce que les rabbins et les commentateurs disent sur le passage qui a donné lieu à cette discussion, il semble qu'il y a dans l'Ecriture un endroit qui peut confirmer le sentiment de M. *Pinart*, et qu'il est assez étonnant qu'on n'ait pas appliqué à la question dont il s'agit. Salomon, après la mort de David, relégua le grand-prêtre Abiathar à sa maison de campagne, en lui disant que, quoiqu'il fût digne de mort, il lui pardonnait, en considération de ce qu'il avait porté l'éphod devant son père.

Digitized by Google

LES LIVRES SECRETS

Des Phéniciens, les mêmes que les Livres de Moïse. Digression sur la prétendue prophétie de Cham (1).



HÉSYCHIUS DE MILET, dans un petit livre qu'il a écrit sur les personnages illustres par leur savoir, met *Phérécyde*, philosophe de Syrie, au rang de ceux qui se sont illustrés par eux-mêmes. « Graces, dit-il, à quelques ouvrages cachés, ou commentaires secrets des Phéniciens. » *Suidas* rapporte la même chose. « S'il faut l'en croire, *Phérécyde* n'eut aucun précepteur, mais il se forma par ses propres études, et par l'acquisition des *livres secrets* des Phéniciens. La principale controverse des critiques roule sur ces livres des Phéniciens. »

Beausobre, dans son excellente *Histoire du Manichéisme*, croit que *Phérécide* avait tiré

(1) Acad. de Berlin, tom. III, p. 37. *Heinius*. Traduit du latin.

Digitized by Google

ses dogmes de la *prophétie de Cham ;* que cette prophétie avait été trouvée parmi les antiquités des Phéniciens, et que c'était là que ce philosophe avait compilé sa doctrine. Je ne sais pas pourquoi Cham, troisième fils de Noé, a été communément dépeint avec des couleurs si odieuses, surtout à l'époque de la décadence des connaissances humaines ; il passe pour le père de la chimie, l'auteur de la magie, l'inventeur des superstitions ; et tout cela sans preuve. On ne saurait que louer le célèbre *Jurieu* d'avoir pris la défense de ce patriarche, dans son *Histoire critique des dogmes et des cultes*, et de l'avoir fort heureusement déchargé de tous les crimes qu'on lui impute.

Voici d'un autre côté Cham mis au nombre des prophètes. Et par qui ? par Isidore, fils de l'hérésiarque Basilide, qui, suivant *Clément* d'Alexandrie, vivait au second siècle de N. S. Un seul témoignage, aussi suspect que l'est celui-là, suffira-t-il pour nous persuader qu'il ait existé une prophétie écrite de Cham, tandis que les monumens anciens n'en disent pas un mot? On ne saurait non plus donner de bonnes preuves que l'art d'écrire ait été usité si peu de temps après le déluge. La prophétie

Digitized by Google

de Cham ne saurait donc être qu'un livre apocryphe, dont il faudrait déterminer l'âge avant que d'affirmer que *Phérécyde* y a puisé ses dogmes. Au reste, *Isidore* était un génie très-habile à fabriquer de semblables prophéties. *Plotin* s'est déjà plaint que ces hérétiques ont supposé un grand nombre de tels ouvrages, sous le nom des anciens, et la collection qu'on en trouve dans les premiers siècles, après la naissance du Sauveur, en fait foi.

Mais pourquoi tous ces embarras au sujet des livres secrets des Phéniciens, puisque l'illustre évêque d'Avranches nous en a tiré si heureusement? « *Phérécyde*, dit-il, fut disciple des Egyptiens et des Chaldéens, mais surtout des Phéniciens, des livres secrets desquels on assure qu'il tira une grande connaissance des choses divines, n'ayant point eu d'ailleurs d'autre maître. J'entends par ces livres secrets des Phéniciens *ceux de Moïse*, auxquels *Juvénal* a donné le nom d'*arcanum*. On les attribue aux Phéniciens, qui sont souvent pris dans les auteurs profanes pour les Juifs; ou bien l'on peut entendre par-là l'écrit de *Sanchoniaton*, qui avait été tiré des livres de *Moïse*. »

Digitized by Google

Ce serait une peine superflue que de m'arrêter à prouver, en alléguant des témoignages rassemblés de toutes parts, que les auteurs profanes ont très-fréquemment confondu ensemble les Cananéens, les Juifs et les Phéniciens. *Bochart* s'est acquitté de cette tâche avec l'abondance ordinaire de son érudition, et n'a presque rien laissé à glaner. Nous ne doutons donc pas que ces livres phéniciens, que des marchands apportèrent à *Phérécyde*, ne fussent le *Pentateuque mosaïque*. Il y avait bien des raisons qui pouvaient le faire appeler *secret*, *arcanus*. *Suidas* rapporte qu'*Epaphrodite*, célèbre grammairien de Rome, avait rassemblé jusqu'à trente mille volumes *de bons livres qui n'étaient pas communs*. Assurément les livres de *Moïse* ne tenaient pas le dernier rang parmi ceux que leur rareté rendait recommandables, comme on en peut juger par l'histoire des Gentils, que Salmanazar transporta dans la contrée de Samarie, et par celle de l'exemplaire de la loi, qui fut trouvé du temps de Josias. Ce livre fut gardé dans la suite avec beaucoup de soin et de circonspection; on le cachait même, et l'on prenait garde, autant qu'il était possible, qu'il ne fût souillé par des mains profanes. D'ailleurs, cet ouvrage ne contient pas des choses tri-

Digitized by Google

viales, connues du vulgaire, ni des fictions ou des fables ; mais on y trouve l'histoire la plus ancienne, l'origine du monde, des merveilles inouies, des mystères sublimes. Enfin, la langue même des Phéniciens ou des Cananéens était étrangère à la plupart des nations voisines. C'est là-dessus que *Juvénal* se fonde, quand il dit (sat. 14.) :

Judaicum ediscunt, et servant, ac metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.

Nous ne nous arrêterons pas à la conjecture de M. *Huet*, au sujet de l'ouvrage de *Sanchoniaton ;* car personne jusqu'ici n'a prouvé par des argumens invincibles qu'il y ait jamais eu un auteur de ce nom. Ceux qui veulent s'instruire plus exactement là-dessus n'ont qu'à recourir à *Bochart*, à *Fourmont* et à *Brucker*. Tenons donc pour certain que *Phérécyde* a beaucoup puisé dans les livres de *Moïse*.

« C'est d'après la doctrine de *Phérécyde*,
» dit *Celse*, dans *Origène*, que les chrétiens
» ont imaginé *Satan*. Ce philosophe range fa-
» buleusement deux armées contraires en ba-
» taille, met à la tête de l'une *Saturne*, et à

Digitized by Google

» celle de l'autre *Ophionée*. Il rapporte plusieurs
» défis, divers combats et certaines conditions
» portant que le parti qui serait précipité dans
» l'*Ogenne* (la *Gehenne*) passerait pour vaincu,
» tandis que le parti victorieux, ayant chassé
» ses adversaires, posséderait le ciel. *Qui pour-*
» *rait méconnaître ici les dogmes de la religion*
» *chrétienne? Et si* Phérécyde *a parlé de la*
» *sorte, peut-on douter qu'il n'ait profité des*
» *livres de* Moïse ? »

Digitized by Google

ORIGINE ET MOTIFS

Du culte rendu aux Astres, à des Hommes, et sur le culte rendu à Rome, *comme déesse* (1).

Les hommes ayant perdu insensiblement les véritables idées de la religion qui leur avait été transmise par les patriarches, leur esprit, au lieu de s'élever jusqu'au souverain Être, et à la première cause de tous les biens, s'arrêta aux causes inférieures et sensibles : ils en firent l'objet de leur culte, qui fut réglé par leurs différens besoins, que l'on peut réduire à ceux de la nature et à ceux de la société. Les premiers objets qui les frappèrent furent les astres, dont ils recevaient la lumière, et surtout le soleil dont la chaleur rendait la terre féconde, renouvelait la nature et faisait mûrir les fruits dont ils se nourrissaient. Les hommes, alors grossiers, regardaient ces corps célestes comme

(1) Acad. des Insc., tom. I, p. 353, l'abbé *ongault.*

des êtres animés, et ils crurent leur devoir un culte de reconnaissance. L'ignorance de la physique a été dans tous les temps une des principales causes de la superstition.

Les secours que les hommes tiraient de la nature furent secondés par l'art; il se trouva des gens plus habiles et plus industrieux que les autres, qui inventèrent l'agriculture, qui imaginèrent de nouvelles commodités à mesure que les besoins se multiplièrent, qui donnèrent les premières idées des sciences et des arts, et les hommes s'accoutumèrent à regarder comme au-dessus d'eux, par leur nature, ceux qui ne leur étaient supérieurs que par leur esprit, leur habileté et leur adresse.

Lorsque les sociétés s'agrandirent, que l'on bâtit des villes, que les républiques se formèrent, ceux qui se trouvèrent capables de gouverner, qui donnèrent des lois aux peuples, qui surent les défendre contre les insultes de leurs voisins, qui purgèrent la terre de brigands, en un mot, les sages politiques ou les grands capitaines furent consacrés après leur mort, pour inspirer une noble émulation à leurs successeurs.

C'est à ce principe que, non-seulement les auteurs chrétiens, mais les plus habiles d'entre

Digitized by Google

les payens, rapportent l'origine de leur culte, comme on peut voir dans plusieurs endroits des livres de *Cicéron*, de la Nature des Dieux; dans *Plutarque*, dans *Strabon*, dans *Sextus Empiricus*, dans *Diodore de Sicile*. *Pline* dit en général que l'homme se fait une divinité de tout ce qui lui est utile.

Ce fut dans des temps moins reculés qu'on en vint jusqu'à décerner des honneurs divins à des princes encore vivans; cela se tourna enfin en coutume. Cela ne coûtait pas beaucoup aux Grecs, eux qui honoraient d'un culte religieux, même avant leur mort, de simples athlètes, et, ce qui est plus surprenant, les dieux n'en étaient point jaloux; ils souffraient qu'on leur associât des hommes qui ne s'étaient distingués que par la force ou l'adresse, qui les avaient fait couronner aux jeux olympiques. Je n'en rapporterai qu'un exemple tiré de *Pline* : « *Consecratus est vivus sentiensque oraculi ejus-* » *dem (delphici) jussu et Jovis deorum summi* » *adstipulatu Euthymius Pycta, semper Olym-* » *piœ victor et semel victus;.... etc., deum* » *que jussisse sacrificari, quod et vivo facti-* » *tatum, et mortuo, nihilque adeo mirum* » *aliud quàm hoc placuisse diis*. Lib. 7, » cap. 47. »

Digitized by Google

Ce fut sans doute pour justifier ce culte que les Locriens inventèrent depuis les fables, où ils font cet Euthymius fils d'un dieu, et disent qu'il combattit contre un démon ou mauvais génie, à qui ils étaient obligés de sacrifier tous les ans la plus belle fille de leur pays; car le merveilleux va toujours en croissant à mesure qu'il s'éloigne de sa source.

Tels ont été l'origine et le progrès de ce culte que les hommes ont rendu à d'autres hommes, qui, dans les commencemens, n'était peut-être qu'un culte civil. On faisait aux héros des sacrifices tout semblables, par l'extérieur des cérémonies, à ceux que l'on faisait aux dieux; mais les anciens ne laissaient pas de regarder ces deux cultes comme différens.

Le culte de Rome, comme déesse, était établi dans les provinces soumises aux Romains. La ville de Smyrne lui avait bâti un temple, même avant que l'empire du monde lui fût assuré par la ruine de Carthage. La ville d'Alabande, dans la Carie, lui en avait bâti un peu de temps après. *Cicéron* fait assez entendre que les temples qu'on bâtissait à des particuliers étaient aussi dédiés à Rome, lorsqu'il dit, en parlant de celui que les villes d'Asie avaient voulu bâtir

Digitized by Google

en son honneur, que cela regardait le peuple romain et les dieux immortels, aussi bien que lui (*ep.* 1. *l.* 1. *ad q. fr.*), ce qui, pour le remarquer en passant, fait voir que le culte qu'on rendait aux hommes ne prenait rien sur celui qu'on devait aux dieux.

Digitized by Google

SUR

L'ANTIQUE IDOLATRIE

DES BOIS (1).



L'ÉPOQUE la plus ancienne du culte des bois sacrés remonte, à mon avis, à celle de la naissance même de l'idolâtrie (2). Ce sentiment, je l'appuie d'abord sur l'autorité, et ensuite sur la raison ; je puise cette autorité chez les Hébreux et chez les Grecs. *Maimonide*, dans son Traité de l'idolâtrie, après avoir démontré que

(1) Acad. de Cortone, t. I, p. 93. *Checozi* (le chan. Jean). Traduit de l'italien pour la première fois.

(2) Dès les temps les plus reculés, les bois étaient consacrés aux idoles, et l'on peut conjecturer avec fondement que les premiers hommes ont regardé les bois comme des lieux agréables à la divinité, parce que le paradis, le plus délicieux de tous les bocages, avait été l'ouvrage de la divinité même, et que, suivant la plus ancienne et la plus respectable tradition, elle y avait placé les premiers auteurs du genre humain.

Digitized by Google

la première apostasie des hommes fut d'adorer les étoiles, et d'en faire des images, ajoute : « Et c'est ainsi qu'ils commencèrent à élever des statues dans les temples, sous les vieux arbres, et sur la cime des montagnes. » Cette gradation est inexacte ; il est prouvé que les premières statues furent placées sous des arbres, au sommet des montagnes. *Saint Cyrille d'Alexandrie* en parle d'une manière plus positive et bien plus élégante. « Les anciens, dit-il, mettant leurs idoles dans le creux des arbres d'une belle et haute vieillesse, et leur consacrant des autels, leur adressaient des vœux inutiles. »

Lucien, dans son livre intitulé *des Sacrifices*, s'exprime en ces termes : « Les hommes regardèrent d'abord les bois comme sacrés, et assignèrent à chaque dieu un arbre qui lui fut particulièrement consacré. »

A l'autorité se joint la raison, qui montre encore plus évidemment l'extrême antiquité de ce culte. Les peuples, privés par leur éloignement de toute communication entre eux, ont pratiqué la même superstition. Faisons, pour le prouver, une excursion dans les quatre parties du monde.

Tournons nos regards vers la Germanie :

Digitized by Google

Sénèque, dans une de ses tragédies, fait arriver Médée jusqu'au pays qu'habitent les Suèves, remarquables par la forêt d'Hercynie. Or, cette forêt était remplie de bois sacrés. Les *Suèves*, dit *Tacite*, *consacrent les bois et les forêts*. Si du septentrion nous passons au couchant, c'est-à-dire, de la Germanie dans les Gaules, nous y trouvons le culte des bois également établi. Les druides, suivant le témoignage de *Pline*, n'ont rien de plus sacré que le guy, et que l'arbre qui le porte; les prêtres des Gaules choisissent pour eux les bois de chênes, et ne font aucune cérémonie sans des feuilles de cet arbre; c'est ce qui les a fait nommer druides, d'un mot grec, qu'on rendrait en latin par *querciani*.

Il n'est pas étonnant qu'au sujet d'un culte particulier on donne au chêne la préférence sur les autres arbres; le chêne est d'une si ancienne noblesse, qu'il communique son nom, comme générique, à toutes les plantes. On voit, dans les grammaires grecques, les anciens appeler chêne toute espèce de bois.

Ce que j'ai dit des Gaules peut s'appliquer aussi aux îles britanniques, puisqu'on trouve dans *Tacite* que les habitans de ces îles suivaient

Digitized by Google

les mêmes rits que les Gaulois. Je n'en dirai pas autant de l'Espagne, dont le commerce des Phéniciens a si souvent changé les coutumes.

Passons aux Éthiopiens. Ces barbares, s'il faut en croire *Solin*, avaient des bois sacrés où les animaux de toutes espèces venaient s'accoupler; et c'est à l'époque de cet accouplement que ce peuple distinguait le renouvellement de l'année.

Que dirai-je du bois sacré de Jupiter-Ammon, de ce bois dont la plantation ne daterait que d'un siècle après le déluge, en admettant le rapport de *Ctésias* sur le temps où régnait Sémiramis? Je ne doute point qu'aux environs d'un autre lieu, spécialement consacré à Ammon, il n'y eût beaucoup de petits bois sacrés. « Là, dit *Pline*, est le temple d'Ammon, et tout à l'entour sont des bois sacrés. » Le latin dit *sacella*; mais ce mot équivaut à bosquet sacré, dans son sens primitif.

Il est constant que les bois de l'Arabie qui portaient de l'encens étaient aussi regardés comme sacrés; *Pline* le dit formellement, et *Solin* s'exprime à ce sujet plus longuement, en ces termes : « *Ergo quicumque dominatum istius tenent nemoris, arabice sacri vocantur. Iidem illi cum lucos istos vel metunt, vel inci-*

Digitized by Google

dunt, non funeribus intersunt, non congressionibus fœminarum polluuntur. »

Du temps des Argonautes, on comptait une grande quantité de bois sacrés ; je me bornerai à ne faire mention que de celui de Colchos, consacré au dieu Mars ; c'est dans ce bois que se trouvait la fameuse toison d'or, objet de l'expédition des Argonautes. Ce bois de Mars fut en grande vénération, comme étant des plus anciens ; non-seulement de toutes parts on y appendait des vœux, mais encore on y offrait de l'or, auquel personne n'osait toucher ; tant on avait du respect pour le sanctuaire de ces lieux ! C'est ainsi qu'en parle *Diodore* (Liv. 5 de la Superstition des Gaulois) : « *In delubris enim et lucis toto illo fere tractu conservatis plurimùm auri videre est oblati diis, atque indiscriminatim projecti. Ac nemo tamen est incolarum, qui vel contingere quicquam illius audeat, propter metum deorum.* » Le dragon qui veillait à la conservation de la toison d'or désigne la sainteté de ce lieu, unique gardienne de ce trésor ; on sait que les anciens regardaient les serpens comme le symbole des lieux sacrés. « *Pinge duos angues, pueri sacer est locus*, » dit *Perse*. Enfin les Argonautes, au mépris de cet antique respect, ne se firent

Digitized by Google

pas un scrupule de dépouiller cet asile jusqu'alors sacré, et le bois du dieu Mars.

Dans la Grèce, on révérait particulièrement le bois sacré, auquel on avait donné le nom de Licus; son origine antique remonte au temps où Licus, fils de Pandion, régnait à Athènes. Suivant *Pausanias*, ce prince renouvela dans ce bois les mystères d'Eleusis. Il en donne pour garant un vers de *Rian*, poète crétois, où il est fait mention de ce bois de Licus. Le même *Pausanias* prétend (liv. 9) qu'on avait coutume de chanter en ce bois les hymnes d'Orphée. (1)

(1) Ce mémoire est fort long dans l'original italien; il est rempli de digressions qui montrent dans leur auteur beaucoup d'érudition, mais qui nuisent à l'intérêt du sujet principal.

Digitized by Google

SUR

LES ANCIENNES DIVINITÉS

DE L'ÉGYPTE (1).

L'ÉGYPTE est le pays du monde où la superstition a le plus régné. *Hérodote*, *Plutarque*, et presque tous les auteurs conviennent que c'est de là que les Grecs et diverses nations ont tiré le culte de la plupart de leurs divinités. Plusieurs interprètes de l'Écriture sainte croient que celui que les Israélites rendirent au veau d'or, au sortir de l'Egypte, n'était qu'une imitation du culte d'Apis.

Ils avaient un grand nombre de dieux de différentes espèces, dont le P. *Montfaucon* a donné la figure et la description dans son Antiquité expliquée, et dans les volumes qui en forment le supplément. Les principales sont *Isis*

(1) Acad. des Insc., tom. XIV, p. 7. *Montfaucon* (le P.).

Digitized by Google

et *Osiris* ; il met Isis la première, parce que, selon l'opinion des Egyptiens, Isis était toutes choses, et que, comme dit *Plutarque*, au temple de Minerve de Saïs, qui passait pour le même qu'Isis, on lisait cette inscription : *Je suis tout, ce qui a été, qui est et qui sera, et aucun des mortels n'a encore levé mon voile*. Ce qui voudrait dire que personne n'avait encore pénétré dans ses mystères. Isis, dit ailleurs le même *Plutarque*, était la nature par excellence.

Plusieurs l'appelaient *Myrionome*, parce que se tournant en toutes sortes de formes, et étant susceptible de toute espèce d'idées, on pouvait l'appeler d'une infinité de noms. C'est apparemment pour cela qu'on la voit peinte en tant de manières, selon les différentes fonctions qu'on lui attribuait.

Le P. *Montfaucon* communiqua en 1739, à l'Académie des inscriptions, une nouvelle figure, la plus grande et la plus singulière qu'il eût jamais vue. Elle n'est ni dans son Antiquité expliquée, ni dans le supplément, parce que le duc de Bouillon lui en fit présent, après qu'il eut publié l'un et l'autre ouvrage. On l'avait trouvée, disait-il, dans cette plaine qui est auprès des pyramides d'Egypte. La figure, avec

Digitized by Google

sa base, a plus de deux pieds de haut. C'est une Isis qui a un épervier sur la tête. L'épervier représente Osiris, frère et mari d'Isis. On le voit ailleurs souvent représenté avec la tête d'épervier et le corps d'un homme, mais ici il a la figure entière d'un épervier. La tête est toute dorée, comme la face d'Isis, et dans tout le corps les plumes sont mêlées de dorures et de figures de diverses espèces et de différentes couleurs. Isis est particulièrement représentée au milieu de la figure; sur ses bras ouverts et tendus en droite ligne, sont posées deux petites divinités assez mal formées, et les bras sont eux-mêmes soutenus par de grandes ailes; elle a sur la tête un globe peint en or, et elle est assise sur ses talons. Mais comme cette image singulière de la déesse Isis est ici fort imparfaite, *Montfaucon* juge à propos de la décrire comme elle est peinte dans une autre image où l'on voit tout fort en détail.

Dans cette autre image, Isis porte sur sa tête, non un globe, comme dans l'autre, mais un grand cercle; et cela, parce que, ce grand cercle en contenant trois autres plus petits, qu'on voulait aussi représenter, on ne pouvait faire voir le premier globe tout entier sans cacher les trois autres. Le premier et le plus grand cercle

est blanc, le second bleu, le troisième brun, le quatrième rouge. Cela paraît marquer les quatre élémens; le rouge sera le feu; le brun, la terre; le bleu, l'eau; le blanc, l'air ou le ciel, ou peut-être l'un et l'autre. Le feu est au centre, apparemment comme celui qui donne la chaleur et la vie à toutes choses. Isis porte une coiffe bleue, et peut-être y a-t-il encore là quelque mystère......

Isis porte donc ici sur sa tête les quatre élémens et le monde entier; elle porte aussi sur ses bras étendus tous les dieux et toute la religion marquée par les quatre principaux dieux. Tous les dieux représentés ici, et tous les autres dieux égyptiens, avaient rapport à Isis. Il ne faut donc pas s'étonner si le culte d'Isis était si général dans toute l'Egypte.

Après Isis, il faut venir à Osiris, son frère et son mari; on le représentait différemment, de même qu'Isis. Osiris était pris pour le soleil, auquel on donnait un fouet pour animer les chevaux qui tiraient le char dont il se servait pour faire sa course.

Un autre dieu, fameux chez les Egyptiens, était le bœuf ou le taureau nommé *Apis*, que quelques-uns croient être l'image du taureau, signe céleste. Ce n'était point une idole de

Digitized by Google

pierre ou de marbre, mais un taureau véritable et vivant, que les prêtres égyptiens cherchaient et reconnaissaient à certaines marques, qui, selon leurs principes, indiquaient sa divinité; ils disaient qu'il était né d'une vache qui avait conçu de la foudre.... Apis, si honoré des Egyptiens, ne pouvait vivre qu'un certain nombre d'années, après lesquelles les prêtres le jetaient dans leur grande fontaine, où ils le noyaient. L'ayant ainsi fait mourir, ils en portaient un grand deuil; ils se rasaient la tête, et témoignaient une douleur extrême de sa mort. Ce deuil ne cessait que lorsqu'ils avaient trouvé un autre Apis qui eût les marques de son prédécesseur (1).

(1) Voici, selon *Hérodote*, les marques requises pour connaître le vrai dieu Apis. « Il devait être tout noir, avoir sur le front un carré de couleur blanche; sur le derrière la figure d'un aigle; sur la langue celle d'un escarbot, et les poils de la queue devaient être doubles. » Mais les anciens auteurs ne conviennent pas de ces marques.

Digitized by Google

SUR

L'ORIGINE DU CULTE

Que les Égyptiens rendaient aux Animaux (1).

ON a regardé de tout temps l'Egypte comme le théâtre de l'idolâtrie la plus grossière et la plus ridicule. Rendre à des animaux et à de vils insectes un culte religieux, les placer au milieu des temples, les nourrir avec soin, punir de mort ceux qui leur ôtaient la vie, les embaumer et leur destiner des tombeaux publics, ce sont des excès qu'on a toujours reprochés aux Egyptiens, et qui étaient devenus autrefois parmi les Grecs et les Romains le sujet ordinaire des plus piquantes satires. *Quis nescit*, dit Juvénal à un de ses amis, *qualia demens Ægyptus portenta colat; crocodilon*

(1) Tom. III, p. 84, *Banier*, 1716.

Digitized by Google

adorat, et le reste que *Despréaux* a ainsi imité :

Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, encenser son idole ;
Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps ?
Non ; mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre,
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels,
Et, sur les bords du Nil, les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.

A *Juvénal* on pourrait joindre *Virgile*, *Martial*, et surtout *Lucien*, qui déploie en cent endroits de ses dialogues les railleries les plus fines contre les superstitions des Egyptiens. S'il n'y avait que des poètes et des auteurs satiriques qui eussent insulté ce peuple là-dessus, on pourrait croire qu'ils n'auraient songé, même aux dépens de la vérité, de les rendre ridicules ; mais les plus graves auteurs, historiens et philosophes, sont en cela d'accord avec eux. *Hérodote*, *Diodore de Sicile*, *Strabon*, *Plutarque*, et plusieurs autres, ne nous laissent aucun lieu d'en douter ; et quand leurs témoignages ne seraient pas aussi formels

Digitized by Google

qu'ils le sont, des urnes arrivées depuis quelque temps du Grand-Caire, et ouvertes dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où l'on a découvert les os de quelques oiseaux embaumés, et consacrés par-là à la superstition égyptienne, les rendraient incontestables.

Tâchons de pénétrer dans les sanctuaires égyptiens, et voyons si nous ne pourrons pas découvrir les mystères de leur religion. D'abord la figure d'Harpocrate qu'on y voyait avec le doigt sur la bouche semble nous avertir qu'on y renfermait des mystères qu'il n'était pas permis à tout le monde de pénétrer, et je commence à soupçonner dès-là que le culte qu'on y rendait aux animaux n'était ni si grossier, ni si ridicule qu'on se l'est toujours imaginé : je prétends même faire voir qu'il était une suite de leur théologie.

Au commencement, les hommes n'adorèrent qu'un seul Dieu éternel, tout-puissant. Noé tâcha de conserver dans sa famille le culte que ses pères lui avaient rendu ; mais il fut bientôt altéré, surtout dans les descendans de Cham. Ces enfans, adonnés à toutes les passions, virent bientôt s'affaiblir en eux l'idée pure de la

Digitized by Google

Divinité, et ils commencèrent à l'attacher à des objets sensibles; ils adressèrent d'abord leurs premiers hommages à ce qui parut le plus parfait et le plus utile à leurs yeux, et il est aisé de juger par ces deux caractères que le soleil fut le premier objet de leur superstition.

Du culte du soleil on passa à celui des autres astres, surtout des planètes, dont les mouvemens et les influences étaient plus sensibles; en un mot, on adora bientôt toute la *milice* du ciel, comme le reprochent Moïse et les prophètes aux nations idolâtres.

De l'adoration des astres on vint à celle des élémens, des fleuves, des montagnes; enfin on regarda la nature elle-même et le monde entier comme une divinité. Les Assyriens l'honorèrent sous le nom de Bélus, les Arcadiens sous celui de Pan, et les Egyptiens, sans parler des autres, sous celui d'Ammon; et, comme si le monde eût été trop grand pour être gouverné par une seule divinité, on en assigna chaque partie à un dieu particulier, afin qu'il eût plus de loisir et moins de peine à la gouverner. Ainsi fut honorée la nature en détail : la terre, sous les noms de Rhéa et de Cybèle; le feu, sous ceux de Vulcain et de Vesta; l'eau, sous

ceux de Neptune et de Thétys ; ainsi des autres.

Lorsqu'on a fait le premier pas dans les ténèbres, on ne fait plus que s'égarer à mesure qu'on avance. Aussi voyons-nous que la superstition et l'idolâtrie furent portées à des excès qui font horreur : tout fut divinisé (1); et sans parler ici du culte qu'on rendit à des hommes souillés de crimes, les Égyptiens, dont il est ici question, étaient particulièrement accusés d'avoir poussé la superstition jusqu'à honorer les animaux et les insectes.

Mais de quelle nature était le culte qu'ils leur rendaient? Les regardaient-ils comme des divinités? C'est ce que les anciens n'ont pas assez développé. Ils se sont contentés de les tourner en ridicule, sans se donner la peine d'examiner à fond leur théologie à ce sujet. *Strabon* dit seulement qu'il y avait des animaux dont le culte était reçu dans toute l'Égypte, tels qu'étaient le bœuf, le chien, l'épervier et l'ibis, et qu'il y en avait d'autres qui n'étaient l'objet de la superstition que de quelques villes parti-

(1) *Tout était Dieu, excepté Dieu même.* Cette pensée de *Bossuet* dit plus que les plus pompeuses amplifications que tant d'auteurs ont faites à ce sujet.

Digitized by Google

culières. Ainsi les Saïtes et les Thébains adoraient les brebis; ceux de Lycopolis, le loup; les habitans d'Hermopolis, le singe.

Hérodote ajoute que, pendant qu'un peuple élevait une espèce d'animaux sur ses autels, ses voisins les avaient en abomination. Ainsi les Mendésiens qui honoraient les boucs, leur immolaient des brebis, pendant que ceux de Thèbes, qui adoraient Jupiter-Ammon, sous la figure d'un bélier, lui offraient des boucs en sacrifice. De là les guerres continuelles d'une ville contre une autre, effet de la politique d'un de leurs rois, qui chercha à les amuser par des guerres de religion, pour leur ôter le temps et les moyens de conspirer contre l'état.

Diodore de Sicile ne s'est pas contenté de nous apprendre l'histoire du culte dont nous parlons; il a tâché d'en rendre plusieurs raisons, la plupart fabuleuses. La plus spécieuse est celle de l'utilité qu'on retirait des animaux. *Hérodote* l'avait énoncée avant lui, lorsque, parlant de la vénération particulière que les Egyptiens avaient pour l'ibis, il ajoute que c'était à cause qu'au printemps il sortait d'Arabie une infinité de serpens ailés qui venaient fondre en Egypte, où ils auraient commis beaucoup de ravages, sans ces oiseaux qui les détruisaient.

Digitized by Google

Cicéron est du même avis qu'*Hérodote*. « *Les Egyptiens*, dit-il, (*liv.* 1. *de nat. deor.*) *dont on se moque tant, n'ont cependant rendu des honneurs aux animaux qu'à proportion de l'utilité qu'ils en retiraient, et s'ils ont consacré l'ibis, c'est parce qu'il détruisait les serpens. Je pourrais m'étendre de même sur les avantages qu'ils recevaient de l'ichneumon, des crocodiles et des chats; mais je ne veux pas être trop long sur ce sujet.* »

Je croirais assez volontiers que cette raison, si souvent répétée par les anciens, a été cause du progrès que fit en Egypte le culte des animaux, mais je ne crois pas qu'elle lui ait donné naissance. Je sais que la reconnaissance et la crainte ont introduit plusieurs dieux dans le monde. Je ne disconviens pas aussi des grandes utilités qu'on retire de plusieurs animaux, et je n'ignore pas jusqu'à quel détail est descendu sur ce sujet *Gérard Vossius*, dans son Traité de l'Idolâtrie; mais cette seule raison aurait-elle suffi pour ériger des monstres et de vils insectes en autant de divinités? N'attribuons pas à un peuple savant et cultivé des excès dont il ne fut jamais capable. Tout culte n'est pas un culte religieux, et encore moins une vraie adoration; et tout ce qui est placé dans

Digitized by Google

les temples pour être l'objet de la vénération publique n'est pas au rang des dieux. Cela étant, je crois que le culte que les prêtres égyptiens rendaient aux animaux était purement relatif, et qu'il se terminait aux dieux dont ils étaient les symboles.

Digitized by Google

SUR

LA FÊTE DU VAISSEAU D'ISIS

Chez les Égyptiens et chez d'autres peuples (1).



Entre toutes les raisons qui peuvent porter les anciens Suèves à adorer Isis sous la figure d'un navire, je n'en vois pas de plus forte que le culte que les Egyptiens mêmes rendaient au vaisseau d'Isis ; ils firent une fête annuelle des plus célèbres, depuis qu'ils eurent quitté l'aversion superstitieuse qu'ils avaient pour la mer. *Lactance* croit que cette solennité fut instituée en mémoire du vaisseau sur lequel les Phéniciens enlevèrent Io, fille d'Inachus, pour la transporter d'Argos en Egypte, dont elle devint reine dans la suite, après avoir mis au monde Épaphos, sur les bords du Nil; mais de savans critiques contestent ce fait et prétendent qu'on a confondu mal-à-propos Io

(1) Acad. des Insc., tom. V, p. 93. *Fontenu* (l'abbé de).

Digitized by Google

avec Isis, qui est d'une antiquité bien plus éloignée.

Ne croyons pas non plus que cette solennité ait été instituée en mémoire du vaisseau sacré fait de papyrus, dont parle *Plutarque*, sur lequel Isis alla chercher, dans les lacunes d'Egypte, les membres dispersés çà et là du corps d'Osiris; car outre que la fête de cette recherche, qu'on célébrait en juillet, se trouvait dans une autre saison que celle de la solennité du vaisseau d'Isis, les cérémonies étaient très-différentes.

Ces cérémonies commençaient par un deuil général dans toute l'Égypte sur la porte d'Osiris; et parce que les eaux du Nil croissaient alors, on disait que la crue de ce fleuve venait de l'abondance des pleurs que versait Isis.

Mais la fête du vaisseau d'Isis se solennisait au mois de mars; elle fut établie comme un hommage qu'on rendait à cette déesse, vers l'entrée du printemps, ainsi qu'à la reine de la mer, pour l'heureux succès de la navigation qui commençait, et dont le vaisseau qu'on offrait alors à cette divinité était les prémices.

Pour être plus au fait de ce qui concerne cette fête, écoutons ce qu'Isis en apprit elle-même à *Apulée*, lorsqu'elle lui apparut dans toute

Digitized by Google

sa majesté, comme le feint agréablement cet auteur : « Mes prêtres, lui dit-elle, doivent m'offrir demain les prémices de la navigation, en me dédiant un navire tout neuf et qui n'a pas encore servi ; présentement que les tempêtes qui règnent pendant l'hiver ne sont plus à craindre, et que les flots qui sont devenus paisibles permettent qu'on puisse se mettre en mer. »

Apulée étale ensuite toute la magnificence de cette solennité et la pompe avec laquelle on se rendait au bord de la mer pour consacrer à la déesse un navire construit avec beaucoup d'art, et sur lequel étaient figurés de tous côtés des caractères égyptiens. On purifiait ce bâtiment avec une torche ardente, des œufs et du soufre; sur la voile, qui était de couleur blanche, se voyaient écrits en gros caractères les vœux qu'on renouvelait tous les ans pour recommencer une heureuse navigation. Les prêtres et le peuple allaient ensuite jeter avec empressement dans le vaisseau des corbeilles remplies de parfums et d'autres choses propres aux sacrifices; et, après avoir versé dans la mer une composition faite avec du lait et d'autres matières, on levait l'ancre pour abandonner le vaisseau à la merci des vents.

Digitized by Google

On revenait de là dans le temple d'Isis, où se faisaient des prières pour la prospérité de l'empereur, de l'empire, du peuple romain et pour la conservation des navigateurs pendant le cours de l'année. C'est ainsi qu'*Apulée* décrit l'institution et les cérémonies de la fête du vaisseau d'Isis.

Cette solennité n'était pas seulement célébrée en Egypte, elle le fut aussi chez les Romains. « Il y a, dit *Lactance*, un jour marqué pour la célébration de la fête du vaisseau d'Isis. » *Ausone* en parle aussi en ces termes :

Adjiciam cultus, peregrinaque sacra
Natalem Herculeum, vel ratis Isiacæ.

Ce vaisseau se fêtait à Rome, de même qu'en Egypte, vers le commencement du printemps, comme il est marqué dans le calendrier rustique, qui met cette fête au mois de mars, sous le titre de *navigium Isidis*. Les Romains solennisaient aussi alors une autre fête, qui avait beaucoup de rapport avec celle dont il sagit.

Végèce l'appelle *la naissance de la navigation*, et *Cicéron* la nomme *la première navigation*, pour la distinguer de la seconde, qui commençait le six des calendes de juin. *Vé-*

Digitized by Google

gèce ajoute que plusieurs nations passaient ce temps en jeux et sacrifices, pour se rendre favorables les dieux de la mer ; aussi les Egyptiens se distinguaient-ils à la fête du vaisseau d'Isis par de pareilles réjouissances et sacrifices.

Les Grecs ne faisaient pas moins éclater leur joie à l'arrivée du printemps, qui leur ouvrait la navigation; ils ne pouvaient donc manquer de signaler alors leur zèle à l'honneur d'Isis; ils avaient tant d'autels et de temples consacrés à sa divinité, qu'entre leurs solennités, celle de son vaisseau dut être une des plus considérables, surtout chez les Corinthiens. Ce furent des adorateurs si dévoués à cette déesse, qu'au rapport de *Pausanias*, ils lui dédièrent, dans leur ville, jusqu'à quatre temples, à l'un desquels ils dédièrent le nom d'Isis égyptienne, et à l'autre, le titre d'Isis pélagienne, pour faire connaître qu'ils ne la révéraient pas seulement comme la première divinité de l'Egypte, mais aussi comme la patrone de la navigation et la reine de la mer, qualités qui donnèrent lieu à différens peuples de rétablir la fête du vaisseau d'Isis.

Digitized by Google

UNITÉ DE DIEU

Reconnue par les anciens philosophes de l'Inde et par les modernes (1).

SELON *Étienne de Byzance*, les brachmanes étaient chers aux dieux et leur étaient consacrés; mais *Bardesane*, qui les avait vus et examinés, assure que non-seulement ils n'avaient point de simulacres, mais qu'ils n'adoraient que Dieu. Ceux qui les ont regardés comme des adorateurs du soleil ont peut-être été trompés par la situation de ces philosophes qui, en adressant leurs prières à la divinité, se tournaient toujours vers le soleil levant. Ce qui donne cette idée des anciens sages de l'Inde, est ce qu'on lit dans l'ouvrage de *Valouver*, natif de Méliapour, que les Indiens prétendent avoir été contemporain de l'apôtre saint *Thomus*, et avoir vécu dans le premier siècle de

(1) Ac. des Insc., tom. XXXI, p. 218. *Mignot*.

Digitized by Google

l'ère chrétienne. L'objet de cet ouvrage, qui contient treize cent trente vers, est d'établir l'unité d'un dieu créateur, et la vénération qui lui est due.

Encore aujourd'hui la plupart des successeurs des anciens brachmanes sont intimement persuadés de l'unité de Dieu. Un bramine de la côte de Malabar avoua secrètement à l'un des premiers missionnaires de l'Inde, qu'un des mystères de son école était qu'il n'y avait qu'*un dieu créateur du ciel et de la terre, et que ce dieu devait être seul honoré.* La secte des *joghigueuls*, ou contemplatifs, fait peu de cas de la multitude des cérémonies pratiquées par le peuple ; celle des *guanigueuls*, qui passent pour les sages et pour les saints de l'Inde, rejette ouvertement le culte des idoles et toutes les pratiques superstitieuses de la nation, pour n'adorer que Dieu, qu'ils appellent *l'être des êtres*.

Les principaux bramines de Bénarès, une des plus célèbres écoles de la gentilité des Indes, disait à *Bernier* (1) que ce sentiment de l'unité de Dieu était universellement établi chez eux. Le peuple en effet est convaincu de cette vé-

(1) *Bern.* Voyag., tom. II, p. 158.

Digitized by Google

rité. On le voit par une lettre qu'un Indien écrivit à son fils, qui avait été converti au christianisme par un des missionnaires danois établis à Tranquebar. « *Vous ne connaissez point encore*, lui dit-il, *les mystères secrets de notre religion ; nous n'adorons pas plusieurs dieux de la manière que vous l'imaginez ; dans cette multitude d'idoles, nous adorons une seule essence divine.* » Mais cette connaissance n'empêche point le commun des Indiens de pratiquer l'idolâtrie la plus grossière, ni de se livrer aux superstitions les plus honteuses. Les philosophes, qui auraient dû s'opposer à ces superstitions, se sont prêtés à la grossièreté de la multitude ; ils en ont même profité pour leur intérêt particulier.

Digitized by Google

IDÉE DES ANCIENS PHILOSOPHES,

PRINCIPALEMENT DE L'INDE,

SUR LA NATURE DE DIEU (1).

Si l'on en croit l'auteur du traité attribué à *Origène*, sur les sentimens des anciens philosophes, Dieu était une lumière, mais une lumière qui n'était point de la même nature que celle du soleil, et qui différait de la lumière du feu que nous voyons. Dieu était un verbe ou une parole, non une parole articulée, mais une parole de science, par laquelle les sages sont instruits des mystères sacrés.

Cette manière de concevoir Dieu n'était point particulière aux Indiens; les mages se le représentaient aussi comme un feu ou comme une lumière; c'était d'eux que *Pythagore* avait appris que Dieu, quant à son corps, ressemblait à la lumière, et, selon son ame, à la vérité. Le

(1) Ac. des Insc., tom. XXXI, p. 220. *Mignot.*

Digitized by Google

nom même d'*Oromaze*, que ces mages donnaient au bon principe, ne signifiait autre chose en chaldéen qu'un *feu* ou qu'une *lumière ardente*. Cette métaphore est consacrée dans nos livres saints, qui appellent Dieu un *feu dévorant*, et qui nous disent que *Dieu est lumière*, ou qu'il habite une *lumière inaccessible*.

Plusieurs philosophes de la Grèce ont eu la même idée de Dieu. *Zénon* et ses disciples disaient que Dieu était un feu. Selon *Cicéron*, *Héraclite* rapportait tout à une cause ignée. *Posidonius* voulait aussi que Dieu fût un feu.

Le nom de *Verbe*, donné par les Indiens au premier être, a été pareillement connu des philosophes grecs. Orphée, dans des vers qu'on lui a attribués, a appelé Dieu de ce nom. Les stoïciens disaient de même que Dieu était un verbe, et *Platon* lui a donné le même titre.

Ces notions de *feu*, de *lumière*, de *verbe*, n'excluaient point par elles-mêmes toute composition. Les stoïciens, qui désignaient Dieu par ces termes, lui donnaient un corps, et il est si difficile de concevoir un être parfaitement simple et entièrement dégagé de la matière, que les lumières même du christianisme n'ont

Digitized by Google

pu dissiper absolument l'idée d'un Dieu corporel.

Les anciens Indiens attribuaient à Dieu toute sorte de perfections; ils le regardaient comme le principe et la fin de toutes choses; ils pensaient qu'il était l'auteur et la source de tout bien. « L'Etre souverain, disent encore les In-
» diens aujourd'hui (1), est invisible, incom-
» préhensible, sans figure ou sans forme
» extérieure; personne ne l'a jamais vu; le
» temps ne l'a point compris; son essence rem-
» plit toutes choses, et toutes choses tirent de
» lui leur origine; toute puissance, toute sa-
» gesse, toute science, toute sainteté et toute
» vérité sont en lui; il est infiniment bon,
» juste et miséricordieux. L'être des êtres,
» ajoutent-ils, est le seul Dieu éternel, im-
» mense, présent en tous lieux, qui n'a ni
» commencement ni fin, et qui contient tou-
» tes choses; il n'y a point d'autre Dieu que
» lui; il est le seul Seigneur de toutes choses,
» et il sera tel pendant toute l'éternité. »

(1) *Lacroz*. Hist. du Christ. des Indes, p. 452.

Digitized by Google

DE LA PROVIDENCE,

DE DIEU ET DE SES MINISTRES,

Suivant la croyance des Indiens et autres peuples orientaux (1).

Les sages de l'Inde, qui croyaient que Dieu avait formé ce monde visible, pensaient aussi qu'il le conduisait et qu'il le gouvernait selon les lois de la sagesse. *Mégasthene*, dans *Strabon*, rend témoignage de leur orthodoxie sur ce dogme. Cette doctrine s'est perpétuée dans ce pays. «Vous êtes, disent les Indiens s'adressant » à Dieu, dans l'*Ezour-Védam*, le sauveur, le » père et le maître du monde; vous voyez tout, » vous connaissez tout, vous gouvernez tout.» La Providence qu'ils admettent ne se borne point au cours ordinaire de la nature, elle s'étend à sa portion la plus noble, c'est-à-dire à l'homme; ils sont persuadés que Dieu l'aime,

(1) Ac. des Insc., tom. XXXI, p. 263. L'abbé *Mignot*.

Digitized by Google

qu'il prend soin de lui, qu'il veut le conduire au bonheur, et le lui procurer. Les fables mêmes de leur théologie populaire ne présentent que cette vérité; c'est parce que Dieu veille sur les hommes, et qu'il s'intéresse à eux, que *Wischnou* s'est manifesté tant de fois, et qu'il a paru dans l'Inde sous différentes formes.

Ce sentiment de la Providence est, chez les Indiens, un reste des premières instructions données au genre humain; car, selon l'observation de *Plutarque*, la doctrine qui enseigne que les choses de ce monde ne sont point abandonnées au hasard, et qu'elles ne dépendent point d'une fortune aveugle, mais qu'elles sont conduites et gouvernées par une nature intelligente; cette doctrine, dis-je, admise par tous les théologiens et par tous les législateurs, crue fermement de tous, professée généralement, attestée par tous les actes de religion, inculquée dans tous les mystères, non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares, est si ancienne dans le monde, que l'auteur en est inconnu. « C'est aussi, dit *Platon*,
» une tradition ancienne, que Dieu a dans sa
» disposition le commencement, le milieu et la
» fin de toutes choses. »

Les Indiens subordonnent au premier Être

Digitized by Google

un grand nombre d'intelligences spirituelles comme lui, mais soumises à son pouvoir, et tenant de lui leur existence. Dieu, selon leur théologie, habite une lumière inaccessible, de laquelle il ne sort jamais. Infiniment élevé au-dessus de ce monde, il ne s'occupe point des choses inférieures; il en a confié le soin à quelques-unes des intelligences émanées de lui. La première partie de leur *vedam* traite fort au long de ces intelligences; et la seconde, de celles auxquelles Dieu a particulièrement donné l'empire sur toutes les choses qui existent, avec le pouvoir de les mouvoir et de les régir. Parmi ces gouverneurs ou régisseurs, il y en a cinq principaux auxquels Dieu a inspiré un vif désir de remplir fidèlement les offices dont il les a chargés. Le premier a reçu l'ordre de gouverner le premier ciel; le second préside à la région de feu; le troisième domine sur l'air; le quatrième a pour partage l'administration de l'eau; et le cinquième est préposé à la terre.

Ce dogme des Indiens remonte à la plus haute antiquité. Cette doctrine était celle de tout l'Orient. Les Chaldéens admettaient différentes espèces de génies inférieurs à Dieu, qui étaient ses ministres dans le gouvernement du monde. Les Perses disaient de même que Dieu ne sortait

Digitized by Google

point du séjour de sa gloire; qu'il se contentait d'ordonner, et qu'il ne faisait rien par lui-même; les uns et les autres donnaient aux principales de ces intelligences des noms particuliers; et, si nous en croyons les auteurs du Thalmud de Jérusalem, ce fut d'eux que les Juifs apprirent les noms des anges. En effet, quoique dans les livres antérieurs à la captivité il soit souvent parlé d'anges envoyés pour quelques commissions particulières, aucun n'y est nommé: ces noms ne paraissent que dans ceux qui ont été écrits depuis. Tobie nous a donné le nom de Raphaël, et Daniel ceux de Michel et de Gabriel, qui sont les mêmes noms par lesquels les Chaldéens et les Perses désignaient quelques-unes de ces intelligences auxquelles ils pensaient que Dieu avait donné l'administration de ce monde.

Outre ces gouverneurs généraux, on crut qu'il y en avait de particuliers établis pour chaque ville et pour chaque lieu; ils étaient ordinairement représentés sous le symbole d'un serpent (1). On leur offrait des sacrifices pour se les rendre favorables, et c'eût été une espèce

(1) *Servius in Æneid. V. Nullus enim locus sine genio est, qui per anguem plerumque ostenditur.*

Digitized by Google

d'impiété d'arriver dans un lieu, de le quitter ou d'y revenir, sans saluer le génie qui y présidait.

Chaque homme avait aussi un génie qui lui était donné dès l'instant de sa naissance pour prendre soin de lui. *Homère* donne à ses héros des dieux qui les accompagnent, qui s'intéressent à eux et qui les défendent. *Plutarque* attribue à Empedocle, disciple de *Pythagore*, d'avoir associé à ce génie conducteur de notre vie un génie malfaisant, qui n'est occupé qu'à nous nuire et à nous porter au mal.

Il ne paraît point que les Indiens admettent des génies gardiens de chaque homme en particulier; mais ils attribuent toutes les actions et tous les besoins de la vie à des idoles qu'ils ont et auxquelles ils s'adressent autant de fois que les occasions s'en présentent. Si l'œil, le pied, la main ou la tête leur font mal, ils invoquent l'idole, et ils en ont dans leurs temples pour chaque membre; ce qui s'étend jusqu'aux nécessités du corps.

Celse attribue aux Egyptiens un sentiment assez semblable. « Ces peuples, dit ce philosophe, partagent le corps humain en trente-
» six parties, à chacune desquelles préside un
» dieu ou un génie éthérien. Ceux qui sont

Digitized by Google

» affligés dans quelque partie de leur corps » obtiennent la guérison en s'adressant à celui » d'entre eux qui y préside. »

Les Orientaux étaient persuadés qu'il y avait un génie particulier destiné à introduire les ames dans les corps. Les anciens Gnostiques, dont toute la doctrine, à l'exception de ce qu'ils avaient reçu de l'Evangile, était orientale, tenaient qu'il y avait un ange chargé de présider à la génération des hommes, qui, saisissant l'instant où une femme avait conçu, introduisait dans son sein l'ame qui devait animer son fruit. *Origène* admettait aussi des anges présidant à la génération, dont la charge était d'introduire les ames dans les corps qu'elles devaient animer.

Digitized by Google

DE LA RELIGION

DES PERSES (1).

L'ORIENT fut le berceau de la philosophie; c'est là qu'il faut chercher l'origine de l'opinion des hommes; c'est de là qu'il faut partir pour suivre pas à pas les progrès qu'a faits l'esprit humain, quelquefois vers la vérité, et le plus souvent vers l'erreur. Les sages de la Grèce puisèrent dans cette source, et leurs succès montrent ce qu'on doit penser des maîtres qui formèrent de tels disciples.

Mais la philosophie que ces derniers apportèrent dans leur climat y fut toujours comme une plante étrangère. Espèce de jeu d'esprit réservé à des génies d'un certain ordre, elle n'y servit jamais à l'instruction des peuples; jamais on n'essaya de réformer à sa lumière les hor-

(1) Acad. des Insc., tom. XXV, p. 99. *Foucher* (l'abbé).

Digitized by Google

reurs du culte public : Les philosophes, grossièrement idolâtres dans les temples, méprisaient dans leurs écoles ces mêmes dieux qu'ils venaient d'adorer; mais en Orient la philosophie était populaire, parce qu'elle était identifiée avec la religion publique. Tout prêtre était philosophe par cela même qu'il était prêtre, et les sages estimaient assez les dogmes reçus, pour en faire le fondement de la morale et des lois.

Ainsi rien n'est plus digne de quiconque veut étudier en philosophe les opinions des hommes, que d'approfondir la religion de ces mêmes peuples. Quand je dis la religion, je n'entends pas seulement l'appareil extérieur, qui n'en est que le corps, c'est sur-tout des dogmes dont je veux parler, parce que ces dogmes en sont l'ame et la vie. L'histoire n'est jamais plus intéressante que lorsqu'elle nous peint les pensées de ceux qui nous ont précédés.

Or, parmi les Orientaux, les Perses semblent, à tous égards, mériter nos attentions et nos recherches. Cette nation célèbre par le rang qu'elle occupe dans les fastes du monde, l'est encore plus par une réputation singulière de sagesse. Mais ses idées religieuses étaient-elles assez pures pour avoir droit à des éloges sans

Digitized by Google

restriction ? Ne seraient-elles pas au contraire une preuve de l'égarement général des peuples qui n'ont eu que la raison pour guide? Question vraiment intéressante et digne d'un sérieux examen.

Tout le monde convient que les Perses se sont moins écartés de la religion primitive du genre humain, que la plupart des autres peuples. Zélés pour la doctrine de l'immortalité de l'ame, ils n'hésitèrent pas même sur la résurrection des corps d'un héros mort; ils ne firent jamais un Dieu; et leur religion fut toujours exempte de ces absurdités grossières qu'on reproche aux nations idolâtres. Mais on a toujours cru qu'ils déshonoraient ces précieuses vérités par deux erreurs capitales ; c'est-à-dire qu'on les a toujours regardés comme adorateurs du soleil et du feu , et comme les premiers sectateurs du système impie des deux principes coéternels.

Telle était l'idée que l'on avait encore des Perses à la fin du dernier siècle , lorsque M. *Hyde* composa un grand ouvrage pour faire leur apologie sur ces deux points. Il entreprend d'établir que les Perses , depuis leur origine jusqu'à nos jours, ont conservé la religion naturelle dans son intégrité. Il justifie ,

par leurs intentions secrètes, le culte qu'ils rendaient aux astres et aux élémens, et ne trouve dans ces hommages superstitieux qu'un culte civil ou relatif. Dans *Arisnane*, auteur de tout mal, selon les Perses, il ne voit que le démon, simple créature, bon dans son origine, et devenu mauvais par l'abus de sa liberté. C'est ainsi que par des interprétations subtiles il s'efforce de ramener à l'orthodoxie une religion qui semblait être décriée pour jamais. Il n'est que trop ordinaire que les savans se passionnent à l'excès pour l'objet de leurs travaux. M. *Hyde*, qui se regardait comme le créateur et le père d'une nation qu'il tirait, pour ainsi dire, de l'oubli, avait pour elle cette tendresse aveugle qui n'apperçoit aucun défaut dans ses enfans. Mais comme on n'avait alors que des notions fort superficielles sur la nation des Perses, il apprit une infinité de choses qu'on ignorait. Il fit connaître les auteurs orientaux que l'on ne connaissait guère alors. Par ce moyen, l'*Histoire de la religion des Perses*, toute défectueuse qu'elle est, parut un phénomène littéraire. Le public savant lui fit l'accueil le plus flatteur, et l'on cita cet ouvrage comme une autorité sans réplique.

D'ailleurs tout ce qui porte un air de nou-

Digitized by Google

veauté semble avoir des droits sur notre esprit. Le système de M. *Hyde* avait quelque chose de hardi, et s'élevait au-dessus des préjugés. C'en fut assez pour le faire adopter par des littérateurs de toute espèce. On se crut dispensé de tout examen après les travaux d'un si savant homme, et ce n'est presque qu'en tremblant que des savans consommés ont essayé de dissiper l'illusion. En marchant sur leurs traces, j'entreprends de réfuter à fond la prétention du docte Anglais. Je netoucherai qu'en passant et selon le besoin ce qui concerne l'extérieur de la religion des Perses. Je me borne à la partie dogmatique, qui, sans contredit, est la plus importante et la plus curieuse.

Pour procéder avec ordre, je considère avec M. *Hyde* cette religion sous trois époques remarquables.

La première comprend tout le temps qui s'est écoulé depuis l'établissement des Perses dans la contrée qui porte leur nom, jusqu'au temps de Darius, fils d'Hystaspe; car c'est sous le règne de ce prince que M. *Hyde* place le célèbre Zerdusht ou Zoroastre, selon les uns fondateur, et selon d'autres réformateur du magisme.

La seconde époque commence à la réformation de Zerdusht, sous Darius, fils d'Hys-

Digitized by Google

taspe, et finit à l'an 651 de l'ère vulgaire. Ce fut dans cette année que les Sarrasins firent la conquête de la Perse. On sait avec quel zèle les Musulmans persécutent l'idolâtrie. Ils crurent que les anciens habitans adoraient le soleil et le feu. En conséquence, ils abattirent les pyrées, c'est-à-dire les temples où les mages entretenaient le feu sacré, et proscrivirent l'ancien culte.

Enfin la troisième époque dure depuis la conquête des Sarrasins jusqu'à nos jours. Quoique la plupart des Persans aient abandonné leur ancienne religion, cependant elle n'est point abolie. De ceux qui refusèrent d'embrasser le musulmanisme, les uns se retirèrent avec leurs prêtres dans la province de Kerman, et dans quelques contrées de la partie méridionale des Indes, où leur postérité vit paisiblement sous la protection des princes ; les autres, répandus dans la Perse, y sont traités avec le dernier mépris. On les connaît sous le nom de guèbres, mot persan, qui veut dire *infidèles* ; c'est un terme injurieux, par lequel les Mahométans désignent ceux qui ne sont pas de leur religion, et surtout les ignicoles, qu'ils ont singulièrement en horreur.

M. *Hyde* s'attendrit sur le sort d'une secte

Digitized by Google

qui lui paraît si respectable. Un guèbre qui se soumet à l'Alcoran est à ses yeux un apostat; peu s'en faut qu'il ne traite de martyrs ceux qui montrèrent une fermeté à toute épreuve. Etrange effet de la prévention ! quand même le magisme serait exempt des erreurs dont on le charge, sur quel fondement le préfèrerait-on au mahométisme? L'Alcoran prêche à haute voix l'unité et la spiritualité de Dieu; on y reconnaît clairement que l'Être suprême est créateur des esprits et des corps, du ciel et de la terre, et qu'il n'existe aucun être qui lui soit coéternel; on y proscrit sans ménagement le culte du soleil, des astres et des élémens, qui, de l'aveu même de M. *Hyde*, est un culte superstitieux. Pouvait-il dissimuler que ces vérités essentielles ne soient au moins couvertes de quelque nuage dans la religion des Perses? Un auteur moins passionné reconnaîtrait qu'un guèbre, qui se fait musulman de bonne foi, fait un pas vers la vérité.

Quoi qu'il en soit, M. *Hyde* fait tous ses efforts pour justifier les guèbres des horreurs que les chrétiens et les mahométans leur imputent. Il faut convenir que c'est ici l'endroit le plus plausible de son système. En effet, les missionnaires et les voyageurs rendent à ce peuple des

Digitized by Google

témoignages fort avantageux; ils nous assurent que ces bonnes gens se récrient contre la doctrine qui leur est attribuée; qu'ils font profession de n'adorer et de ne prier que Dieu seul, et de ne révérer le soleil et le feu que comme des symboles expressifs de la présence divine.

M. *Hyde* trouve encore l'apologie des Guèbres dans le Sad-der.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

De la religion des Perses, depuis l'établissement de leur nation, jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe.

PREMIER MÉMOIRE.

Sur le Sabaïsme des anciens Perses.

Il n'est pas nécessaire de recourir aux livres saints pour se convaincre que la véritable religion était originairement celle du genre humain. Les anciens peuples, quoique livrés à des superstitions extravagantes, quoique divisés sur la nature de la divinité et sur les

Digitized by Google

devoirs qu'elle exige, conservaient des traces sensibles de l'ancienne tradition, et les semences précieuses des vérités les plus importantes. Cet accord frappant entre des nations qui souvent ne se connaissaient point, qui n'avaient entre elles aucun commerce, prouve évidemment que leurs pères communs avaient une même croyance, une même morale, un même culte, et que les diverses opinions, qui dans la suite partagèrent les hommes, n'étaient que des inventions modernes et des altérations de la religion primitive.

Il serait difficile de fixer le temps où les idées commencèrent à se brouiller. Quelques auteurs placent cette époque avant la confusion des langues; d'autres mieux fondés, ce me semble, la reculent jusqu'après la dispersion générale qui suivit cet évènement. Il n'est pas naturel que les hommes aient sitôt oublié le déluge, et les merveilles que le souverain maître de la nature avait alors opérées.

Quoi qu'il en soit, je supposerai volontiers avec M. *Hyde* qu'Elam, fils de Sem, porta la religion de Noé dans la contrée où il y établit sa famille. Mais la famille d'Elam partageait cet avantage avec les autres colonies qui s'étaient séparées pour chercher de nouvelles

Digitized by Google

habitations ; et comme les autres, elle eut le malheur de ne pas conserver long-temps le véritable culte dans sa pureté. Les hommes s'égarèrent bientôt dans leurs raisonnemens, et substituèrent le culte des créatures à celui du créateur.

Il ne faut pas croire néanmoins que la métamorphose ait été subite, et qu'après s'être couché orthodoxe, on se soit trouvé pour ainsi dire idolâtre à son réveil. Ces passages brusques ne sont pas dans la nature ; les anciennes idées ne se perdent guère que par des dégradations imperceptibles, qui dérobent même la connaissance du changement. Pour en être frappé, il faudrait comparer le point d'où l'on est parti avec celui où l'on est arrivé, et souvent le premier terme est tellement éloigné qu'on en a perdu le souvenir. Le changement dont il s'agit ne s'est pas fait dans un seul esprit, ni même dans une seule génération ; de sorte que l'arrière-petit-fils d'Elam, par exemple, devenu adorateur du soleil, pouvait croire, avec une espèce de bonne foi, n'avoir pas d'autre religion que celle de son bisaïeul.

Il fut donc un temps où l'on n'était ni parfaitement orthodoxe, ni tout-à-fait idolâtre ;

Digitized by Google

et ce milieu, d'une certaine étendue, n'aura pas été franchi d'un seul saut; les uns l'auront parcouru plus vite, les autres plus lentement.

Frappés à l'excès de tous les objets sensibles, occupés du soin de pourvoir aux besoins les plus pressans, obligés d'étudier la nature du terroir, et le cours des astres qui règlent les saisons, les hommes auront d'abord été saisis d'admiration à la vue de ces globes lumineux, dont les bénignes influences donnent à la terre sa fertilité; et cette terre elle-même, source inépuisable d'alimens, cette eau qui s'insinue dans ses entrailles, pour former la sève qui donne l'accroissement aux plantes; ce feu, principe actif dans l'univers, qui, par la fermentation qu'il y cause, le tire d'un engourdissement léthargique, auront-ils moins attiré leurs regards et leur attention?

De l'admiration au respect, et du respect au culte, il n'y a presque qu'un pas à faire. Pourrait-on, sans ingratitude, aura-t-on dit, ne pas honorer des êtres si puissans, de qui nous devons tout attendre? Puisque c'est par leur moyen que Dieu nous comble de biens, c'est par leur canal que notre reconnaissance doit monter jusqu'à lui. Ce Dieu ne nous parle plus comme il parlait à nos pères; il ne nous mani-

Digitized by Google

feste sa présence que par la splendeur des astres et par l'activité des élémens. C'est donc proprement dans ces objets qu'il réside; c'est dans ces objets qu'il le faut adorer; et surtout dans ce globe éclatant, principe de lumière et de chaleur, si digne par sa magnificence d'être le trône du Très-Haut, et la vive image de cette lumière éternelle qui n'est apperçue que des esprits.

On ne s'en tint pas à ces premiers raisonnemens. Insensiblement on oublia l'auteur de la nature; on lui substitua la nature elle-même, non cette nature grossière que nous voyons de nos yeux, que nous touchons de nos mains; mais une nature subtile et vivante, qui, s'insinuant dans la matière sensible, pour ne faire qu'un tout avec elle, dirige le mouvement des corps d'une manière propre à conserver l'harmonie de l'univers.

Bientôt cette prétendue nature sembla trop vaste pour être saisie par une seule vue de l'esprit; il parut plus commode de la couper, pour ainsi dire, en parcelles. On savait, par l'ancienne tradition, qu'il existait des esprits supérieurs à l'homme, ministres du grand roi dans le gouvernement du monde. Ce furent ces esprits dont on anima l'univers; on en

plaça partout, dans le ciel, dans les astres, dans l'air, dans les montagnes, dans les eaux, dans les forêts, et même dans les entrailles de la terre; et l'on honora ces nouveaux dieux selon l'étendue et l'importance du domaine qu'on leur avait attribué. Subordonnés les uns aux autres, on leur faisait reconnaître pour supérieur un génie du premier ordre, que des nations plaçaient dans le soleil, et d'autres au-dessus de cet astre, selon que le caprice le leur dictait.

Ce système conduisit insensiblement au culte des morts. Les héros, les bons princes, les inventeurs des arts, les pères de famille distingués, n'étaient pas regardés comme des hommes ordinaires. On s'imagina que des esprits bienfaisans s'étaient rendus visibles, en se revêtant d'un corps humain, ou bien que les grands hommes s'étant élevés au-dessus du commun par une vertu plus qu'humaine, leur ame avait mérité d'être placée au rang de ces génies divins qui gouvernaient l'univers. On les honora donc après leur mort, comme protecteurs de ceux auxquels ils avaient fait tant de bien pendant leur vie.

Mais comme les hommes aiment ce qui frappe les sens, et que les esprits des morts ne jugeaient

Digitized by Google

pas à propos de se communiquer souvent, ni à beaucoup de personnes, par des apparitions, on crut les forcer en quelque sorte à se rendre présens à la multitude, par le moyen des statues qu'on leur érigea, et dans lesquelles on supposa que les génies venaient volontiers habiter, pour y recevoir les respects qui leur étaient dus. L'idolâtrie fut diversifiée selon le caractère particulier de chaque peuple, selon sa situation, ses aventures, son commerce avec d'autres nations. On conçoit aisément que les circonstances ont dû répandre une variété infinie sur les objets et la forme du culte public.

Je m'écarterais trop si j'entrais dans un plus grand détail. Je n'ai voulu présenter qu'une légère esquisse de l'origine et du progrès de l'idolâtrie. C'est peut-être dans ce goût qu'il en faudrait faire l'histoire.

Quand je dis l'idolâtrie, je sens que j'emploie un terme impropre pour signifier l'adoration d'une créature quelconque; mais la langue grecque, dont cette expression est tirée, n'en fournit point de plus générale. C'est que les Grecs s'étaient livrés de bonne heure au culte des héros et des statues. Ce nouveau culte absorba tellement l'ancien dans la plupart des régions occidentales, que les astres et les élémens

Digitized by Google

n'étaient plus honorés que comme personnifiés avec quelque génie ou quelque héros célèbre. Le terme d'idolâtrie exprimait donc très-exactement le caractère du culte reçu dans l'Occident.

Mais en Orient, où l'on adorait les astres et les élémens pour eux-mêmes, à cause de l'esprit vivifiant qui constitue leur nature, le fond de la religion n'était pas proprement l'idolâtrie. Le culte des astres et des élémens fut long-temps le seul culte; et celui des héros et des statues, adopté peu-à-peu par la plupart des Orientaux, n'étouffa pas le premier, qui fut toujours le principal et l'essentiel.

Ce que nous appelons en général idolâtrie est exprimé dans l'Orient par sabaïsme; et ce mot, selon les plus habiles critiques, n'indique pas la religion d'un peuple particulier habitant la ville de Saba; il vient du mot hébreu *Tsaba*, qui signifie *Troupe* ou *Armée*. L'ordre constant que les astres observent dans leur cours paraissait plus admirable que les mouvemens d'une armée rangée en bataille.

Un sabaïte était donc un adorateur de l'armée céleste; et c'est ainsi que les auteurs sacrés, qui vivaient avant que le culte des morts eût entièrement prévalu, désignent le culte profane

Digitized by Google

où les Hébreux se laissaient souvent entraîner. *Il adora*, disent-ils, *le soleil, la lune et toute l'armée du ciel.*

Ce fut pour combattre l'impiété sabaïte que les Israélites consacrèrent au vrai Dieu le titre de Dieu Sabaoth; car, selon les meilleurs interprètes, ce serait énerver la force de ce terme que de ne lui faire signifier qu'*arbitre de la victoire*, attribut qu'aucun peuple n'a jamais contesté à la divinité. Ainsi, par cette expression énergique, un Hébreu faisait profession de n'adorer que le créateur de l'armée des cieux, s'affermissait dans l'idée majestueuse qu'il avait de l'Être suprême, et se dépeignait vivement l'infériorité des objets devant lesquels les autres nations avaient la bassesse de se prosterner.

Après ces idées générales, que j'ai crues nécessaires pour l'intelligence de ce que je dois dire dans ce mémoire et dans les suivans, je viens à ce qui concerne la religion particulière des anciens Perses, unique objet de mes recherches.

Je conviens sans peine qu'ils n'étaient point *sabaïtes-idolâtres*. Adorateurs de l'armée du ciel, ainsi que tous les peuples de l'Orient, à l'exception des Hébreux, ils se tinrent dans les bornes de cette première erreur; jamais ils ne divinisèrent les hommes; ils ne prostituèrent

Digitized by Google

point leur culte à des idoles, à des figures monstrueuses, si communes dans les autres nations; mais il est notoire, avoué même par leurs apologistes les plus décidés, qu'ils se prosternaient avec un respect profond devant le soleil, les astres et le feu, et qu'ils donnaient à ces objets les mêmes témoignages d'adoration qu'on leur donnait dans tout l'Orient, et que les idolâtres ne refusaient point aux statues de leurs dieux. Donc, les anciens Perses étaient vraiment *sabaïtes*, selon la signification littérale de ce terme.

Toute l'antiquité sacrée et profane nous découvre dans l'Orient une secte renommée, qui, détestant le culte des morts et des statues, ne reconnaissait d'autres divinités que les astres et les élémens. Cette secte, qui tenait le milieu entre les Hébreux et les idolâtres, était connue des prophètes, et le livre de la Sagesse nous la dépeint au naturel. En quelle contrée de l'Asie placerons-nous cette secte (car il est indubitable qu'elle formait un corps et qu'elle n'était pas réduite à quelques philosophes épars çà et là)? Où trouverons-nous ce peuple demi-orthodoxe et demi-payen? Toutes les nations connues adoraient les idoles; les Perses seuls les avaient en horreur. C'est donc en Perse qu'il

Digitized by Google

faut placer cette secte ; et c'est en effet dans ce pays que les anciens nous assurent qu'elle existait.

Je dis les anciens, et je n'en excepte aucun ; M. *Hyde* lui-même n'en disconvient pas. Ceux mêmes qui parlent le plus avantageusement de la doctrine de Zoroastre disent nettement que les mages plus anciens étaient sabaïtes.

Je discuterai ces témoignages dans la suite ; maintenant l'aveu non suspect de M. *Hyde* nous suffit. Quand même il réussirait à faire l'apologie des sectateurs de Zoroastre, quelle conséquence en pourrait-il tirer en faveur de l'orthodoxie des mages, plus anciens que ce réformateur? Celui-ci n'aurait-il pas pu corriger les erreurs de sa nation, et ne passe-t-il pas même pour l'avoir fait, du moins sur quelques articles? Il fallait donc que M. *Hyde* abandonnât les Perses dans sa première époque.

En vain aurait-il objecté qu'aucun de ces auteurs grecs ou arabes n'était contemporain des anciens mages ; mais au défaut d'auteurs contemporains, les écrivains postérieurs sont-ils incapables de nous rien apprendre? Leur témoignage n'est-il d'aucun poids, lorsqu'ils déposent unanimement d'un fait très-vraisemblable en soi ? Ces mêmes auteurs nous assurent

Digitized by Google

que les autres peuples de l'Orient étaient Sabaïtes; ils nous attestent l'idolâtrie des anciens Chaldéens, des Babyloniens, des Égyptiens, avec lesquels ils n'avaient pas vécu. Pourquoi M. *Hyde* ne s'est-il pas avisé de leur donner un démenti sur ce point, et de transformer en symboles innocens les idoles de ces nations?

Mais s'il lui fallait des auteurs contemporains, il les pouvait trouver sans peine dans les prophètes de l'ancien Testament, dont quelques-uns nous ont parlé des Perses. Leur témoignage l'aurait convaincu de sa méprise; car, indépendamment de l'autorité divine, qui doit assujettir nos esprits, on sait qu'ils étaient parfaitement au fait des usages et des religions de l'Orient, et que d'ailleurs ils n'avaient aucune envie de décrier un peuple qu'ils regardaient comme le futur libérateur de la nation sainte. Cherchons donc ces lumières, que M. *Hyde* a négligées. Je commence par Ézéchiel. Ce prophète, captif à Babylone, était, à parler même humainement, très à portée de connaître la religion des Perses.

Il raconte qu'ayant été transporté en vision au dessus du temple de Jérusalem, Dieu lui fit voir toutes les abominations qui s'y commettaient. Il apperçut d'abord des gens qui ado-

Digitized by Google

raient Baal; d'autres qui se prosternaient devant des idoles peintes sur les murailles, et devant des images de reptiles et d'animaux; d'un autre côté il vit des femmes qui pleuraient Thamnuz. *Enfin*, dit-il, *je vis à l'entrée du temple du Seigneur, entre le vestibule et l'autel, vingt-cinq hommes qui tournaient le dos au temple du Seigneur, et dont le visage regardait l'orient; et ils adoraient le soleil levant.*

On voit, par la suite de ce chapitre, que les Israélites infidèles avaient embrassé, chacun suivant son goût, l'une des quatre religions les plus connues dans l'Orient. La première est celle des Phéniciens et des Chaldéens; la seconde, celle des Egyptiens, la troisième celle des Syriens. Peut-on douter que la quatrième ne soit celle des Perses? Elle est si bien caractérisée, qu'il est impossible de la méconnaître. Ces paroles d'*Ezéchiel* signifient, dit M. *Prideaux*, que ces Israélites avaient renoncé au culte du vrai Dieu, et avaient embrassé le culte idolâtre des mages; car le saint des saints, dans lequel était le *shékinah*, ou symbole de la présence divine, qui reposait sur le propitiatoire, étant au bout occidental du temple de Jérusalem, tous ceux qui y entraient pour adorer Dieu avaient le visage tourné vers cet endroit. C'é-

Digitized by Google

tait là leur *kebla*, ou le point vers lequel ils dirigeaient toujours leur culte; mais le *kebla* des mages étant le soleil levant, ils adoraient toujours le visage tourné vers l'orient. Ainsi, ces vingt-cinq hommes, en changeant le *kebla*, faisaient voir qu'ils avaient changé de religion.

En effet, ces vingt-cinq hommes n'adoraient ni Baal, ni Thamnuz, ni les statues, ni les images. Les Perses n'adoraient non plus aucun de ces objets. Mais ces Israélites infidèles se prosternaient devant le soleil levant, et, de l'aveu de M. *Hyde*, les Perses rendaient au soleil levant les mêmes honneurs. C'est donc la religion des Perses que le prophète a voulu décrire; mais si le culte de cette religion n'eût pas été sabaïte, *Ézéchiel* n'aurait pas mis cette quatrième abomination sur la même ligne que les trois premières. Il regardait donc les Perses comme adorateurs du soleil.

Le témoignage d'Isaïe est encore plus décisif, parce qu'il nomme le peuple qu'Ézéchiel ne fait qu'indiquer. Le prophète annonce les conquêtes de Cyrus deux siècles avant la naissance de ce prince. Il décrit sa religion et ses erreurs, et telles sont les instructions que Dieu donne, par Isaïe, au libérateur de son peuple.

Digitized by Google

Voici ce que le Seigneur dit à Cyrus qui est son christ.....

« Je suis le Seigneur, moi le Dieu d'Israël, qui
» vous ai appelé par votre nom. C'est à cause
» de Jacob qui est mon serviteur, et d'Israël
» qui est mon élu, que je vous ai appelé par
» votre nom. Je vous ai désigné par des titres
» honorables, et vous ne m'avez point connu.
» Je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'au-
» tre; il n'y a point de Dieu que moi. Je vous
» ai mis les armes à la main, et vous ne m'a-
» vez point connu. Je le fais afin que depuis le
» lever du soleil jusqu'au couchant on sache
» qu'il n'y a point de Dieu que moi. Je suis le
» Seigneur, et il n'y en a point d'autre. C'est
» moi qui produis la lumière et qui forme les
» ténèbres; qui crée la paix, et qui fais les
» maux. Je suis le Seigneur qui fais toutes ces
» choses.... C'est moi qui ai fait la terre, et qui
» ai créé l'homme pour l'habiter. C'est moi
» dont les mains ont étendu les cieux, et qui ai
» donné mes ordres à toute la milice des as-
» tres. »

Pesons ces paroles : elles nous apprennent quelle devait être la religion de Cyrus, et quelle était celle des Perses contemporains d'Isaïe.

Cyrus ne connaissait pas le vrai Dieu. Il ne

Digitized by Google

savait pas que le Dieu d'Israël fût le seul Dieu véritable. Il n'adorait donc pas l'Être souverainement parfait, créateur du ciel et de la terre; car tel est le Dieu d'Israël. Les peuples étrangers aux Hébreux n'étaient pas obligés de savoir que Dieu prenait ce titre *de Dieu d'Israël*, parmi la nation consacrée à son culte; Job et d'autres saints patriarches ne le savaient pas non plus. Ce n'eût donc été dans Cyrus qu'une simple ignorance de fait, qui ne l'eût pas rendu coupable, si d'ailleurs il n'eût adoré que le vrai Dieu. Il adorait donc quelque créature qu'il prenait pour la divinité; car certainement il n'était pas athée.

Cependant le prophète n'impute point à Cyrus d'adorer les idoles ou les manes des morts, comme il le reproche immédiatement avant, et immédiatement après, aux Babyloniens et aux autres peuples de l'Orient. Or, quand on n'adore ni le vrai Dieu, ni les héros, ni les idoles, peut-on adorer autre chose que le soleil, les astres, la lumière et le feu?

Mais il n'est pas besoin de raisonner pour tirer cette conclusion. Le prophète nous fait assez connaître, par les instructions que Dieu donne à Cyrus, quelles étaient les fausses idées que ce conquérant se formait de la divinité. Il ignorait

Digitized by Google

qu'il y eût un Dieu créateur de la lumière ; il ne savait pas que ce Dieu eût produit la terre ; que les cieux fussent l'ouvrage de ses mains, et qu'il commandât en maître à la milice des astres ; car si ce prince eût connu toutes ces choses, la peinture que Dieu fait de lui-même ne serait qu'une description vague, et Cyrus n'en eût pas été plus instruit. Par conséquent, Cyrus regardait la lumière, les cieux, la milice des astres comme des êtres souverains, et comme les seules divinités qu'il devait adorer.

Ces deux autorités, d'*Ezéchiel* et d'*Isaïe*, sont si décisives, que M. *Hyde* lui-même n'aurait pu refuser de s'y rendre, s'il y eût fait attention. C'est du moins le jugement que M. *Prideaux* en porte. Mieux instruit que son compatriote dans les saintes Ecritures, il n'hésite pas à condamner les anciens Perses, et ne date leur orthodoxie prétendue que de la réformation de Zoroastre, sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, et c'est ainsi qu'il adoucit le système de M. *Hyde*, (dont il paraît d'ailleurs admirateur) pour rendre ce système plus soutenable. Nous verrons dans la suite de ces Mémoires s'il est possible de tenir dans ce retranchement. Mais avant que de finir, il est juste d'écouter les rai-

Digitized by Google

sons de M. *Hyde;* il en résultera de nouveaux éclaircissemens.

Le savant Anglais convient, comme on l'a déjà remarqué, que les anciens Perses adoptèrent de bonne heure le culte extérieur des élémens et des astres; mais il prétend que ce culte n'est pas une preuve certaine de sabaïsme. Si nous savions, dit-il, ce qu'ils prononçaient en se prosternant devant le soleil et devant le feu, nous pourrions juger de leurs intentions; car les sentimens de l'ame se manifestent par les paroles; mais les formules de ces anciennes prières ne nous ont pas été conservées. Nous savons seulement que les Guèbres, en observant les mêmes cérémonies, ne prétendent adorer ni le soleil, ni le feu. D'ailleurs, le prosternement n'est pas un signe certain de l'adoration proprement dite. Les Orientaux se prosternaient devant les rois et les grands; Abraham se prosterna devant les princes cananéens. Ces salutations n'étaient que des honneurs civils, que l'on distinguait sans peine des honneurs religieux, par les sentimens connus de ceux qui les rendaient. Ainsi les anciens Perses pouvaient ne rendre au soleil et au feu que des honneurs du même genre.

Pour les convaincre de sabaïsme, ajoute

M. *Hyde*, il faudrait prouver que leur culte était absolu et non relatif. S'il n'avait pour objet que l'être même du soleil et du feu, les Perses étaient sabaïtes ; mais il est très-possible qu'ils regardassent le feu uniquement comme le symbole de la présence divine; les astres, et surtout le soleil, comme le trône du grand roi, comme l'image la plus parfaite de la lumière éternelle. En ce cas le culte était simplement relatif, parce que c'était Dieu seul que l'on adorait, comme résidant dans ces objets, ou représenté par eux; comme c'était Dieu seul que Moïse adorait dans le buisson ardent, et les Israélites dans l'arche d'alliance.

Telles sont en abrégé les suppositions que M. *Hyde* allègue comme des réalités, dans le cours de son livre. Il est clair qu'il ne peut les appuyer sur aucun monument certain, et qu'ainsi elles ne peuvent être raisonnablement opposées au témoignage positif d'*Ezéchiel* et d'*Isaïe*. Je veux qu'il soit possible que les anciens Perses n'aient pas été sabaïtes, mais il est du moins aussi possible qu'ils l'aient été. Les preuves de fait décident à laquelle des deux possibilités il faut s'en tenir.

Mais voyons si la supposition de M. *Hyde* pourrait se défendre, même en genre de pos-

Digitized by Google

sibilité. J'y remarque d'abord une contradiction manifeste, et cette contradiction se trouve partout dans l'ouvrage du docte Anglais. Il prétend que le culte des astres était tout-à-la-fois chez les Perses culte civil et culte relatif; mais si ce culte était relatif, il était religieux, puisqu'il se rapportait à Dieu, et par la même raison, s'il n'était que civil, il n'était pas relatif. Ce sont deux hypothèses différentes, entre lesquelles il faut opter, parce qu'elles se donnent mutuellement l'exclusion.

Je sais que les mêmes hommages extérieurs peuvent quelquefois appartenir également aux deux cultes, parce que les signes de respect sont arbitraires et d'institution humaine, et que d'ailleurs on ne peut les varier à l'infini. C'est par la différence des objets, et l'intention connue de ceux qui leur donnent des marques de vénération, qu'il faut juger de la nature du culte. Un payen se prosterne devant son roi et devant la statue de Jupiter. Le premier de ces actes n'est point un culte religieux, parce qu'il est notoire que le roi n'est point regardé comme un dieu ; mais le second est certainement religieux, parce que le culte de la statue de Jupiter n'a point de rapport à l'ordre de la société, ni à la subordination qui doit être observée entre les hommes.

Digitized by Google

Le culte des astres et du feu ne pouvait avoir aucun de ces rapports humains; il ne regardait que Dieu; il était partie essentielle de la religion des Perses. Ce n'était donc pas un culte civil; en un mot, les Perses regardaient les astres et le feu comme des divinités proprement dites, ou simplement comme des êtres représentatifs de Dieu. Dans l'une et dans l'autre supposition, les Perses, en se prosternant devant le soleil et devant le feu, prétendaient adorer la divinité. C'était donc un culte religieux, s'il en fut jamais.

Mais ce culte religieux était-il relatif, ainsi que M. *Hyde* le prétend? C'est la seconde hypothèse, et la seule qui mérite attention. Ce que ce savant auteur dit à ce sujet exprime assez bien les premiers pas que les hommes ont faits vers le sabaïsme, et que les Perses firent sans doute comme les autres. Tâchons de développer ces premières idées de nos pères, et de saisir le fil de leurs raisonnemens.

Quoique Dieu soit partout, quoique tout soit en lui, il faudrait être bien élevé au-dessus des sens, pour voir également l'invisible dans tous les objets de l'univers, pour percer les voiles qui ne le décèlent qu'aux esprits attentifs, et qui le cachent aux charnels. Bientôt les

Digitized by Google

hommes ne virent plus dans la nature que la nature seule. Pour se rappeler la présence de Dieu, ils crurent devoir choisir des objets plus propres que les autres à réveiller en eux l'idée de l'Être Suprême, et dans lesquels on pût supposer qu'il résidait d'une façon particulière. C'est ce que les Orientaux appellent *Shékinah*, c'est-à-dire le symbole de la présence divine. C'était dans cet objet qu'ils adoraient Dieu d'une manière spéciale, surtout dans le moment du culte public, qui semble exiger que quelque objet sensible fixe les yeux et l'attention de la multitude.

Le préjugé sur ce point était tellement enraciné, que Dieu, voulant conserver le vrai culte dans le peuple hébreu, eut égard à sa faiblesse, jusqu'à lui accorder un *shékinah*: c'était l'arche d'alliance, où la présence divine était manifestée par des signes éclatans.

Les autres nations que Dieu ne jugea pas à propos d'honorer de sa présence spéciale prirent pour *shékinah* le soleil, les astres, le feu. La plupart même ne s'en tinrent pas longtemps à ces objets communs à tout le genre humain. Chaque peuple voulut avoir son *shékinah* particulier, et fixa le séjour de la divinité dans des simulacres, et dans des figures

Digitized by Google

d'hommes et d'animaux, consacrés avec certaines cérémonies.

Je crois bien que dans les premiers commencemens l'intention n'était pas tout-à-fait mauvaise; mais les hommes firent en cela deux fautes, dont les conséquences furent terribles.

La première fut de se fixer un *shékinah* par leur propre choix. Dieu est également partout, et ce n'est pas à l'homme à lui prescrire une demeure spéciale, où, pour ainsi dire, il soit tenu de se manifester. C'est à Dieu seul à la choisir, s'il veut bien avoir cette condescendance, afin que l'homme se souvienne toujours que Dieu seul est l'auteur de cette institution.

Le second tort qu'eurent les hommes, c'est d'avoir pris pour *shékinah* des objets capables par eux-mêmes d'attirer le respect et l'admiration. On fut la dupe d'un raisonnement plus spécieux que solide. Si l'on veut, disait-on, adorer Dieu dans son image, il faut choisir la plus parfaite et la plus expressive : or, il n'y a rien de plus propre à représenter la lumière éternelle et la puissance de celui qui donne la vie et la fécondité, que l'astre brillant, principe de la lumière sensible, que le feu qui met tout en mouvement dans la nature.

Rien de plus raisonnable en apparence, et

Digitized by Google

dans le fond rien de moins sensé. Plus ces images paraissent naturelles, plus elles expriment la grandeur de Dieu, sa bonté, sa puissance, et moins il était à propos de faire passer par elles les respects et l'adoration qu'on doit à Dieu. Il était trop à craindre que de pareils symboles ne fixassent entièrement l'attention des adorateurs, et ne devinssent l'unique objet du culte.

Aussi lorsque Dieu établit un *shèkinah* pour les Hébreux, il ne choisit ni le soleil, ni le feu; ce fut sur une arche qu'il fit éclater sa gloire. Or, quelque magnifique que fût cette arche, ce n'était dans le vrai qu'un simple coffre, qui n'offre aucune apparence de puissance et d'action. La splendeur qui l'environnait quelquefois était une splendeur étrangère. Il était trop évident que l'arche n'était respectable que par institution, pour qu'on fût tenté d'y borner son culte. Elle ne devint jamais une idole pour les Israëlites, quelque penchant qu'ils eussent à l'idolâtrie.

On dira peut-être que Dieu s'était souvent rendu visible, avant et après le déluge, sous le symbole du feu; que dans la suite il manifesta sa présence à Moïse, dans le buisson ardent, et même à tout le peuple d'Israël, lors-

Digitized by Google

que la loi fut donnée sur le mont Sina, au milieu des feux et des éclairs. On se conformait donc, ce semble, à l'intention de Dieu, en prenant le feu pour *shékinah*. De là le respect pour le feu perpétuel, autorisé par toutes les religions du monde, et spécialement par la loi de Moïse. On sait qu'il était prescrit de l'entretenir avec soin, et de le nourrir de matières pures. C'était un crime de l'employer à des usages profanes, ou de se servir du feu profane pour brûler les victimes et les parfums.

Je ne doute point que ces exemples n'aient fait impression, et qu'on ne s'en soit servi pour autoriser le choix du feu pour le *shékinah ;* mais ce choix n'en fut pas moins téméraire. Lorsque Dieu s'était manifesté par le feu, il est indubitable que ce feu particulier était le vrai *shekinah* pour le moment; c'était vers cette portion de matière ignée qu'il fallait diriger l'adoration due au souverain Être; mais ce feu étant miraculeux, quelle conséquence en pouvait-on tirer pour les feux naturels? Dieu avait-il quelquefois parlé du milieu du soleil, du milieu des feux sacrés? Parce que Dieu s'était quelquefois rendu présent sous le symbole du feu, les hommes étaient-

Digitized by Google

ils les maîtres de fixer sa demeure dans tel feu qu'ils jugeaient à propos?

Quant au feu perpétuel des Hébreux, M. *Hyde* n'en peut tirer aucun avantage. Il convient lui-même qu'ils ne lui rendaient point de culte. Le soin avec lequel on l'entretenait pur et sans souillure était un symbole, non de la présence de Dieu, mais de l'adoration perpétuelle, et de la pureté intérieure avec laquelle on doit s'approcher du saint des saints.

Si quelqu'un voulait encore justifier ceux qui se formèrent arbitrairement des *shékinah*, j'en appelle à l'expérience. Qu'arriva-t-il de cette première démarche? Bientôt les hommes adorèrent les astres et les élémens; le culte, de relatif qu'il était d'abord, devint absolu; on oublia la chose signifiée, et l'on s'en tint au signe. On avait voulu honorer la lumière invisible dans la lumière visible; le principe éternel du mouvement, de la vie et de la fécondité, dans les principes créés qui sont les instrumens de la Providence; et bientôt on ne reconnut plus que les principes créés, ou plutôt on confondit les deux ensemble, et l'on attribua les qualités du principe immatériel, qu'on ne voyait point, à ceux qui seuls paraissaient avoir de la réalité, parce qu'ils étaient sensibles.

Digitized by Google

Pouvait-on raisonnablement attendre autre chose? On ne s'était déterminé à prendre pour *shékinah* le soleil et le feu, que parce qu'on s'était formé une haute idée de l'excellence de ces créatures. Combien ce commencement de respect excessif dut-il augmenter, lorsque ces êtres devinrent l'objet immédiat du culte extérieur? Qui pouvait retenir les nations dans un pas si glissant? Depuis long-temps Dieu ne leur parlait plus ni par lui-même ni par les prophètes; elles n'avaient ni livres sacrés, ni code de religion; de jour en jour les anciennes traditions s'obscurcissaient par le mélange des fables; on perdait l'intelligence des allégories et des figures, sous lesquelles le génie oriental aimait à renfermer les dogmes de la religion et l'histoire du genre humain; on les prit à la lettre, et dans le sens le plus grossier. Les peuples n'étaient guère en état de percer ces voiles épais; et les sages étaient plutôt égarés que ramenés à la vérité par leurs raisonnemens et leurs systèmes.

Sur quel fondement jugerait-on que les anciens Perses ont été privilégiés? Comme les autres peuples, ils placèrent leur *shékinah* dans le soleil et dans le feu. M. *Hyde* convient lui-même que le culte qu'ils rendaient à ces objets

Digitized by Google

était excessif et superstitieux, et que Moïse le défendit avec raison aux Israélites. Ce culte portait donc par lui-même au sabaïsme. Or, conçoit-on qu'un peuple entier, dénué du secours de la révélation, ait résisté pendant quinze siècles au moins au penchant qu'ont tous les hommes à se former des divinités sensibles, lorsque ce penchant était fortifié et comme justifié par le culte reçu dans la nation? Ils auront embrassé de bonne heure une manière mal entendue d'honorer Dieu; et depuis ce premier pas, ils auront été un temps infini sans en faire un second, qui n'en était qu'une suite trop naturelle. Séduits par la contagion du mauvais exemple, ils auront adopté le rituel des peuples voisins et détesté leur catéchisme. On ne connaît pas l'homme, quand on imagine de pareilles hypothèses.

Ne jugeons pas des anciens par nous-mêmes. Nés dans le sein d'une religion divine, nous suçons, pour ainsi dire, avec le lait, des idées saines sur la nature de Dieu; et loin de nous sentir enclins à l'idolâtrie, nous avons peine à comprendre qu'on ait été capable d'un tel égarement.

Mais dans les siècles qui suivirent le déluge, le sabaïsme était un mal contagieux, qui se ga-

gnait par les yeux et par les oreilles. Le soleil et les astres étaient alors des objets très-dangereux à regarder avec attention, parce que leur vue rappelait l'opinion générale qu'on avait de leur excellence. C'est contre ce péril que Moïse avertissait les Israélites de se précautionner.

Prenez garde, leur dit-il, *qu'en élevant vos yeux au ciel, et voyant le soleil, la lune et tous les astres, vous ne tombiez dans l'illusion et dans l'erreur, et que vous ne rendiez un culte et une adoration à des êtres que Dieu a faits pour le service de toutes les nations qui sont sous le ciel.*

C'est dans le même esprit que Job, environné d'adorateurs de l'armée céleste, n'osait presque se livrer au plaisir innocent de contempler la course majestueuse du soleil et de la lune.

Si, regardant, dit-il, *le soleil dans tout son éclat, et la lune lorsqu'elle avançait avec majesté, mon cœur alors a été séduit en secret par la beauté de ces astres, et si j'ai porté ma main à ma bouche pour la baiser en leur honneur, ce serait un crime capital, et j'aurais renoncé le Dieu suprême.*

Les anciens Perses rendaient bien d'autres

Digitized by Google

honneurs aux astres, et l'on soutiendrait qu'ils n'avaient pas *renoncé le Dieu suprême!* A la vue de la magnificence des cieux, les gens même instruits avaient besoin de se roidir contre l'impression de l'exemple; et l'on voudrait qu'un peuple entier, adoptant au moins les pratiques extérieures du sabaïsme, se soit tenu constamment à ne les regarder que comme un culte relatif.

M. *Hyde*, persuadé du fait, ne se lasse point d'admirer une nation si sage; il ne voit que les Hébreux qui puissent l'emporter sur elle. Mais en vérité il est trop modeste; ses Perses méritent en toutes façons la préférence. Réduits au seul secours de la raison, portés au sabaïsme par l'exemple de leurs voisins, et même par leurs propres usages religieux, ils persévèrent dans l'orthodoxie, sans jamais se démentir; et les Hébreux, nourris pour ainsi dire de miracles, instruits par une loi claire et précise, excités par les exhortations des prophètes, prémunis en toute manière contre l'idolâtrie, les Hébreux, dis-je, ne cessent d'adorer les astres et d'autres divinités plus méprisables encore, et ne peuvent être ramenés au vrai Dieu que par des châtimens rigoureux! Les Perses seraient donc infiniment préférables aux Hé-

Digitized by Google

breux. Mais si cette conséquence répugne à M. *Hyde* lui-même, il faut reconnaître que les Hébreux ne l'emportaient sur les Perses que parce que ceux-ci étaient, par principe de religion, adorateurs décidés du soleil et des astres.

La différence des noms que les deux peuples donnaient au soleil suffirait seule pour établir l'opposition de leurs idées. Chez les Perses, le soleil était appelé *mithra*, surtout quand il s'agissait de culte et de religion. C'est ainsi, du moins, que les Grecs rendaient le mot perse *mihr*, dont ils avaient peine à saisir la véritable prononciation. Or, *mihr*, dans l'ancienne langue de Perse, signifie *amour, bonté, miséricorde.* Je copie M. *Hyde;* son vocabulaire ne sera pas suspect.

Mais donnera-t-on jamais un nom si majestueux à ce que l'on regarde comme une simple créature, une créature inanimée? Ce nom convient tellement à l'Être suprême, que les idolâtres auraient peut-être eu honte de l'accorder à la plupart de leurs dieux. Je veux bien supposer que le soleil n'a d'abord reçu le nom de *mihr* que comme image de celui qui, par essence, est *amour, bonté, miséricorde;* mais il faut convenir que la métaphore est dure, et qu'il est

Digitized by Google

naturel, au bout de quelque temps, de confondre l'image et l'original.

Ainsi regardant le soleil comme un être puissant qui aime les hommes, comme un abyme de *miséricorde* et de *bonté,* les Perses, lorsqu'ils se prosternaient devant lui, ne pouvaient manquer de se laisser pénétrer des sentimens les plus vifs de reconnaissance, d'amour et de respect; et voilà l'adoration la mieux caractérisée.

Le nom du soleil, dans la langue hébraïque, avait une signification bien différente; on l'appelait *shemesh,* c'est-à-dire *ministre, serviteur.* Cependant M. *Hyde,* par une suite de ses préventions, prétend que le *shemesh* des Hébreux a le même sens que le *mihr* des Perses: mais il se trompe assurément. Si le soleil était appelé *serviteur,* c'était serviteur du genre humain; ministre de Dieu, sans doute, mais créé pour servir les hommes. Cette signification est démontrée par les paroles de Moïse, que j'ai rapportées ci-dessus : *De peur que vous n'adoriez des êtres que Dieu a faits pour le service de toutes les nations qui sont sous le ciel.* Le ministère du soleil est donc un ministère servile, et non pas un ministère de puissance et d'autorité.

Digitized by Google

Le livre de la Genèse, qui nous apprend la destination du soleil et des astres, borne leur ministère à *luire sur la terre*, à séparer *le jour d'avec la nuit*. Ces grands corps ne sont point faits pour eux-mêmes, mais pour l'utilité de l'homme.

C'est en conséquence de ces nobles idées que, dans une occasion extraordinaire, Josué n'hésite pas à commander au soleil même : *Soleil, arrête-toi sur Gabaon; et toi, lune, n'avance point sur la vallée d'Aialon*. Isaïe ordonne de même à l'ombre du cadran d'Achaz de rétrograder de dix degrés. Ces prophètes sachant que le soleil était fait pour servir l'homme dans l'ordre de Dieu, lui commandant avec empire, sans ménagement, sans compliment, sans excuse, comme un maître qui parlerait au plus vil de ses esclaves. Quelle eût été la surprise d'un Perse, s'il eût vu *mithra* obéir ponctuellement aux ordres d'un mortel ?

C'est donc par une vue profonde que, dans la langue sainte, on affecta de désigner le soleil par un nom méprisant, pour l'opposer aux noms honorables que les nations lui prodiguaient. Le terme de *shemesh* était un argument invincible, et tout à la fois un excellent préservatif contre le sabaïsme ; car qui peut

Digitized by Google

être tenté d'adorer son propre serviteur? C'est un raisonnement que Moïse insinue d'une manière bien propre à faire impression sur les Israélites.

Outre le soleil, les anciens Perses honoraient la lune, les étoiles, les planètes, et surtout celle de Mars, qu'ils nommaient *Behram*. Ils honoraient aussi les élémens, et principalement le feu, qu'ils regardaient comme l'ame de l'univers. Je n'entrerai point dans le détail de tous ces objets du culte adopté par la nation. J'aurai des occasions plus naturelles d'en traiter à fond dans la suite de ces Mémoires. Ce que j'ai dit dans celui-ci est plus que suffisant pour prouver, contre M. *Hyde*, que la religion des anciens Perses, avant le règne de Darius, fils d'Hystaspe, était le *sabaïsme pur*, en prenant ce terme dans un sens exact et littéral.

Digitized by Google

PREMIÈRE EPOQUE.

De la Religion des Perses, depuis l'établissement de leur nation jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe.

SECOND MÉMOIRE.

Sur le Dualisme des anciens Perses (1).

LE sabaïsme n'est pas le côté le plus défavorable de la religion des Perses; il pourrait même passer pour un effort de bon sens, en comparaison de l'idolâtrie des autres peuples. Si les Perses s'égarèrent, du moins ils furent séduits par des raisonnemens spécieux, et les idées défectueuses qu'ils se formaient de la divinité conservaient encore un reste de noblesse et de grandeur.

Mais il était arrêté que les peuples abandonnés

(1) Suite du Traité historique de la Religion des Perses, par M. l'abbé *Foucher*.

Digitized by Google

à eux-mêmes déshonoreraient la raison par quelques excès monstrueux. Les anciens Perses firent du *dualisme* un article capital de leur théologie; et ce dogme insensé, destructif de toute religion et de toute morale, les couvrira d'un opprobre éternel.

Tout le monde sait que *Manès* ne fut pas le premier auteur de l'impiété qui porte son nom. Il puisa sa doctrine dans la théologie des mages; il essaya de la concilier avec le christianisme; il en tira d'affreuses conséquences; il l'étaya d'explications plus folles les unes que les autres; et de ce composé monstrueux il bâtit un système qui parut neuf : mais le fond même du système ne l'était pas, puisqu'on le trouve adopté par des hérétiques et par des philosophes plus anciens que *Manès*.

Il est certain que l'origine de cette erreur se perd dans l'antiquité la plus reculée. On en trouve des traces dans toutes les nations; presque toutes les religions de l'Amérique en sont infectées; mais elle ne fut, nulle autre part que dans la Perse, un point de religion nationale. La Perse est son pays natal; c'est en Perse qu'elle s'est conservée, et c'est de la Perse qu'elle s'est répandue dans tout l'univers.

M. *Hyde*, forcé par l'évidence du fait et par

Digitized by Google

le témoignage des écrivains arabes, convient lui-même qu'avant *Manès* il existait dans la Perse une secte de *dualistes* qui, prenant dans un sens grossier l'histoire des combats d'Oromaze et d'Arimane, en faisaient deux natures éternelles et irréconciliables.

Je n'examine point si ces *dualistes* n'étaient qu'une secte particulière parmi les mages, ainsi que le prétend M. *Hyde;* mais il est certain que Zoroastre passait dans l'antiquité, et surtout parmi les mages-dualistes, comme l'inventeur ou le principal fauteur du dogme des deux principes. M. *Hyde* fait tous ses efforts pour l'en disculper, et je veux bien aujourd'hui ne rien contester sur ce sujet au savant Anglais; mais du moins il faudra conclure de la déposition générale de toute l'antiquité, que Zoroastre n'avait pas clairement combattu le *dualisme*, et que, par la manière dont il s'était exprimé dans ses discours et dans ses écrits, il avait donné lieu à cette imputation. Que l'on dise, si l'on veut pour l'excuser, que, dans la crainte de soulever contre lui le corps des mages, il n'osa prescrire l'erreur trop ouvertement, ni changer le langage autorisé par la religion publique, il s'ensuivra toujours que les Perses antérieurs à Zoroastre étaient dualistes, et même

que l'erreur devait être profondément enracinée dans les esprits, puisqu'on ne peut faire l'apologie du réformateur qu'aux dépens de ceux qui sur ce point avaient un si grand besoin de réforme.

Une présomption déjà si fondée est soutenue du témoignage de tous les anciens. Sans accumuler ici leurs textes, qui trouveront mieux leur place lorsque nous en serons à la seconde époque, je me contenterai d'en citer deux, qui me paraissent ne souffrir aucune difficulté.

Rappelons-nous d'abord le célèbre passage d'Isaïe, que j'ai rapporté tout au long dans le mémoire précédent, pour prouver le *sabaïsme* des anciens Perses; il n'est pas moins décisif pour les convaincre de *dualisme*. *Je suis le Seigneur, il n'y en a point d'autre. C'est moi qui produis la lumière et qui forme les ténèbres; qui fais la paix et qui crée les maux. Je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses.*

Puisque ces paroles sont adressées à Cyrus, dit M. *Prideaux*, elles doivent faire allusion à la doctrine des mages de Perse, qui croyaient que la lumière et les ténèbres, c'est-à-dire le bien et le mal, étaient les êtres souverains, et qui ne reconnaissaient pas le Dieu suprême qui leur est supérieur, et c'est de là, sans doute,

Digitized by Google

que vint à Zoroastre la pensée de réformer ce dogme absurde de la théologie des mages.

Laissons Zoroastre, dont il ne s'agit pas ici. M. *Prideaux*, très-zélé d'ailleurs pour le système de M. *Hyde*, est contraint, par la force des paroles du prophète, d'abandonner les anciens Perses, et se retranche dans l'orthodoxie prétendue de leur réformateur. Son raisonnement, au reste, est d'une évidence qui saisit; car l'idée de Dieu, que Dieu lui-même donne à Cyrus, n'est point une idée vague, qui n'aurait pas éclairé ce prince; il s'agissait de le désabuser des fausses notions qu'il avait de la divinité.

Cette réflexion nous a déjà fait conclure que les Perses ne reconnaissaient point d'être supérieur à la lumière, puisque Cyrus avait besoin de savoir que Dieu *avait produit la lumière; que ses mains avaient étendu les cieux, et qu'il donnait ses ordres à toute la milice des astres.* Ce n'est donc point en vain que Dieu ajoute qu'il *produit les ténèbres*, ainsi que *la lumière;* qu'il *crée les maux* comme les *biens*, et qu'il insiste en disant : Je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses. Cyrus et sa nation croyaient donc que les ténèbres et le mal avaient une existence indépendante de la puissance divine; ils ne regardaient pas les biens et les maux

Digitized by Google

comme distribués aux hommes par la volonté suprême du Créateur, mais comme un effet naturel du combat de deux puissances ennemies ; et par la même raison, ils cherchaient l'origine du mal et du désordre dans une substance ténébreuse que Dieu n'avait pas produite. Si ce n'est pas là le dualisme tout pur, on ne le trouvera nulle part.

Pour confondre cette erreur en peu de mots et sans discussion, Isaïe propose à Cyrus une profession de foi sur l'unité du principe éternel de toutes choses, auteur de la lumière et des ténèbres, distributeur souverain des biens et des maux, et, pour prévenir toute équivoque, créateur même de l'esprit de ténèbres. On voit assez qu'il ne s'agit point ici du mal moral; ce serait un blasphême de l'attribuer à Dieu. Ce mal ne peut avoir d'autre cause que la volonté libre de la créature qui se détourne de l'ordre.

Les sentimens qu'Isaïe lisait d'avance dans l'ame de Cyrus se trouvent singulièrement constatés par l'histoire de la vie de ce prince. Xénophon nous représente son héros dans le cours de ses conquêtes, et par conséquent avant que Dieu l'eût éclairé, comme le fauteur et même comme le prédicateur du dualisme.

On se rappellera sans peine l'aventure d'A-

Digitized by Google

raspe, à qui Cyrus avait confié le soin de garder la belle Panthée. Ce prince ne le chargea d'une commission si délicate, qu'après l'avoir averti du danger. Mais en vain Cyrus remontra, vainement prouva-t-il à son ami, par d'illustres exemples, que l'amour est capable de renverser les plus fortes têtes; Araspe n'en fut point effrayé. Il promit de résister à ses penchans, et crut même pouvoir assurer qu'il n'aurait point à combattre. « Quoi! disait-il, aime-t-on sans vouloir aimer? Résolu de ne point aimer Panthée, je ne l'aimerai jamais, dussé-je passer avec elle tout le reste de ma vie. »

Cette confiance présomptueuse eut le succès qu'elle méritait. L'amour se glissa bientôt dans le cœur d'Araspe, et s'en rendit maître au point que le jeune homme, s'oubliant, alla jusqu'aux menaces. Cyrus en prévint l'effet dès que Panthée l'en fit avertir.

Araspe, confus, vint alors déplorer sa faute aux pieds de son général. « Ah! seigneur, s'é-
» cria-t-il, j'éprouve sensiblement que j'ai deux
» ames. C'est une philosophie que l'amour; ce
» dangereux sophiste ne m'a que trop bien
» enseigné. Si je n'avais qu'une ame, la même
» pourrait-elle à la fois être bonne et mauvaise,
» aimer en même temps le bien et le mal, vou-

» loir une chose et ne la vouloir pas? Il est
» donc incontestable qu'il y a deux ames en
» moi; que, lorsque la bonne est la plus forte,
» elle fait le bien, et que, lorsque la mauvaise a le
» dessus, elle opère des actions vicieuses. Quelle
» consolation pour moi, Seigneur, de sentir
» que votre secours et votre présence donnent
» à ma bonne ame la supériorité qu'elle devrait
» toujours avoir! »

On est étonné que le coupable, au lieu d'exprimer sa douleur par ses larmes, se livre à des raisonnemens abstraits, pour rejeter tout l'odieux de sa conduite sur une mauvaise ame, en quelque sorte étrangère à lui-même. L'historien, sans doute, veut faire entendre que Cyrus voulait persuader à son ami ce point de doctrine, qu'il regardait comme fort important. Araspe, Mède de nation, et peut-être assez superficiellement instruit dans la religion des mages, ne goûtait pas cette philosophie abstruse, à laquelle il opposait l'orgueilleuse idée qu'il avait de sa propre force. Mais convaincu de sa faiblesse par l'expérience qu'il venait d'en faire, et ne connaissant pas le vrai principe de la contrariété de ses amours et de la tyrannie des passions, il crut en trouver le dénouement

Digitized by Google

dans la religion du prince, et l'assurance du pardon dans l'aveu de sa défaite (1).

(1) Ce Mémoire étant fort long, la brièveté et la variété que nous nous sommes prescrites dans notre Collection nous imposent la nécessité de nous en tenir à cet extrait, qui renferme d'ailleurs ce que ce Mémoire présente de plus intéressant.

Digitized by Google

DU CULTE DE MINERVE,

A ATHÈNES (1).

Le territoire de l'Attique avait été adjugé à Minerve, dans la contestation qu'elle eut pour ce sujet avec Neptune, où l'olivier qu'elle produisit fut préféré au cheval ; d'autres disent à l'eau de la mer que Neptune fit sortir d'un rocher, en le frappant de son trident. Rien n'est plus rebattu chez les anciens auteurs que cette fable inventée, dit *Plutarque*, pour faire connaître aux Athéniens, par ces symboles, qu'ils devaient préférer la paix à la guerre, ou l'agriculture à la navigation. Mais les uns veulent que ce différend ait été terminé par Cécrops, premier roi d'Athènes ; les autres disent par les Athéniens, convoqués pour ce sujet, avec leurs femmes, suivant le conseil de l'oracle, et d'autres enfin par les dieux que Jupiter choisit

(1) Ac. des Insc., tom. I, p. 222. Réflexions sur les Médailles d'Athènes. *Oudinet*.

Digitized by Google

pour juges de la dispute; du reste, tous ensemble conviennent que de là est venu le nom d'Athènes, qui est celui de Minerve, et la vénération singulière des Athéniens pour cette déesse, qu'ils regardèrent depuis comme leur souveraine.

La forteresse d'Athènes, ou l'*Acropole*, comme les auteurs l'appellent, lui fut particulièrement consacrée : c'était le champ de bataille où elle avait triomphé de Neptune, et l'on y montrait encore, du temps de *Pausanias*, des rejetons de son olivier, les impressions du trident de Neptune sur le rocher, et les restes de l'eau qui en était sortie. Il semble que cet auteur, qui déclare avoir vu tout cela de ses propres yeux, se soit particulièrement attaché à décrire ce qui regardait Minerve en cet endroit, ses temples particuliers, ceux qu'elle y avait en commun avec Vulcain et avec Neptune; ses différentes statues; l'institution de ses fêtes et de ses prêtresses; les monumens de sa naissance mystérieuse et de son triomphe; les honneurs qu'on lui rendait sous les noms d'*Hygia*, de *Vénus* et de la *Victoire*, et enfin jusqu'à son char et à la lampe d'or qui brûlait toujours devant ses autels.

La plupart de ceux qui ont parlé de l'Acro-

Digitized by Google

pole ont rapporté les mêmes choses ; et les muses grecques et latines ont célébré, à l'envi les unes des autres, la dévotion des Athéniens pour leur déesse. Mais rien n'en marque mieux l'étendue et la durée que leurs monnaies, sur lesquelles on voit toujours, d'un côté, la tête de Minerve, et de l'autre, une chouette dans une couronne d'olivier, ses symboles ordinaires.

L'olivier lui appartenait à bon titre, surtout depuis sa victoire ; et, hors Jupiter, qui en a été quelquefois couronné aux jeux olympiques, aucune autre divinité n'a osé le disputer à Minerve. Le miracle qu'elle fit en faveur de l'olivier de l'Acropole marque assez combien elle s'intéressait à sa conservation. *Hérodote* raconte qu'ayant été réduit en cendre avec le temple où il était, il reprit vigueur et repoussa en moins d'un jour un rejeton de deux coudées, après un sacrifice offert à la déesse.

A l'égard de la chouette, on la lui avait donnée comme un symbole de prudence ; la pénétration de cet oiseau dans l'avenir ayant été reconnue par les anciens, on appelait chouettes les monnaies de l'Attique.

Minerve ne régnait pas dans la Laconie aussi souverainement que dans l'Attique, mais elle avait son temple à Lacédémone comme à Athè-

Digitized by Google

nes, dans un endroit élevé qui commandait à toute la ville. Tyndare en jeta les fondemens, et Castor et Pollux y travaillèrent après lui. Ils bâtirent aussi le temple de Minerve *Asia*, à leur retour de Colchos; et entre ceux qui lui furent encore consacrés dans la Laconie, celui de Minerve *Ophtalmitide* est un des plus remarquables. *Lycurgue* le dédia sous ce nom, dans le bourg d'Alpium, parce que ce lieu-là lui avait servi d'asile contre la colère d'Alcandre, qui, n'étant point content de ses lois, voulait lui faire crever les yeux.

Digitized by Google

DES GRACES.

Leur Origine, leur Nombre; le Culte qu'on leur rendait; les biens dont elles étaient les dispensatrices (1).

LES anciens ont été peu d'accord sur l'origine des Graces; quelques-uns ont cru qu'elles furent le fruit d'un mariage légitime, et qu'elles naquirent de Jupiter et de Junon; mais presque tous les autres prétendent que des déesses si charmantes durent le jour, non au devoir, mais à l'amour seul.

Hésiode, le grand généalogiste de l'Olympe, rapporte qu'elles furent une suite des amours de Jupiter et de la belle Eurynomé, fille de l'Océan; mais *Antimaque*, poëte très-ancien, soutient qu'elles sont filles du Soleil et de la nymphe Églé. Enfin l'opinion la plus communément reçue, c'est qu'elles sont filles de Bacchus et de Vénus.

(1) Ac. des Insc., tom. III, p. 8. *Massieu* (l'abbé).

Digitized by Google

On voit, par ce détail, que la naissance des Graces est peut-être le point de toute la fable sur lequel les poètes s'accordent le moins. On n'était pas plus d'accord sur le nombre et les noms de ces déesses que sur leur origine. *Hésiode*, après lui *Pindare*, *Onomacrite*, et la plupart des autres poètes, fixent le nombre des Graces à trois, et les nomment Églé, Thalie et Euphrosyne.

Quant aux symboles et aux attributs de ces déesses, ils étaient en grand nombre. Au commencement on ne les représentait que par de simples pierres qui n'étaient point taillées, mais on les représenta bientôt sous des figures humaines, habillées de gaze dans les premiers temps, et toutes nues dans la suite. On les représentait jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeunesse.

On peut aisément juger que des divinités si aimables ne manquèrent ni d'autels ni de temples. On prétend que ce fut Etéocle qui leur en éleva le premier, et qui régla ce qui concernait le culte. Il était roi d'Orchomène, la plus agréable ville de toute la Béotie. On y voyait une fontaine, que son eau pure et salutaire rendait célèbre par tout le monde.

Digitized by Google

Près de là coulait le fleuve Céphise, qui, par la beauté de son canal et de ses bords, ne contribuait pas peu à embellir un si charmant séjour. L'opinion commune était que les Graces s'y plaisaient plus qu'en aucun autre lieu de la terre. De là vient que les anciens poètes les appellent ordinairement déesses de Céphise et déesses d'Orchomène. Cependant toute la Grèce ne convenait point qu'Étéocle eût été le premier à leur rendre les honneurs divins. Les Lacédémoniens en attribuaient la gloire à Lacédémon, leur quatrième roi. Ils prétendaient qu'il avait bâti un temple aux Graces, dans le territoire de Sparte et sur les bords du fleuve Tiase, et que ce temple était sans contredit le plus ancien de tous ceux où elles recevaient des offrandes.

Non-seulement elles avaient des temples particuliers, elles en avaient encore de communs avec d'autres divinités; ordinairement ceux qui étaient consacrés à l'amour, l'étaient aussi aux Graces. On avait coutume encore de leur donner place dans les temples de Mercure, parce qu'on était persuadé que le dieu de l'éloquence ne pouvait se passer de leur secours; mais surtout les Muses et les Graces n'avaient d'ordinaire qu'un même temple.

Digitized by Google

On célébrait plusieurs fêtes en l'honneur des Graces dans tout le cours de l'année; mais le printemps leur était principalement consacré: c'était proprement la saison des Graces. *Horace* ne peint jamais la nature qui se renouvelle, sans faire entrer les Graces dans cette peinture. Ce n'était pas seulement à certains temps solennels que les peuples signalaient leur dévotion envers ces déesses, il n'y avait guère de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendaient.

Les anciens aimaient à marquer leur zèle pour leurs dieux par divers monumens qu'ils élevaient à leur gloire, par des tableaux, par des statues, par des inscriptions, par des médailles. Or, toute la Grèce était pleine de semblables monumens, que la piété publique avait consacrés aux Graces. On voyait dans la plupart des villes leurs figures faites par les plus grands maîtres. Il y avait à Pergame un tableau de ces déesses, peint par *Pythagore de Paros*; un autre à Smyrne, qui était de la main d'*Apelle*. *Socrate* avait fait leurs statues en marbre (1); *Bupale* les fit en or. *Pausanias*

(1) *Socrate* avait été sculpteur avant que d'être philosophe; et il avait fait les statues des trois Graces, qu'on avait placées dans la citadelle d'Athènes.

Digitized by Google

parle de plusieurs autres, également recommandables par la richesse de la matière et par la beauté du travail.

Il ne faut pas s'étonner que les anciens fussent si réguliers à faire leur cour aux Graces. C'était de ces divinités bienfaisantes qu'ils attendaient les plus précieux de tous les biens. Leur pouvoir s'étendait à tous les agrémens de la vie. Elles dispensaient aux hommes, non-seulement la bonne grace, la gaîté, l'égalité de l'humeur, la facilité des manières, et toutes les autres qualités liantes, qui répandent tant de douceur dans la société civile, mais encore la libéralité, l'éloquence, la sagesse. Ce qui peut-être n'était pas moins considérable, elles donnaient ce que je ne sais quoi si vanté, qui fait qu'on est du goût de tout le monde, et qu'on plaît dans les moindres choses.

Mais la plus belle de toutes les prérogatives des Graces, c'est qu'elles présidaient aux bienfaits et à la reconnaissance; jusques-là que, presque dans toutes les langues, on se sert de leur nom pour exprimer et la reconnaissance et le bienfait. C'était comme déesses de l'un et de l'autre que l'antiquité les révérait principalement; aussi avait-elle renfermé toute la doctrine des bienfaits dans les figures

Digitized by Google

allégoriques sous lesquelles on avait coutume de les représenter.

On appelait les trois déesses *Charités*, nom dérivé d'un mot grec, qui signifie *joie*, pour marquer que nous devons également nous faire un plaisir, et de rendre de bons offices, et de reconnaître ceux qu'on nous rend.

Trois des plus grands poètes de l'antiquité ont célébré les Graces dans des pièces faites exprès. *Pamphos* est le premier qu'on sache qui ait composé un hymne en leur honneur. Ce poète, aujourd'hui peu connu, mais très-fameux dans les écrits des anciens, vivait dans les siècles les plus reculés. *Pindare* leur consacra cette ode charmante qui est la dernière des Olympiques. Nous avons aussi dans *Théocrite* une idylle qui porte le nom des Graces.

Digitized by Google

SUR

LES MŒURS, LES COUTUMES, LES ARTS DES BELGES;

Par Du Rondeau (1).

Les Belges septentrionaux se contentaient du simple nécessaire, c'est-à-dire de la nourriture et du couvert. On ne sera donc pas surpris qu'ils ignorassent, avant la conquête des Romains, tous les arts et toutes les ressources que la nécessité ne les avait pas obligés de rechercher. Ils connaissaient l'usage du feu, et la méthode de se le procurer était la même que celle des sauvages de l'Amérique; car, entre autres abus que saint Boniface voulut faire cesser dans la Belgique, comme se sentant encore de la première religion de ces peuples, il comprit le nedzir, ou la manière de se procurer le feu

(1) Acad. de Bruxelles. 1773. Mémoire qui remporta le prix.

Digitized by Google

par le frottement, qui était accompagné de certaines cérémonies superstitieuses.

On ne trouve nulle part que les Belges septentrionaux fissent du beurre; mais on a des autorités incontestables qui prouvent qu'ils faisaient du fromage. Pour faire des fromages, il faut des vaisseaux pour recevoir le lait, et pour laisser séparer la crème de la sérosité. Ces vaisseaux pouvaient être de bois ou de terre; ceux de bois pouvaient être creusés par le feu, ou s'ils étaient de terre, ils pouvaient être ou séchés au soleil ou cuits au feu.

Leur nourriture ordinaire était la bouillie, faite de farine d'orge ou d'avoine. Il est très-apparent qu'ils pilaient leur blé dans quelque pierre creusée en forme de mortier, comme le font encore les Américains, et les Romains mêmes se servaient de cette méthode, avant l'invention des moulins à moudre le blé.

Leur boisson ordinaire était une décoction vineuse, faite avec la farine d'orge ou de froment, c'est-à-dire la bière qui pouvait être de plusieurs espèces, où l'esprit de blé, nommé genèvre, boisson si commune parmi le peuple de la Belgique septentrionale. Ceci suppose qu'ils avaient de grandes chaudières de métal,

Digitized by Google

des alambics et des vaisseaux propres à rafraîchir et à conserver ces boissons.

Ils faisaient du cidre, *Zythus,* pour lequel il faut encore bien des ustensiles, tel qu'un grand vaisseau et un cylindre pour écraser les pommes, un pressoir; ensuite des vaisseaux très-forts pour résister à la fermentation de la liqueur, et pour la conserver.

Leurs gobelets ordinaires étaient faits de cornes de bœuf ou de vache; les plus distingués les faisaient garnir d'un cercle d'argent.

Leurs cabanes étaient de bois, enduites de glaise et couvertes de chaume, de pailles et de roseaux. La forme de leurs cabanes était celle d'une ruche; on en voit plusieurs sur la *colonne antonine,* mais il n'y paraît pas de cheminée; ce qui fait croire que la fumée sortait par la porte, qui montait jusqu'au toit. L'intérieur de leurs cabanes était enduit d'une espèce de ciment ou terre grasse et luisante; ce qui leur donnait un air d'ameublement. Indépendamment de leurs cabanes, ils se creusaient des cavernes souterraines, dans lesquelles ils réfugiaient leurs provisions, pour les garantir du froid; et si l'ennemi approchait, ils s'y sauvaient eux-mêmes. La tuile, la chaux et le plâtre leur étaient absolument inconnus; ce

Digitized by Google

qui prouve qu'ils n'avaient pas de bâtimens publics. D'ailleurs les auteurs contemporains disent unanimement qu'ils n'avaient pas de temples, qu'ils se retiraient dans des bois fourrés et fort épais, pour pratiquer leurs cérémonies religieuses, et pour régler les affaires de leur république.

ART MILITAIRE.

Strabon nous apprend que les Grecs étaient persuadés que la nation gauloise était plus belliqueuse que la romaine ; nous savons d'ailleurs que les Belges passaient pour les plus forts des Gaulois, et qu'ils s'attirèrent beaucoup d'estime parmi les autres nations, par leur courage et par leur bravoure; car eux seuls empêchèrent les *Teutons* et les *Cimbres* de pénétrer dans les Gaules. L'art de défendre les places leur était absolument inconnu.

Les Germains étaient fort bons cavaliers; mais leurs chevaux étaient grossiers et lourds; ils les montaient sans selle, sans bride et sans étriers; quand ils montaient le cheval au galop, ils se couchaient sur le cou et l'embrassaient de deux bras. Les Bataves passaient pour les meilleurs cavaliers de toute la Germanie; il y

Digitized by Google

avait chez eux un corps de cavalerie choisie; tous excellens nageurs et accoutumés à passer le Rhin à cheval sans quitter leurs rangs ni leurs armes; ils avaient la tête couverte d'un casque. *Diodore de Sicile* dit que leurs casques étaient d'airain, ornés de corail, de quelque figure de poisson, de serpent, de quadrupède, ou enfin d'un ou de plusieurs panaches. Les cuirasses étaient rares chez eux, selon *Tacite*, tandis que *Diodore* soutient qu'ils en avaient de fer, pour la plupart. Leurs boucliers étaient faits d'azur ou d'une planche fort légère; ils étaient peints ou dorés selon leur caprice. Le cavalier n'avait pour toute arme offensive que la gadeline, *framen*.

Les Germains faisaient plus de cas de l'infanterie que de la cavalerie. Les plus beaux hommes étaient destinés pour l'infanterie; quand il était question d'un combat on les plaçait au premier rang: ils attaquaient l'ennemi par coins ou triangles; celui qui perdait son bouclier était censé flétri. Plusieurs de ceux qui survivaient à la perte d'une bataille se pendaient.

Germanicus, qui avait vu les Germains de près, nous désigne leurs armes, tant offensives que défensives. « En effet, dit-il, il n'était pas

Digitized by Google

» si aisé aux Allemands de manier leurs vastes » boucliers et leurs piques d'une longueur » énorme, au milieu des buissons et des troncs » d'arbres, qu'aux Romains d'y faire usage de » leurs épées, de leurs dards et de leurs armures » proportionnés à leurs corps. Ils n'avaient » qu'à presser leurs corps et porter la pointe » de leurs épées dans le visage des ennemis qui » n'avaient point de cuirasses ni de casques, » et dont les boucliers même, ni couverts de » cuir, ni garnis de fer, n'étaient que de sim- » ples claies d'osier ou des planches peintes, » qui avaient fort peu d'épaisseur. Leur pre- » mière ligne était passablement armée de lan- » ces, mais tout le reste ne portait que des dards » fort courts ou des bâtons durcis au feu. » Il est très-vraisemblable que les anciens Gaulois et Germains se servaient de la massue, comme on représente *Hercule Macusan* ou *Gaulois*, le même qu'on nommait anciennement à Strasbourg *Krutzmun*; mais ne serait-ce pas par corruption de *Knodsman*, mot flamand, qui signifie en français, *armé d'une massue?* « Le » fer manque aux Germains, dit *Tacite*; leurs » armes en font preuve, car peu d'entre eux » se servent d'épées et de grandes lances; ils » portent des piques armées d'un très-petit

Digitized by Google

» fer, et ils s'en servent avec tant d'adresse, » qu'ils ne manquent jamais d'atteindre au but, » soit de loin, soit de près. Ils sont doués d'une » force si extraordinaire, qu'ils lancent des ja- » velots à une distance presque incroyable. »

Lucrèce prétend que l'usage du cuivre est plus ancien que celui du fer. Les armes de cuivre qu'on a trouvées en terre dans plusieurs pays auraient-elles appartenu à des anciens Germains ou Gaulois? Cela est d'autant plus probable, que *Pline* dit que les Gaulois avaient le secret de tremper si bien le cuivre, qu'il acquérait la dureté de l'acier. *Christianus Detherus Rhodius,* pasteur de l'église *Banestelle* dans le Holstein, ayant fait fouiller dans la terre, trouva une portion de lames d'airain de sept pouces et demi de long et de deux pouces de largeur; une épée de cuivre, longue de deux pieds sept pouces, dont la poignée et le fourreau étaient de bois, et une autre épée qui était toute de cuivre. Ils armaient leurs javelots avec des cornes et des os pointus. Comme on en a trouvé dans la Belgique méridionale, il est indubitable que les Belges septentrionaux firent également usage de cette armure.

Digitized by Google

ÉTATS DES ARTS ET PROFESSIONS MÉCANIQUES DES BELGES MERIDIONAUX.

Nous avons déja répété plusieurs fois que les *Belges méridionaux* n'étaient point errans ainsi que les *septentrionaux*. Comme ils vivaient en société et qu'ils commerçaient avec leurs voisins, ils possédaient indubitablement plusieurs connaissances, dont les *septentrionaux* étaient privés, et que je vais exposer.

Ils faisaient usage des mêmes alimens que les *septentrionaux*, avec cette différence cependant, qu'ils possédaient le talent de faire du pain qui était fort léger, parce qu'ils se servaient de la levure de bière pour le faire lever. Les *Gaulois* faisaient, avec leur blé, plusieurs espèces de boissons. *Diodore* dit qu'ils faisaient avec de l'orge une boisson qu'ils appelaient *zythus*, tandis qu'*Athénée* dit que la décoction d'orge sans miel se nommait *cornu*. Mais leur boisson favorite était l'*hydromel* et la bière, dont l'empereur Julien fait mention dans une épigramme dont voici la traduction: « Qui es-tu? d'où es-tu, Bacchus? De par le » vrai Bacchus, je ne te connais point; et je

Digitized by Google

» ne sache pas qu'il y ait au monde d'autre
» Bacchus que celui qui est le fils de Jupiter.
» Pour lui vraiment, il exhale une odeur de
» nectar, et tu sens le bouc. Ne serait-ce point
» que les *Gaulois*, faute de grappes de raisins,
» t'auraient fait d'épis? Hé bien! il te faut donc
» une ptisane d'orge ou aveinat, et jamais une
» liqueur bachique. »

Strabon dit que les *Gaulois* faisaient des gobelets de cire.

Ils se logeaient comme les septentrionaux, c'est-à-dire dans des huttes de bois, en forme de ruche, enduites de graisse et couvertes de chaume. Les murs de leurs villes étaïent composés de deux rangs de poutres hautes de quatre-vingts pieds, fichées en terre à deux pieds de distance les unes des autres; entre les deux rangs il restait un intervalle de quelques pieds de largeur, revêtus intérieurement avec de gros madriers placés en travers, pour empêcher l'éboulement de la terre et des pierres qui occupaient l'espace qu'il y avait entre les deux rangs de poutres; on fortifiait ce mur, en plaçant de nouveaux rangs derrière les premiers, de façon que cela formait un mur assez solide. J'observerai qu'ils envahirent les terres *albaniennes*; qu'ils passèrent en *Asie*, au nombre

Digitized by Google

de trois cent mille hommes ; qu'ils se louèrent aux souverains *asiatiques* , en qualité de soldats mercenaires ; que le *roi de Bithynie* partagea son royaume avec eux. Enfin *Pausanias* fait un crime à nos ancêtres, de ce qui les comble de gloire. « Ils n'ont d'autre religion, dit-
» il, que celle de combattre celle des autres
» peuples, et de faire la guerre personnelle-
» ment à tous les dieux immortels ; on a vu les
» *Gaulois*, poursuit-il, quitter autrefois leurs
» terres, et traverser des pays immenses, pour
» aller attaquer *Apollon Pythius* jusqu'à Del-
» phes même, et pour ravager l'oracle de toute
» la terre. C'est cette nation si sainte qui,
» osant mettre le siège devant le *Capitole*, en-
» treprit d'assiéger *Jupiter* en personne. »

La cavalerie des *Trevirois* était fort estimée de *César*. Les *Gaulois* aimaient les chevaux, et faisaient beaucoup de dépense pour s'en procurer des pays étrangers, car ceux de leurs pays étaient lourds et mal bâtis. Malgré cela, ils fournissaient beaucoup de cavalerie et beaucoup de chevaux aux *Romains*, qui en firent bon usage ; mais avant la conquête des *Gaulois* par *Jules César*, les *Gaulois* faisaient peu de cas de la cavalerie ; ils avaient toute leur confiance en l'infanterie, comme on l'a vu

Digitized by Google

ci-dessus. Il est fort apparent que les cavaliers *gaulois* n'étaient pas autrement armés que les *Germains*, ce qui est cause que je ne dis rien de leurs armes, de crainte de faire des répétitions qui sont toujours fort ennuyeuses.

Les soldats *gaulois* avaient des casques d'airain, et leurs boucliers étaient garnis de figures du même métal, travaillés en bosse, et représentant des animaux et autres ornemens exécutés avec beaucoup d'art : ils avaient même des cuirasses d'or. Mais ces *Gaulois* armés si solidement avaient probablement été précédés par d'autres qui s'armèrent plus simplement ; l'*Hercule gaulois* avec sa massue en est une preuve parlante ; ceci est confirmé par des haches de pierre trouvées dans un tombeau auprès de l'abbaye de *Corbie*. Dans deux autres tombeaux découverts auprès d'*Evreux*, on trouve aussi des haches de pierre, des os pointus et tranchans comme les lames d'une hallebarde ; et entre autres était l'os de la jambe d'un cheval ; il s'y rencontra aussi des pointes d'ivoire et de pierre, qui avaient servi de pointes à des flèches ; un morceau de bois de cerf, qui fut trouvé au même endroit, avait servi de manche de hache ; il paraît par-là que ces gens n'avaient pas l'usage d'armes plus commodes.

Digitized by Google

Cela ne doit pas nous surprendre, puisqu'il y a encore plusieurs peuples de l'*Amérique* qui n'en ont pas de meilleures.

« On trouva, il y a quelques années, dit » dom *Montfaucon*, dans les environs de *Pa-* » *ris*, deux épées, la lame d'une lance, et un » morceau d'une espèce de crochet, le tout de » cuivre, mais d'une trempe si dure qu'il est » comparable à l'acier. » Et comme *Strabon* dit que les *Belges* portaient de longues épées pendues au côté droit, et que celles-ci sont fort longues en proportion de celles des *Romains*, qui étaient fort courtes, il est très-apparent qu'elles ont appartenu à quelques *Belges*. Le crochet qui y est joint, et qui semble avoir servi à accrocher l'épée, autorise à le croire. On voit dans l'*Alsace illustrée* de M. *Schœpstin*, la figure d'un soldat *gaulois*, tenant une lance de la main droite, et la main gauche appuyée sur son bouclier, qui est rond; il a la tête couverte d'un casque orné d'une espèce de serpent, mais son épée, qui est très-large et arrondie par le bout, lui pend au côté gauche, ce qui est absolument contraire à ce que disent *Strabon* et *Diodore de Sicile*, qui soutiennent que leur *sphata* ou épée leur pendait sur la cuisse droite, par une chaîne de fer ou d'airain. Il n'y a pas

Digitized by Google

long-temps que l'usage de cette arme est aboli ; on s'en servait des deux mains ; le maître en fait d'armes de cette ville la porte ordinairement nue sur le bras gauche, aux processions; mais celles de nos ancêtres étaient beaucoup plus lourdes. Ils se servaient rarement dans les combats du poignard ou de l'épée, mais communément de la pique, qu'ils maniaient avec beaucoup d'adresse; cette arme se nommait *sparus ;* elle était particulière aux Gaulois. Il y avait une espèce de dard ou javelot nommé *gesus* ou *gesum,* dont les Gaulois mercenaires faisaient usage; c'est de là que leur vint le nom de *gesatæ.* Les Gaulois ainsi que les Bretons se faisaient accompagner de leurs chiens à la guerre.

CHARS.

Les *Gaulois* et les *Bretons* se servaient communément dans les combats de chars armés. Le covinus en était un, dont les essieux et les jantes des roues étaient hérissés de faulx. L'*edesum* ou l'*esseda* était également en usage chez les *Belges,* comme chez les *Bretons.* On croit qu'il était garni de faulx aux essieux et aux roues, comme le *covinus,* autre char

Digitized by Google

de guerre; ces chars armés étaient remplis de monde, pour empêcher qu'on ne les arrêtât. Le *pelantum* était un char *gaulois ; Varron* a réfuté ceux qui prétendaient que ce nom fut grec. *Vredius* dit que *Rheda* est un mot *teuton ;* ce char était, selon *Quintilien*, une voiture à quatre roues. *Benna*, nom *celte* ou *gaulois*, qui signifiait un chariot ou fourgon, garni d'osier ; ceux qui conduisaient le *benna* se nommaient *Combennous*. Le nom de *benne* est demeuré d'usage dans le Hainaut et dans le Namurois, pour désigner un chariot garni d'osier. Un roi *gaulois*, nommé *Teutobochus*, fut pris combattant sur un *carpentum* d'argent. *César* dit que les *Gaulois* se servaient d'une multitude de chariots de toute espèce, dont la plupart des noms ont passé dans la langue *latine*. Un ancien monument de la ville de *Metz* représente une calèche exactement semblable à la carriole des courriers ; les roues de cette voiture sont faites comme on les fait aujourd'hui, c'est-à-dire d'un moyeu, de rais et de jantes ; tandis que presque toutes les roues des chars antiques étaient sans rais ni jantes ; mais je n'ai pu m'assurer que les roues des chars *gaulois* fussent ferrées, et je doute qu'elles le fussent.

Digitized by Google

ARCHITECTURE NAVALE ET NAVIGATION.

Les *Gaulois* anciens avaient établi sur leurs côtes le droit de bris ou de naufrage, parce qu'ils traitaient d'ennemis tous les étrangers. On naviguait anciennement sur des radeaux; mais dans la suite on borda les radeaux de claies d'osier; tellesétaient les barques des *Gaulois*, au temps de César : « Elles sont, dit-il, de » bois léger, *vraisemblablement de sapin*, le » reste est de claies d'osier couvertes de cuirs»; et *Pline*, parlant des *Monoxylons*, dit : « Les » *Germains* exerçaient leurs pirateries sur des » barques faites d'un seul tronc d'arbre, dont » il y en a qui portent jusqu'à trente hommes; » et d'ailleurs on se sert sur l'*Océan britan-* » *nique* de barques entourées de cuir, et fort » propres pour la navigation ». Les voiles des vaisseaux de ceux de *Vannes* étaient faites de peaux cousues ensemble, soit faute de lin et de chanvre, ou faute d'en savoir faire usage. Nous n'avons aucune preuve qui nous autorise à croire que les Belges se servaient d'autres voiles, que celles dont les habitans de *Vannes* faisaient usage; ils goudronnaient leurs barques avec de

Digitized by Google

la poix faite de jus de bouleau, et les calfeutraient avec du jonc, comme nos tonneliers s'en servent encore pour boucher les ouvertures des douves. Quoique les Romains fussent maîtres de la Belgique, les habitans de la partie septentrionale de cette province continuèrent de naviguer sur les mêmes barques, dont ils se servaient avant la conquête des Gaules par Jules-César; car les Saxons, établis sur la côte armorique, exerçaient leurs pirateries, pendant le quatrième et le cinquième siècle, sur des barques très-légères, faites en partie de bois et en partie de cuir, avec lesquelles ils ne craignaient pas de croiser, malgré le mauvais temps, sur la mer britannique; et ceux qui s'étaient établis au-dessous de Nimègue, ne trouvant plus à voler sur la mer britannique, eurent la témérité de passer dans la mer Méditerranée, où ils pillèrent plusieurs villes et quelques îles, entre autres la Sicile, qu'ils dévastèrent.

FABRIQUES ET MANUFACTURES IMPÉRIALES.

Les Romains établirent dans la Belgique plusieurs fabriques et manufactures; ce qui ne contribua pas peu à communiquer aux Belges

Digitized by Google

des talens qui leur étaient inconnus. Il y avait à Strasbourg une fabrique d'armes de toutes espèces; à Soissons, il y avait une fabrique de boucliers, une de frondes et une de cuirasses; à Reims, une d'épées; à Trèves, une de boucliers et une de frondes; et enfin à Amiens, une d'épées et une de boucliers; il y avait de plus une compagnie d'armuriers et de damasquineurs à Trèves, et une autre à Reims. Ces compagnies se nommaient *collegia*. Il ne suffisait pas, pour y être reçu, d'être bon ouvrier et bien expert, il fallait faire preuve de liberté; et, afin que ceux qui étaient admis ne pussent pas quitter leur état, ils étaient marqués au bras de la marque publique *stigma*.

Les *ginicées* étaient des manufactures impériales; on y faisait les habillemens, les voiles des vaisseaux, les couvertures, le linge, et généralement toutes les étoffes et autres choses de cette nature, nécessaires aux militaires. Il y avait une de ces manufactures à Trèves, une à Reims, une à Autun, qui fut ensuite transportée à Metz; et une à Tournay. Ceux qui dirigeaient ces manufactures impériales étaient appelés *gyneceorum procuratores*.

Digitized by Google

COIFFURE DES DAMES.

Les Romains ayant communiqué aux Belges leur langue, leurs mœurs et leur habillement, communiquèrent aussi aux femmes belges la coiffure des dames romaines; ce qui fit éclore dans la Belgique un talent jusqu'alors inconnu dans les Gaules, j'entends celui de coiffer les dames; car il n'est pas possible qu'une femme puisse elle-même natter, tresser, crêper ou boucler ses cheveux, comme les monumens belges de ce temps nous les représentent. Il y en avait même dont la chevelure était élevée à une hauteur considérable; ce qui se faisait par le moyen de faux cheveux, ou d'une espèce de perruque, par laquelle elles suppléaient au défaut des cheveux naturels. Elles poussèrent la précaution jusqu'à s'envelopper les cheveux dans un rets en guise de coiffe, afin de ne rien déranger pendant la nuit. Les dames romaines devaient être extrêmement attachées à la conservation de leur chevelure, puisque *Ovide* employa sa quatorzième élégie en entier à consoler sa maîtresse de la perte de ses cheveux. Il n'était pas permis à une femme flétrie de porter des cheveux longs.

Digitized by Google

CHOROPÉDIE.

Les Romains avaient plusieurs danses appropriées aux temps et aux circonstances ; telles étaient celles de la *Bonne Déesse*, des *Saturnales*, des *Bacchanales*, des *Ambervales*, des *Adoniales*, etc. Ils les communiquèrent indubitablement aux Gaulois, puisqu'on trouve que les premiers chrétiens des Gaules les avaient non-seulement adoptées, mais qu'ils les appliquèrent à la fête des *Agapes* ou *Festins de charité*, institués dans la primitive église : il est même apparent que l'église les toléra parmi les Gaulois pendant un certain temps, puisque, malgré le concile tenu en l'an 325, où l'on tâcha de réformer ces fêtes qui se ressentaient du paganisme, et celui de Carthage, où on lit des canons tendant au même but, et où elles furent même absolument défendues, on trouve qu'elles subsistaient encore dans les Gaules en 1682, lorsque le P. *Ménétrier* écrivit son Traité des Ballets; car il dit dans sa préface : « J'ai vu » encore les chanoines de quelques églises des » Gaules, qui, le jour de Pâques, prenaient par » la main les enfans de chœur, et dansaient » dans le chœur, en chantant des hymnes de

Digitized by Google

» réjouissance. » *Scaliger* prétend que les évêques ne furent *præsules*, dans la langue latine à *præsiliendo*, que parce qu'ils commençaient la danse.

Les danses que les Romains enseignèrent aux Gaulois n'étaient pas des danses sans ordre ni régularité, telles que celles dont parle *Grégoire de Tours*, lorsqu'il dit qu'ils portaient par les rues la statue de *Bérécynthie* dans un char traîné par des bœufs, ou autour des champs, quand la récolte était menacée, ou qu'elle promettait peu, et que le peuple précédait le char en chantant et en dansant. Ils leur en enseignaient au contraire de plusieurs espèces, à peu près telles qu'elles sont aujourd'hui : savoir, la *Grave*, qui répond à notre *Terre-à-Terre* ou bien à notre menuet; les *Gaies*, telles que les *Allemandes*, les *Passe-Pieds*, les *Gavottes*, etc.; la *Grave* et la *Gaie*, telles que notre double menuet.

La *Gimnopédécie*, l'*Archiraine*, la *Memplitique* et plusieurs autres étaient autant de danses régulières qu'on exécutait ou seul, ou à plusieurs, en cadence, avec des pas réguliers et compassés au son des instrumens.

Philostrate prétend que nous devons l'in-

Digitized by Google

vention de toutes ces danses à la déesse *Therpsicore.*

INSTRUMENS DONT LES ANCIENS SE SERVAIENT POUR ÉCRIRE.

Il n'est pas facile de déterminer les instrumens dont les Romains nos maîtres se servaient pour écrire. C'étaient, suivant ce que dit *Cicéron* à *Quintius,* la canne et l'encre, tandis que *Juvénal* ne parle que de la canne et non de la plume. *Isidore,* parlant des usages anciens, dit que les instrumens des écrivains étaient la *canne* et la *plume;* que la *canne* était une production végétale, et la *plume* celle d'un oiseau. *Saint Clément d'Alexandrie* décide la question définitivement par ces paroles : « L'écrivain » s'avança ayant des plumes dans les cheveux, » et dans la main le livre, l'écritoire et le *jonc* » dont on se sert communément pour écrire. » Ce qui prouve absolument qu'ils se servaient et de la *plume* et du *jonc.* Je crois même qu'il ne serait pas impossible de déterminer l'usage de l'un et de l'autre; car ne se servaient-ils pas du *jonc* pour les lettres majuscules, et de la *plume* pour les lettres ordinaires? Je ne crois pas qu'il

Digitized by Google

soit possible d'écrire aussi menu avec un *jonc* qu'avec une *plume;* car cet écrivain de profession, dont parle *saint Clément d'Alexandrie,* devait être muni par son état de tout ce qui était nécessaire relativement à sa profession. D'ailleurs, il n'est pas impossible que l'un et l'autre fût d'usage au même temps, comme il y a encore actuellement des personnes qui se servent de plumes d'or, d'argent, de cuivre, etc., par préférence ou par coutume, quoique la plume d'oie soit la plume ordinaire. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on envoyait de la Germanie à Rome beaucoup de plumes d'oies, dont une partie servait vraisemblablement à écrire.

Les anciens avaient encore une autre façon d'écrire ; c'était un style avec lequel ils gravaient sur des tablettes. Ces styles étaient de fer, de cuivre, d'os, d'ivoire, etc.

Les autres instrumens dont on se servait anciennement étaient le grattoir, le canif, un compas, des ciseaux, un vaisseau rond, fait de plomb, nommé écritoire, et enfin un étui pour conserver les joncs.

Les jeunes gens qui apprenaient à écrire avaient des petites layettes rondes, où ils

Digitized by Google

serraient leurs instrumens à écrire avec leurs tablettes. On appelait ces layettes *scrinium*.

Les tablettes sur lesquelles ils écrivaient étaient de différentes matières ; il y en avait de cuivre, de plomb, d'ivoire, etc. ; elles étaient enduites de cire, sur laquelle on gravait ce que l'on voulait écrire. L'usage d'écrire sur la cire continua long-temps après l'invasion des *Francs*, et même ne fut jamais interrompu jusqu'à nos jours.

Pline rapporte plusieurs méthodes pour faire de l'encre, et dit que toute encre se perfectionne au soleil, et qu'on doit ajouter de la gomme à celle qu'on destine à l'écriture. On trouve assez communément que les titres et les lettres initiales majuscules des monumens manuscrits de la *Belgique*, avant le septième siècle, sont en lettres rouges : cette méthode nous est apparemment venue des *Romains*; car il est rapporté dans une lettre d'*Aimoïn* à *Carpianus* que les notes étaient écrites avec du *cinnabre*, couleur dont l'usage doit être fort ancien, puisque *Ovide* dit qu'on écrivait les titres avec du *minium*, et que, selon *Dion*, on imprimait les noms des empereurs, sur les enseignes et sur les étendards, en lettres rouges.

Il est dit dans le *Dictionnaire encyclopédique*:

Digitized by Google

« Il y avait anciennement dans les *Gaules chry-
» *sographes* un écrivain en lettres d'or ; cet
» usage était très-commun vers le quatrième
» siècle et le cinquième ; il a diminué depuis
» ce temps, il s'est même perdu ; car on ne
» sait plus aujourd'hui attacher l'or au papier,
» c'est-à-dire de façon que les lettres semblent
» être d'or battu et même d'or bruni. »

Les plus anciens manuscrits de la *Belgique* sont probablement ceux qui sont écrits sur le *Papyrus d'Egypte.* Il se trouve encore des anciens manuscrits, dont les titres et les lettres majuscules sont en or. Le *Pseautier de saint Germain,* qu'on conserve à *Paris* en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, est de parchemin violet, et les lettres sont d'or et d'argent (1).

Il y en a un plus grand nombre d'écrits sur vélin que sur le *papyrus d'Egypte*, car le nombre de ces derniers est très-petit ; l'usage du vélin doit-être cependant très-ancien, puisqu'*Hérodote* en parle sous le nom de *dyptères* ; quoique les dyptères se peuvent entendre non-

(1) Ce manuscrit doit se trouver maintenant à la Bibliothèque Impériale, où tous les manuscrits de la bibliothèque de l'abbaye Saint-Germain ont été déposés.

Digitized by Google

seulement du parchemin, mais encore des peaux passées pour épaisses.

Il y en a qui prétendent que les anciennes abbayes n'ont obtenu des souverains le droit de la chasse au cerf que sous prétexte d'employer les peaux à en faire du vélin, pour copier les livres et autres monumens écrits.

On remarquera que les modernes n'ont rien changé aux instrumens dont les anciens se servaient pour écrire, à l'exception de la *canne* et du *papyrus* d'*Égypte ;* celui-ci a été remplacé par le papier de chiffon. On peut voir la forme de tous ces instrumens anciens dans l'*Antiquité expliquée* de dom *Montfaucon.*

On a remarqué que les connaissances des *Belges* étaient très-bornées avant la conquête de leur pays par *Jules-César*, et que les *Romains* leur enseignèrent un grand nombre d'arts et de sciences qu'ils ignoraient. C'est depuis que l'on vit chez eux, comme en Italie, des bâtimens réguliers et solides, bâtis de marbre, de pierres ou de briques, et couverts de tuiles ou de plomb. On voit encore dans plusieurs endroits des restes et des traces de l'architecture et de la magnificence *romaine.* Nous avons observé qu'ils bâtirent dans la Belgique *des temples, des tombes, des prétoires, des*

Digitized by Google

obélisques, des colonnes, des forteresses, des arsenaux, des magasins publics, des arcs triomphaux, des portes et des murs de villes, des cirques, des théâtres, des aqueducs, des naumachies, des bains, des thermes, etc.

Les Romains enseignèrent également aux Belges l'art de *piloter*, de creuser des *canaux* et de construire des *digues*, et probablement des *écluses*, pour contenir les eaux; l'*architecture navale*, l'*art militaire*, fondé sur des principes de *physique*; la *peinture*, la *sculpture*, la *statuaire en métal*, la *métallurgie*, l'art *monétaire*, l'*orfévrerie*, le *moulin à moudre du blé*, le *charronnage*, l'art de tirer les pierres des carrières, de les tailler, de les appareiller; l'art de convertir la terre en pierres propres à bâtir ou en ustensiles de ménage; celui de cultiver la vigne et de faire le vin; de tisser les productions étrangères; le talent de *miroitier*, de l'*horloger*, du *relieur*, sans oublier celui d'augmenter le charme des dames par l'adresse et par l'industrie du coiffeur; enfin la chorопédie, ou l'art de la danse, et vraisemblablement l'usage de plusieurs instrumens à écrire, qui étaient inconnus à ces peuples avant qu'ils fussent conquis par *Jules-César*.

Digitized by Google

CHASSE, PÊCHE ET AMUSEMENS.

Les femmes des *Germains* aimaient autant la chasse que les hommes. Les armes de la chasse étaient l'arc et la flèche; ils trempaient les flèches qu'ils destinaient à la chasse dans le jus *d'ellébore ;* et, après avoir tué quelque gibier, ils découpaient la chair à la circonférence de la plaie ; ils prétendaient, par ce moyen, rendre la viande plus délicate. Ils empoisonnaient aussi leurs flèches avec le suc d'un fruit ressemblant à une corniche corinthienne, qui portait un arbre qui ressemblait au figuier, ou avec le jus d'une plante nommée *lemium*; ils nommaient ce jus *poison des cerfs*, à cause apparemment qu'ils ne s'en servaient que pour tuer ces animaux. *Pausanias* dit que les *Gaulois*, pour ne point manquer leur chasse, entouraient un espace de mille stades et qu'ils s'avançaient ainsi tous ensemble, en s'approchant insensiblement et en diminuant l'espace dans lequel ils voulaient envelopper le gibier, pour le tuer à coups de flèches ; ce qui prouve que la méthode de traquer n'est pas nouvelle. *César* dit que la jeunesse *gauloise* s'occupait fort à la chasse de l'âne; qu'elle

Digitized by Google

n'acquérait de gloire qu'à proportion du nombre de ces animaux qu'elle perçait ou qu'elle forçait.

Les *Belges* ne connaissaient qu'une espèce de spectacle, qui était celui-ci, au rapport de *Tacite* : « Quelques jeunes gens, pour amuser
» le public, se précipitaient en dansant et en
» sautant entre un grand nombre d'épées et de
» lames plantées de façon que les pointes sor-
» taient de terre ; ils font cela avec beaucoup
» d'art et d'adresse, et n'exigent pas d'autre
» récompense que l'approbation du public. »

Tout lecteur impartial conviendra, j'espère, que les *Belges*, quoique barbares, possédaient plusieurs talens et secrets que les *Romains* même ignoraient, et qu'ils furent contraints d'admirer ; il est vrai qu'ils se procuraient du feu de la même manière que les sauvages de l'*Amérique ;* mais en récompense, ils avaient le talent de cultiver le blé, de le réduire en farine, d'en faire de la bière, de l'esprit de blé, ou toute autre boisson équivalente ; ils se servaient, pour gobelets, de cornes de bœufs ou de vaches, garnis en argent. Ils faisaient aussi des gobelets de cire. Ils se bâtissaient des huttes ou cabanes fort commodes et très-solides, puisqu'elles étaient rondes ; ils

savaient bien que la figure ronde est la plus solide, puisqu'elle présente moins de faces ouvertes; ils plâtraient l'intérieur de leurs cabanes si proprement qu'elles avaient l'air d'être meublées; ils étaient belliqueux, et montaient très-bien à cheval; leurs boucliers n'étaient pas fort solides, puisqu'ils étaient faits d'osier ou de quelque planche fort mince et peinte. Il y en avait dont les armes étaient de cuivre, mais d'une si bonne trempe qu'elles équivalaient à celles d'acier. Les *Méridionaux* faisaient du pain qui était fort bon; ils construisaient des murs si solides que les *Romains* même approuvèrent leur façon de bâtir; leurs casques et leurs boucliers étaient garnis de plaques d'airain, relevés en bosses, et représentaient diverses figures rendues avec beaucoup d'art; ils avaient des carcans, des bracelets, des anneaux et des cuirasses d'or; ils avaient plusieurs espèces de chars dont les *Romains* adoptèrent les noms et l'usage; on vit même à *Rome* un de leurs rois qui fut pris combattant sur un char d'argent. Leur architecture navale n'était pas fort savante, puisque les premiers bateaux n'étaient que des radeaux; mais les barques faites d'un seul tronc d'arbre, et qui suffisaient quelquefois pour contenir trente

Digitized by Google

hommes, étaient plus compliquées; le jonc, dont ils se servirent dans la suite, pour calfeutrer leurs barques, et les claies d'osier, garnies de cuir, dont ils garnirent les bords, prouvent qu'ils améliorèrent leurs premières constructions. Ils peignaient leurs boucliers et les voiles des femmes; ils bariolaient leurs habits. Je doute cependant qu'ils sussent sculpter. Leur musique n'était probablement guère plus savante que leur médecine, leur chirurgie et leur art vétérinaire. Ils faisaient du sel qui pouvait leur paraître bon, mais dont notre palais ne s'accommoderait pas. Quoique nous n'ayons aucune certitude qu'on tirât de l'or, de l'argent ou du cuivre chez eux, nous sommes cependant assurés qu'on y tirait du fer et du plomb; ce qui leur suppose des notions nécessaires pour l'exploitation et pour la préparation de ces minéraux, afin de les rendre d'usage. Ils avaient une méthode particulière de faire du savon et de la poix. Ils tissaient supérieurement bien, tant la laine, le lin, que l'or et l'argent. Ils inventèrent les habits feutrés. Ils possédaient l'art de teindre en plusieurs couleurs, avec des ingrédiens inconnus aux Romains. Ils faisaient des pots de terre. Ils chassaient et pêchaient comme on le fait aujourd'hui, avec cette diffé-

Digitized by Google

rence qu'ils n'avaient pas l'usage des mêmes armes.

Donc il y avait dans la Belgique des agriculteurs, des brasseurs de bière, et peut-être des distillateurs d'esprit de blé; des tailleurs, des orfèvres, des architectes, des charpentiers, des couvreurs de chaume, et des planteurs très-médiocres; de fort bons écuyers; des vanniers, des fourbisseurs, des boulangers, des ciseleurs, des charrons, des charpentiers de vaisseaux, des tanneurs, des peintres, des musiciens, des luthiers, des médecins, des chirurgiens, des vétérinaires, des sauniers, des mineurs, des savonniers, des tisserands en lin, laine, or et argent, des blanchisseurs de toile, des peigneurs de lin, des fileurs, des cardeurs et dégraisseurs de laine, des tireurs d'or et d'argent, des teinturiers, des chaudronniers, des feutriers, des potiers, des retiers, etc. (1)

(1) Nous croyons l'extrait de ce Mémoire assez long pour donner une idée des mœurs et usages des anciens Belges.

Digitized by Google

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LES JUMEAUX DE TOUS LES TEMPS;

Par M. DE FRANCHEVILLE (1).



Des hommes chagrins qui, à l'exemple du vieux Nestor, ne louent l'antiquité qu'aux dépens de leur siècle, ne cessent de crier que la nature n'est plus la même qu'autrefois; qu'un désordre inoui règne dans les saisons, ainsi que dans les élémens; que la terre fertile ne répond plus aux vœux et à l'industrie du cultivateur, et que l'homme même n'est plus qu'un être dégénéré, affaibli et vicié jusque dans les sources de sa génération; de sorte que la population ne peut que diminuer et s'anéantir avec le temps.

Je crois que, pour défendre la Providence contre ces ingrats, la meilleure preuve qu'on puisse donner de la vigueur perpétuelle de la

(1) Ac. de Berlin, tom. XVII; 1774.

Digitized by Google

nature, c'est de faire voir qu'elle produit de nos jours, dans l'espèce humaine, des accouchemens aussi féconds et des jumeaux aussi nombreux qu'elle en a pu produire dans les temps les plus reculés : c'est ce que je me propose de démontrer dans ces recherches, où je rassemblerai sous trois époques, 1.° les jumeaux de l'antiquité dont la mémoire s'est conservée; 2.° ceux du moyen âge, et 3.° ceux des derniers temps.

I.

Des Jumeaux de l'antiquité.

Les accouchemens de deux jumeaux sont trop communs chez les anciens comme chez les modernes, pour être mis au rang des productions extraordinaires de la nature. Bien loin que je regarde ces doubles progénitures comme des phénomènes ou des anomalies, en considérant la conformation de l'homme et de la femme, je suis fort tenté de croire que les couches duplipares sont plus naturelles que les unipares, et que si on ne les voit pas toujours telles, c'est que les deux parties qui y concourent peuvent n'être pas assez bien assorties, ou n'avoir pas mutuellement une égale disposi-

Digitized by Google

tion pour répondre pleinement au vœu et au dessein de la nature.

Je ne fais donc état ici que des accouchemens de trois jumeaux et au-delà ; mais les exemples de superfétations entrant dans mon plan, je pourrai aussi en faire usage, quand même ils ne seraient que de deux fœtus, et surtout lorsqu'ils seront accompagnés de quelques circonstances physiologiques.

L'hébreu n'a point de termes pour exprimer trois jumeaux et au-delà ; aussi ne trouve-t-on point d'exemples dans la Bible de trois enfans nés d'une même couche. Les Grecs les appellent *Tridymes*, les Latins *Trigemini* ou *Tergemini*, et même pour quatre jumeaux *Quatergemini*. De toutes les langues vivantes, je ne connais que la hongroise qui puisse dire la même chose en un seul mot, qui est *Harmas* pour trois jumeaux, et *Négyses* pour quatre ; ce qu'on pourrait regarder comme un assez bon témoignage de la fécondité des anciens Huns, dont les Hongrois sont issus. Les autres langues vivantes ne peuvent l'exprimer que par des périphrases, qui signifient trois ou quatre enfans nés d'une même couche. Les Français eux-mêmes, malgré la précision de leur langue, ne peuvent le dire que par deux mots, *jumeaux triples*, *quadru-*

Digitized by Google

ples, ou par *ternes* et *quadruples de jumeaux*. Ce qui fait juger que toutes ces nations n'ont pas vu un grand nombre de ces productions extraordinaires de la nature. Cependant elles en ont vu, comme je le prouverai; qu'il nous suffise présentement de savoir ce que les anciens nous apprennent de ceux qu'ils ont eus. Leur mythologie a créé les trois Graces, les trois Parques, les trois Furies; mais ce n'est point dans la fable que nous puiserons nos preuves.

Ce ne sera pas non plus dans l'ancienne histoire des Juifs ; car on ne trouve dans la Bible aucun exemple d'accouchement de plus de deux jumeaux. Cependant il est assez vraisemblable que dans le cours de cent quarante-quatre ans, que les descendans de Jacob ont passé en Egypte, ils aient eu des femmes au moins aussi fécondes que les Egyptiennes, puisque soixante-dix hommes de cette famille, selon *Moïse*, avaient eu de leurs femmes, dans ce laps de temps, six cent mille hommes de pied, non compris les enfans. Quant aux Egyptiennes, *Pline* ne regardait point comme un prodige qu'elles accouchassent de trois enfans, parce que c'était, selon lui, l'effet et la propriété des eaux du Nil qu'on buvait (*Præterquam in Egypto ubi fœtifer potu Nilus*).

Digitized by Google

Aristote (*de Hist. animal.*, lib. 7, ch. 11) dit qu'en Egypte il est ordinaire aux femmes d'avoir, à chaque couche, trois ou quatre jumeaux; qu'on a vu même une de ces femmes mettre au monde, en quatre couches, vingt enfans, tous bien faits, et qui vécurent pour la plupart. C'est le sentiment de ce philosophe, que le nombre de cinq fœtus est le *nec plus ultra* des enfantemens humains, et que ce nombre était très-rare. Mais *Trogus*, ou *Trogue Pompée*, à qui l'on devait une Histoire générale, dont il ne reste que l'abrégé qu'en a fait *Jussin*, a écrit, au rapport de *Pline*, qu'on voyait en Egypte sept jumeaux venus d'une couche; et *Solin* prouve qu'on y voyait fréquemment des vingt enfans, dont leur mère était accouchée en trois fois.

Si nous passons de l'Egypte dans la Grèce, *Pline* nous fera voir de son temps, dans le Péloponèse, une femme qui avait mis au monde quatre fois de suite cinq enfans, c'est-à-dire vingt, dont la plupart avaient vécu. Selon le même auteur, parmi les portraits dont le théâtre de Rome était orné, dans les jeux publics que donna le grand Pompée, on y voyait celui d'une dame de Tralles, nommée *Eutyche*, portée au bûcher par vingt de ses enfans qui étaient

restés de trente couches qu'elle avait faites. *Pline* ignore si dans ce nombre il y avait des jumeaux. Il n'y a point de doute qu'à ces exemples on aurait pu en ajouter beaucoup d'autres, si les observations des médecins et des philosophes grecs étaient parvenues jusqu'à nous. Car pourquoi *Empedocle*, *Erasistrate*, *Asclépiade* et divers stoïciens auraient-ils travaillé à découvrir la cause des accouchemens de plusieurs jumeaux, s'ils n'avaient pas été convaincus de la réalité et de la fréquence de ces phénomènes?

L'Italie nous présente, dans *Tite-Live*, les trois Horaces et les trois Curiaces, trois frères jumeaux, et tous six égaux en âge et en force. Nous ajouterons au récit de *Tite-Live* qu'il y avait une loi chez les Romains, faite à l'occasion des Horaces, pour immortaliser leur gloire : elle était encore en vigueur du temps d'Auguste : elle portait que toutes les fois qu'il naîtrait trois enfans jumeaux on les nourrirait des deniers publics jusqu'à l'âge de puberté. (*Ant. rom. de* Denys d'Halic., *l.* 3, *ch.* 7.)

Pline allègue cet exemple, pour montrer qu'il naît des triples jumeaux (lib. 7, c. 3), et il observe que les accouchemens de trois jumeaux sont mis au rang des prodiges de mauvais augures (*ibid*), comme ceux de quatre,

Digitized by Google

dont il donne un exemple dans une *Fausta*, qui mit au jour, d'une seule couche, deux garçons et deux filles à Ostie, sous Auguste; ce qui fut sans doute, dit-il, un présage de la famine qui suivit cet exemple (*ibid*). Après cet exemple, *Pline* fait mention d'une fausse couche de douze enfans, dont la mémoire était conservée dans les écrits des médecins et des curieux (*ib.*). Il donne en même temps divers exemples de superfétation, comme fut la conception d'Hercule, long-temps après celle d'Iphiclès, son frère utérin; celle de deux jumeaux, dont l'un ressemblait au mari de la mère, l'autre à son galant. *Proconnesia* conçut aussi, le même jour, deux jumeaux, l'un de son maître, l'autre de son intendant, et chacun d'eux ressemblant parfaitement à son père. *Pline* parle aussi de deux autres fœtus qui naquirent en même temps, dont l'un avait neuf mois, et l'autre cinq, et celle enfin de trois autres, dont le premier vint au monde à sept mois, et les deux derniers dans le mois suivant.

Solin, qui est le singe de *Pline*, rapporte aussi l'accouchement de *Fausta*, et cinq autres de deux femmes, dont l'une nommée *Archichide*, fut, dans les jeux de Pompée, montrée au peuple, avec vingt enfans qu'elle avait eus

Digitized by Google

en trois couches, et l'autre femme avait fait une couche de sept jumeaux, et une autre de trois.

Aulugelle, qui vivait sous *Antonin-Pie*, a fait, dans ses *Nuits attiques*, un chapitre exprès, pour combattre le sentiment d'*Aristote*, sur le nombre des jumeaux. Ce philosophe avait dit qu'une femme, en Egypte, avait eu cinq jumeaux, et que c'était le *non plus ultrà*; mais, reprend *Aulugelle*, ceux qui ont écrit l'histoire d'Auguste disent que, sous son règne, une esclave de sa maison accoucha, dans le territoire de Laurentum, de cinq enfans, qui moururent en très-peu de jours, elle-même bientôt après. L'empereur lui fit élever, sur le grand chemin de Laurentum, un monument, où l'on marqua le nombre d'enfans jumeaux qu'elle avait mis au monde (*Aulugelle. lib. X, c. II*).

Tels sont les jumeaux de l'antiquité, dont j'ai eu connaissance. Je ne doute pas que je n'en eusse pu produire un plus grand nombre, si nous possédions toutes les observations de quantité de médecins, dont les ouvrages sont perdus. Néanmoins, malgré le peu d'exemples que j'ai cités, ils suffisent pour prouver qu'il y a eu anciennement en Egypte des accouchemens de trois, quatre, cinq et sept jumeaux; en Grèce,

Digitized by Google

de cinq, et en Italie, de trois, quatre, cinq, six, sept et douze, sans parler de divers exemples de superfétations ; mais on va voir qu'à ce sujet l'antiquité n'a absolument aucun avantage sur les âges suivans.

I I.

Des Jumeaux du moyen âge.

Le commencement de cette époque est marqué dans l'histoire par un débordement de barbares. Dans les provinces de l'empire romain, personne n'ignore que les suites en devinrent funestes aux lettres et aux arts, dont on perdit en Europe presque jusqu'au souvenir. Les connaissances humaines périrent, ainsi que les moyens de les rétablir ; les livres furent pour la plupart détruits. Point d'observations à attendre de ce temps-là. Nous devons celles des neuf, dix et onzième siècles aux Arabes et aux Sarrasins, qui cultivaient la médecine en Asie, en Afrique et en Espagne ; et comme ces savans ne communiquaient leurs lumières qu'à ceux qui allaient s'instruire à leurs écoles, le nombre des observateurs qui en sortit fut très-petit ; mais au défaut d'observations, on substitua les fables,

Digitized by Google

et ce fut l'ouvrage des moines autant que d'une populace ignorante. Enfin, ce ne fut qu'au treizième siècle que s'ouvrirent diverses écoles, dans lesquelles chaque état de l'Europe commença à posséder ses médecins nationaux; de là les observations devinrent plus communes. Tout ce qui précède ces temps, en fait d'accouchemens extraordinaires est, en quelque sorte, regardé comme fabuleux ou comme miraculeux. Le plus ancien est celui qui donna, dit-on, naissance aux *Welfes* ou *Guelfes*.

Les annales de l'abbaye de Weingarten, en Souabe, à trois lieues du château d'Altorf, rapportent qu'Irmentrude, femme d'Isenbraud, rebuta une pauvre femme, chargée de trois jumeaux, dans l'idée qu'elle les avait eus de trois hommes différens; que la pauvre affligée lui répondit : *Aussi vrai qu'ils sont de mon mari, puissiez-vous, madame, en avoir autant du vôtre en une fois, qu'il y a de mois dans l'année!* L'imprécation eut son effet. En moins d'un an, la comtesse accoucha de douze enfans mâles; c'était donc, dans son idée, onze infidélités qu'elle avait faites à son mari. Pour lui en dérober la connaissance, elle chargea la sage-femme de noyer ces onze enfans; mais le comte, qui était absent, la rencontra, comme

Digitized by Google

il revenait, lui demanda ce qu'elle portait : «Des loups, dit-elle.» *Wolf*, en allemand. — « Voyons-les. » Il vit des enfans; et par ses menaces il lui fit avouer le fait. Il était proche d'un moulin : il remit ces onze enfans au meûnier, pour les élever en secret. Six ans après, célébrant le jour de son anniversaire, il fit venir ces enfans pendant qu'il était à table, tous à-peu-près de la même taille, habillés de la même manière. La compagnie fut charmée de voir une si belle et si nombreuse famille; et le comte demanda quelle peine méritait la mère dénaturée qui avait voulu les faire noyer. La comtesse se jeta, en pleurs, aux genoux du comte, qui lui pardonna sa faute.

En mémoire de cet événement, le douzième des jumeaux fut nommé *Wolf* ou loup; les onze autres ont été la tige de onze maisons puissantes, d'où sont issus l'empereur Conrad I, les comtes de Hohen-Zollern, palatins de Trèves, Franconie, ducs de Souabe, etc. Wolf succéda à son père, dans le comté d'Altorf, et mourut en 850. Je ne doute pas que cette tradition n'ait quelque chose de vrai, ne fût-ce que l'heureuse fécondité de cette Irmentrude, qui donna lieu d'en parler d'abord avec admiration, et d'en faire ensuite un prodige, en sup-

Digitized by Google

posant ces douze fils jumeaux. A cette circonstance très-naturelle, qu'un douzième enfant soit né après les onze premiers, on l'aura appelé *zwolff*, douze ; ôtez le *z*, il restera *wolff*, loup ; changez *o* en *e*, on aura *welf*, dont on a fait *guelf*, en changeant *w* en *gu*. La langue allemande est remplie de ces altérations ; alors l'explication du prodige des douze enfans disparaît.

Herbelot rapporte dans sa bibliothèque orientale que la reine Alankava resta veuve de Doujoun, roi des Mogols, dont elle eut deux enfans. Pendant qu'elle gouvernait ses états, il arriva, suivant *Mircond*, qui rapporte les traditions des peuples scythes, qu'une grande lumière investit tout-à-coup cette grande princesse, qui ne dormait pas pendant la nuit. Cette lumière lui entra dans le corps par la bouche, descendit dans ses entrailles, et sortit par les voies de la génération. Elle se sentit enceinte, sans avoir connu aucun homme. C'était une femme très-sage. Elle rassembla les plus sages de ses courtisans, à qui elle raconta le fait, les fit enfermer dans sa chambre, où ils apperçurent la même lumière; mais ils n'accouchèrent point comme elle de trois enfans, qui furent les tiges des Selgiacides, des Gengis, des Tamerlan et autres

Digitized by Google

Tartares. Khondémir ajoute à ce récit que la merveille qui arriva dans la grossesse d'Alan-kava est la même que celle qui s'est rencontrée dans celle de *Miriam*, mère d'*Issu*, c'est-à-dire de Marie, mère de Jésus. Ce qui pourrait faire croire que ces Mogols ont autrefois connu le christianisme.

Le troisième accouchement miraculeux, selon l'ordre chronologique, est celui dont l'illustre maison des Porcelets, qui a pour chef aujourd'hui le marquis de Maillane, prétend tirer son origine, qu'elle rapporte à un *Diégo Porcellos*, fils d'un comte Roderic de Castille, issu au cinquième degré du roi Pélage, qui reconquit l'Espagne sur les Maures.

On raconte que l'épouse du comte Roderic refusa l'aumône à une pauvre femme entourée d'enfans; que celle-ci lui souhaita en pleurant autant d'enfans qu'avait de petits pourceaux une truie qui passait : ce qui fut dit fut fait. La dame, nouvellement mariée, accoucha de neuf enfans mâles. Sans la présence de cette truie, le miracle n'eût pas eu lieu, et Diégo n'eût pas été nommé don Porcelets, et l'un de ces descendans n'aurait pas porté cet apanage à Arles, en France, il y a plus de six siècles. On donne pour preuve de cet accouchement prodigieux

Digitized by Google

la représentation des neuf petits porcelets, qui est encore dans une des églises de Burgos, dont les seigneurs de ce nom ont été fondateurs. Peut-être ce nom bizarre est-il venu de quelque circonstance singulière, d'une terre abondante en pourceaux. *La vanité tire parti de tout.*

Le quatrième accouchement, qui doit trouver ici sa place est celui de la comtesse de Quemfurt, petite ville aujourd'hui à la maison de Saxe. Cette comtesse était accouchée de neuf enfans, dont, par son ordre, on en voulut noyer huit. C'est, comme on le voit, la répétition ou l'imitation de la dame Irmentrude. Les neuf enfans ne furent pas noyés, mais ondoyés ou baptisés par saint Bruno, apôtre de la Prusse. Pour preuve de cet évènement, on montre dans une chapelle, à quelque distance de cette ville, une chaudière où ces enfans furent baptisés, et la fontaine où saint Bruno puisa l'eau baptismale. Dans le voisinage est une prairie qu'on appelle le *Pré de l'Ane*, nom qui lui a été donné en 1006, parce que cet âne, à l'imitation de celui de Balaam, s'arrêta, comme cloué sur ce pré, et ne voulut point passer outre. Saint Bruno, qui voulait se rendre en Prusse, fut donc obligé de rebrousser chemin, et il arriva tout à propos comme la comtesse venait de

Digitized by Google

donner ses huit enfans à noyer. Cette tradition, sinon absolument fausse, au moins mêlée, comme toutes les autres, de fables accréditées par les moines, donna occasion d'établir en ce même lieu une foire annuelle du *Pré de l'Ane*, et qui attire un grand concours de peuple, le mercredi après Pâques.

Le cinquième et dernier accouchement de ce genre, dont je vais parler, est celui de la fameuse comtesse de Hollande, qui, pour le nombre des jumeaux, l'emporte de beaucoup sur tous ceux que j'ai rapportés. Dans le village de Losduynen, à une lieue et demie de la Haye, on voit dans l'église une inscription en langue latine et tudesque. Voici la traduction de la première.

« Marguerite, épouse de Hermann, comte de » Henneberg, et fille de Florent, comte de » Hollande et de Zéélande (dont la mère fut » Mathilde, fille de Henri, duc de Brabant), » eut aussi pour frère Guillaume, roi d'Alle- » magne. »

« Cette dame Marguerite, l'an du salut 1276, » le propre jour du vendredi saint, à neuf » heures avant midi, mit au monde des enfans » vivans des deux sexes, au nombre de trois » cent soixante-cinq, lesquels, après avoir

» reçu le baptême dans deux bassins d'airain,
» par les mains du vénérable M. Guy, suffragant de l'évêque d'Utrecht, en présence de plusieurs seigneurs et magnats, et avoir été nommés, savoir, les mâles, *Jean*, et les filles *Elizabeth*, moururent tous le même jour avec leur mère, et sont inhumés dans ce temple de Losduynen. Ce qui est arrivé à l'occasion d'une pauvre femme qui portait dans ses bras de petits jumeaux qu'elle avait eus d'une seule couche ; ce que la comtesse voyant avec étonnement, disait ne pouvoir être le fait d'un seul homme, et la chassa en l'accablant d'injures. Sur quoi la pauvre femme affligée et troublée lui souhaita une couche d'autant d'enfans qu'il y avait de jours dans l'année, et (chose étonnante) cela s'est accompli, contre le cours ordinaire de la nature, de manière que, pour en perpétuer la mémoire, on l'a rapportée en peu de mots dans cette inscription, d'après les vieilles chroniques, tant manuscrites qu'imprimées. Que le Dieu trois fois très-grand en soit glorifié, honoré et loué éternellement! *Amen.* »

Au-dessous de cette inscription est un grand tableau, dans lequel toute l'histoire est dépeinte, et à côté sont attachés les deux bassins

Digitized by Google

d'airain qu'on dit avoir servi au baptême des enfans.

Voilà ce fameux accouchement qui a été regardé jusqu'ici comme un miracle d'une authenticité incontestable, au point que l'on peut compter une trentaine de savans du premier ordre, tels *Érasme*, *Guichardin*, *Aldrovande*, *Juste-Lipse*, *Scriverius*, etc., qui n'ont fait aucune difficulté d'ajouter foi à cet évènement et de le célébrer dans leurs écrits.

Mais les plus anciens écrivains qui en ont parlé ne sont venus au plus tôt que deux siècles après, c'est-à-dire qu'à la fin du quinzième, et le plus grand nombre dans le seizième; ainsi leurs témoignages doivent être comptés pour rien.

On cite dans le monument des Chroniques imprimées, et l'imprimerie ne remonte qu'à l'an 1450, et l'on n'a commencé à imprimer en Hollande qu'en 1499; le monument n'est donc pas antérieur au quinzième siècle. Ainsi il n'est pas plus authentique que les témoignages des écrivains qui n'ont fait que suivre la tradition non-imprimée. Aussi ne sont-ils point d'accord entre eux, ni pour les noms, les titres, l'âge, la qualité, le nombre des enfans et le temps de cet accouchement. Ils varient égale-

Digitized by Google

ment sur les circonstances du baptême, sur les personnages, sur le nombre des bassins.

On parle de chroniques manuscrites. Avec ce fil d'Ariane, ouvrant la chronique ancienne et moderne de Hollande, Zéélande, etc., de *Jean-François Lepetit*, imprimée à Dordrecht en 1601, je trouve, pag. 223, que Guillaume, roi des Romains, comte de Hollande, frère de la comtesse Marguerite, avait fait de grandes donations aux moines; et qu'après sa mort, sa sœur, la comtesse Marguerite, ôta à toutes ces abbayes tout ce que son frère leur avait donné. En fallait-il davantage à ces moines pour les mettre en colère contre la comtesse? C'est ainsi qu'on a vu dans quelques églises de moines, en France, des peintures qui représentaient Charles-Martel, brûlant au milieu des flammes de l'enfer, pour s'être emparé des biens ecclésiastiques et les avoir distribués à ses gens de guerre.

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?

Au reste, venons à des couches qui, sans être miraculeuses, ne seront peut-être pas moins surprenantes.

Abdérame II, roi de Cordoue, mort en 852, laissa sa couronne à Mahomet, l'aîné de qua-

Digitized by Google

rante-deux fils qu'il avait; d'autres lui en donnent quarante-cinq, outre quarante-deux filles ; mais on ignore si parmi ces enfans il y avait beaucoup de jumeaux, car ils étaient nés de différentes femmes.

Avicenne, philosophe et médecin arabe, qui a vécu jusqu'en 1036, assure, d'après un rapport digne de foi, qu'une femme fit une fausse couche de sept embryons; il parle aussi d'une autre fausse couche de vingt-deux germes animés, et ayant tous la figure humaine.

Albucassis, autre médecin arabe, vers l'an 1085, remarque au deuxième livre de ses traités, qu'il se forme quelquefois dans l'utérus deux, trois, quatre, cinq, six, sept et même jusqu'à dix fœtus ; il assure qu'une femme asiatique en avait enfanté sept, et une autre quinze, tous d'une belle apparence et bien conformés.

Albert-le-Grand, Allemand qui, vers l'an 1245, étonnait tout Paris par ses connaissances, écrit, dans son neuvième livre des animaux, qu'il tient d'un habile médecin qu'en Allemagne une dame de qualité avait fait soixante enfans en douze couches, c'est-à-dire chaque fois cinq. Il ajoute, sur le rapport d'un autre médecin très-honnête homme, qu'il avait été appelé auprès d'une autre femme de condition,

Digitized by Google

qui venait de faire une fausse couche de cent cinquante fœtus, qu'il prit d'abord pour des vers ; mais ayant ouvert la secondine ou membrane qui les enveloppait, il trouva que c'était des enfans formés, de la longueur du petit doigt, et dont plusieurs avaient le mouvement de dilatation et de constriction, et d'autres signes de vie ; ce qu'il pouvait bien remarquer, parce qu'ils étaient posés sur un plat devant lui. Leurs yeux n'étaient pas entièrement formés, et les doigts des mains et des pieds n'étaient guère plus gros que des cheveux.

Martin Cremonesius, qui écrivait une histoire de Pologne en 1270, raconte, au livre II, que Mathias Galanciewsky, surnommé Paluca, évêque de Wladilaw, dans la Cujavie, et fils de Slavoniski, castelland de Nakel, de la maison de Topor, était né avec onze autres, d'une seule couche, mais qu'il était le seul qui eût vécu, tous les autres étant morts aussitôt que nés. Et dans le même livre, le même historien atteste que, le 20 janvier 1270, l'épouse du comte Virboslas, demeurant sur le territoire de Cracovie, mit au monde trente-six enfans vivans, d'une seule couche.

Gaspar Bugal, écrivain d'Italie, rapporte dans ses histoires mêlées que, sous le pape Ni-

Digitized by Google

colas III, il mourut à Modène une femme, nommée Antonie, qui n'avait que quarante ans, et néanmoins était mère de quarante-trois fils, parmi lesquels il y avait plusieurs jumeaux.

Pierre d'Apone, surnommé le Conciliateur, philosophe et médecin de la plus grande réputation, vivant à Padoue sur la fin du treizième siècle, assure que dans sa bourgade on avait vu sortir d'une femme en couches six embryons, qui tous six avaient du mouvement; chose, dit-il, extraordinaire et assez étonnante.

C'est par ce dernier que je terminerai l'époque que j'ai embrassée ici, et où les exemples rapportés (abstraction faite de ceux où le nombre excessif des jumeaux est hors de comparaison) reviennent à-peu-près à ceux de l'antiquité, car ceux-là étaient de 3, 4, 5, 6, 7, 12; et ceux-ci sont de 3, 5, 6, 7, 12.

III.

Des jumeaux nés depuis le XV.ᵉ siècle jusqu'en 1773.

XV.ᵉ siècle. Thomas Fazel, dans son histoire de Sicile, Liv. VI, décad. I, rapporte qu'une femme, nommée Pancier, de la ville de

Gergenti ou d'Agrigente, était d'une fécondité si étonnante qu'elle eut soixante-treize enfans d'une trentaine de couches, et qu'une autre de Messine, en 1430, âgée de 24 ans, mit au monde neuf enfans d'une seule couche, et qu'aussitôt elle mourut avec eux.

Selon le célèbre *Pic de la Mirandole*, Dorothée eut en deux couches vingt enfans; neuf dans l'une, onze dans l'autre; elle était si grosse qu'elle soutenait son ventre, qui lui descendait jusqu'aux genoux, avec une grande bande qui la prenait aux épaules et au cou. *Ambroise Paré* en a inséré la figure dans ses œuvres.

Dans un traité anatomique de *Carpi*, il dit qu'un nommé *Julius Scatinarius* vint au monde avec six autres *fœtus*; que sa mère était sœur de Florian de Dulphis, allié de Carpi; que lui, Carpi, avait vu une femme accoucher de cinq fils en une couche; qu'une dame de Gênes, de la famille *Boccallegra*, avait mis au monde seize fœtus humains, longs de quatre pouces, ayant tous du mouvement, et un dix-septième, qui avait la forme d'un cheval et remuait aussi; tous les dix-sept étaient enveloppés d'une membrane.

XVI.e siècle. Rencontre de jumeaux aussi rares, d'après *Henri* et *Pierre* d'*Outreman*,

Digitized by Google

auteurs d'une histoire de Valenciennes. En 1503, une femme de la paroisse Saint-Jacques accoucha de deux enfans mâles, qui furent baptisés dans cette paroisse. Il se trouva, sans qu'on y eût pensé, que le père et le grand-père des enfans, les parrains et le prêtre avaient tous été jumeaux.

En 1530, le médecin *Louis Bonacioli* dit, dans son traité, *de uteri partiumque ejus confectione et de conceptionis indicii*, qu'une femme de sa connaissance avait eu sept enfans d'une seule couche.

Un autre médecin d'Italie, *Victorius Trinea Vellius*, observe (lib. 11 *de Curati. par. affect.* c. 17.) qu'il y a des femmes si fécondes qu'elles conçoivent deux fœtus à la fois, mais même trois et plus, assurant qu'il en avait lui-même connu plusieurs qui en avaient trois ; une à Bologne, femme d'un ouvrier en fer, qui en fit deux de la première couche, trois de la deuxième, et quatre de la troisième. Pas un des quatre ne vécut, mais seulement un des trois, et cet exemple n'est pas moins remarquable pour le nombre des fœtus que pour l'ordre progressif des couches.

En 1554, à Berne en Suisse, la femme du docteur Jean Gelinger mit au monde, d'une

Digitized by Google

portée, cinq enfans, trois mâles et deux femelles. (*Ambroise Paré*, 1014).

Bonaventure Savelli, Siennois, affirma qu'une femme qu'il entretenait fit sept enfans à la fois, dont quatre furent baptisés, *Ambroise Paré*, 16.

Levinus Lemmius, célèbre médecin hollandais, dans son Traité *de admirandis occultâ naturâ*, *l.* 1, *ch.* 8, rapporte un accouchement qui, par sa singularité, mérite d'être rapporté. « Il y a quelques années, dit-il, que la femme d'un marinier de Zéélande, dont j'étais le médecin, étant devenue enceinte, son ventre commença à s'enfler si énormément qu'on ne croyait pas qu'elle fût capable de porter le poids de sa grossesse jusqu'au terme; cependant elle ne laissa pas d'y parvenir, quoiqu'avec beaucoup de peine, à la fin du neuvième mois. Le travail de l'enfantement fut long et difficile; mais à l'aide d'une habile sage-femme elle se délivra d'une masse de chair informe, ayant deux anses en guise de bras, et palpitante comme si elle eût eu une espèce de vie, ainsi que les éponges et les orties de mer; ensuite il sortit du corps de la femme un monstre ayant un bec crochu, un cou long et rond, des yeux brillans, une queue pointue et une grande agilité dans les pieds. A peine il eut vu le jour,

qu'il fit entendre dans la chambre des cris aigus, et courant çà et là, il cherchait à se cacher; mais les femmes qui assistaient l'accouchée l'étouffèrent avec des coussins. Enfin cette pauvre femme, prête à succomber aux douleurs d'un travail de trente-six heures, mit au monde un enfant mâle, très-bien formé, mais qui avait été si maltraité par le monstre, qu'il expira un moment après qu'on l'eut baptisé.

Laurent Joubert, médecin ordinaire de Henri III, rapporte dans son livre intitulé des *Erreurs populaires*, qu'il dédia à la reine de Navarre, première femme de Henri IV, qu'une domestique de la demoiselle de Beauvillé avait fait trois enfans d'une première grossesse, et neuf filles d'une seconde, qui toutes furent élevées. Huit d'entre elles avaient été condamnées par la mère à être noyées; le père les sauva. *Laurent Joubert* raconte ce fait dans toute la naïveté de son style. *Ambroise Paré*, qui l'a inséré dans ses œuvres de chirurgie, p. 965, loin de mettre cet accouchement de neuf filles au nombre des erreurs populaires, en tire une des preuves qui témoignent que la femme, irrégulièrement, porte un grand nombre d'enfans.

Digitized by Google

Le même *Ambroise Paré*, premier chirurgien des rois Charles IX et Henri III, rapporte que la femme d'un gentilhomme, dit Maldemeure, accoucha dans la paroisse de Sceaux, près de Chambellay, entre Sarte et Maine, de deux enfans, la première année; de trois la deuxième; de quatre la troisième; de cinq à la quatrième, et de six à la cinquième année de son mariage. Un des six vivait encore. *Ibid.*, p. 1014.

Le même chirurgien remarque encore qu'à Paris, au cimetière des Innocens, on lisait cette épitaphe, au bas du neuvième pilier :

« Cy gist honorable femme Yollande Bailly,
» jadis femme d'honorable homme Denis Ca-
» pel, procureur au châtelet de Paris, qui tres-
» passa le 17 avril, le quatre-vingt-huit an de
» son aage, le quarante-deux de son veufage;
» laquelle a veu ou peu voir devant son trépas
» deux cent-quatre-vingts enfans issus d'elle.
» *Ibid.*, p. 966. »

Marcellus Donatus, médecin de Mantoue, qui vivait en 1586, rapporte un accouchement de deux garçons et de deux filles à Mantoue. La duchesse Eléonore de Médicis vit les nouveaux-nés et l'accouchée, à qui elle fit du bien.

Digitized by Google

Il assure aussi qu'une femme de sa connaissance, dans une fausse-couche de son cinquième mois, mit d'abord une fille au monde, la nuit suivante une autre fille, suivie de l'arrière-faix, et le jour suivant une pièce de chair ressemblant à la crête d'un coq, avec un bec pareil au sien. (p. 463.)

En 1589, une flotte de quatre vaisseaux anglais fut assaillie par une tempête vers l'île de Madagascar, qui écarta et fit périr trois vaisseaux, et poussa le quatrième, nommé le *Marchand indien*, vers un rivage plein de rochers. On mit l'esquif en mer, et chacun tâcha de gagner terre. Il ne resta dans le vaisseau qu'un homme avec quatre filles, qui ne purent se jeter dans l'esquif, et qui ne savaient pas nager. Tous périrent, à l'exception de ces cinq personnes, qui se sauvèrent sur des planches du vaisseau brisé. Cet homme et les quatre filles abordèrent dans une île inhabitée, sans même aucune bête sauvage, mais remplie d'arbres fruitiers, et d'un grand nombre d'oiseaux qui pondaient des œufs en abondance. Cet homme était âgé de trente ans. Les quatre filles étaient la fille du capitaine du vaisseau, ses deux servantes et une négresse. La nécessité de pourvoir à la multiplication dans une île située hors du cours

Digitized by Google

ordinaire de la navigation, fit résoudre l'homme à être le mari de ces quatre filles, et il en eut une postérité si nombreuse, que l'an 1667, il se trouva dans l'île onze à douze mille personnes issues de lui et de ses quatre femmes.

Cette multiplication s'était faite dans l'espace de soixante-dix-sept ans, depuis le naufrage de 1589 jusqu'en 1667, qu'un navire hollandais faisant route au-delà du cap de Bonne-Espérance, vers l'Orient, fut poussé par un vent impétueux à la rade de cette île, située vers le midi, à vingt-huit degrés de latitude. Les gens du vaisseau, en y abordant, la trouvèrent habitée par un peuple qui faisait profession de la religion chrétienne, et qui parlait anglais. Cette île était appelée *Pinès*, du nom de l'homme dont ce peuple était descendu, et c'est de ce vaisseau hollandais, revenu en Europe, qu'on a appris toutes ces circonstances.

XVII.e siècle. Cette fécondité surprenante, favorisée peut-être par le climat, doit rendre moins incroyable ce que je vais rapporter d'après l'Histoire générale de l'Afrique, par M. *L. A.*

« De tous les pays situés sur la côte occidentale, celui de Juida est le plus fertile et le plus curieux. Ce royaume est situé par les six degrés

Digitized by Google

vingt minutes de latitude septentrionale. Il a dix à quinze lieues d'étendue, le long de la mer; il s'avance six ou sept lieues dans les terres. Quelques écrivains ne lui donnent que seize lieues de circuit. Tous les voyageurs conviennent unanimement que ce pays, élevé en amphithéâtre, borné par de hautes montagnes, chargé de grands arbres parés d'une verdure éternelle, couvert de moissons sans cesse renaissantes, entrecoupé de ruisseaux, garni de villages agréables, présente la plus belle perspective du monde, et forme une des plus délicieuses contrées de l'univers. »

« Si l'on parle d'un état divisé en vingt-six provinces ou gouvernemens, subdivisés chacun en plusieurs parties, l'imagination se représente aussitôt un grand empire : telle est cependant la division de ce petit royaume, que l'on peut regarder en quelque sorte comme une fourmillière, ou si l'on veut une fabrique d'hommes.

« Les Européens en enlèvent annuellement jusqu'à douze mille esclaves : c'en serait assez pour changer bientôt en solitude divers états de l'Europe, infiniment plus étendus, et ce pays n'en souffre pas. Les royaumes de l'Europe, comparés à ce petit canton, ne sont que des

Digitized by Google

déserts. Les voyageurs assurent que le roi de Juida peut mettre en campagne une armée de cent mille hommes. Une armée de cent mille hommes dans un pays qui n'a que quinze lieues sur la mer et sept dans les terres ! On ne le croira pas; mais on croira du moins que la prodigieuse multitude des habitans a séduit ces voyageurs. On croira qu'il est possible d'y lever de grandes armées, et d'y charger d'esclaves un grand nombre de vaisseaux, quand on saura qu'un nègre de quelque considération se plaint de son sort lorsqu'il n'a que cinquante ou soixante enfans; qu'une famille de cent quarante enfans n'est pas un phénomène extraordinaire; que des vice-rois, sans autres secours que leurs fils et petits-fils, au nombre de deux mille, suivis de leurs esclaves, ont repoussé des ennemis puissans. Les familles forment des villages qui s'agrandissent à mesure qu'elles s'accroissent. Les femmes sont, à la vérité, très-fécondes, mais elles cessent, dans la fleur de l'âge, d'avoir des enfans. Les grands en ont par centaines, et les rois par millier. »

Il n'est pas étonnant que partout où la pluralité des femmes a lieu les familles y soient plus nombreuses et les hommes plus prolifiques qu'ailleurs. Muley Schérif, ou Reschid,

Digitized by Google

roi de Tafilet, mort en 1647, laissa quatre-vingt-quatre fils et cent vingt-quatre filles. Muley Ismaël, l'un de ses fils, qui fut roi de Maroc en 1672, et mourut en 1727, n'eut que quatre femmes, suivant l'usage du pays; mais il entretenait dans son sérail de Méquinès deux mille concubines, desquelles il eut sept cents fils, qui parvinrent à l'âge de pouvoir monter à cheval, et laissa à sa mort cent fils et autant de filles. Les filles ne paraissent jamais en public, étant gardées, élevées et nourries par leurs mères. Muley Zidon, l'un de ces fils d'Ismaël, né en 1672, n'avait encore en 1698 que trois femmes, qui lui avaient donné huit fils, sans les filles. Il en prit une quatrième cette année là, et fut étranglé par ces femmes en 1708.

Si de l'Afrique nous passons en Turquie, nous y trouvons que le sultan Mahomet III, montant sur le trône en 1595, fit mourir dix-neuf de ses frères et neuf femmes du sultan Amurat III, son père. Mais il ne paraît pas, en général, que les princes de la maison ottomane aient été aussi prolifiques que ceux de Maroc et de Tafilet. Il n'est guère possible d'avoir une connaissance exacte des enfans des chams de Tartarie, parce qu'ils sont ren-

Digitized by Google

fermés et gardés étroitement avec leurs femmes et leurs concubines, suivant l'usage des peuples d'Orient. En Perse, les enfans du roi, avec leurs mères, sont si cachés et gardés avec tant de soin, pendant son règne, dans un palais séparé du sien, que les courtisans même ne savent ni leur nombre ni le jour de leur naissance, ni leurs noms ; et après la mort du roi, le fils aîné, ou son successeur au trône, fait crever les yeux à tous ses frères, en leur faisant approcher des yeux un fer rouge, pour leur ôter toute envie et tout moyen de régner. Dans l'Indostan, le nombre des enfans du grand Mogol doit être grand, si on en doit juger par le nombre de ses femmes et de ses concubines, qui monte jusqu'à mille deux cent. Les enfans sont élevés dans le sérail jusqu'à l'âge de quatorze ans; alors on leur fait une cour et des revenus, qu'on a vu quelquefois monter jusqu'à trente millions.

Mais sans nous arrêter plus long-temps à ces pays, où la pluralité des femmes est établie, revenons dans l'Occident, où la monogamie doit être observée, mais ne l'est pas toujours ; témoin un homme de qualité de Sienne, nommé *Piche*, qui a eu autrefois, de trois de ses femmes, cent cinquante enfans légitimes et naturels.

Digitized by Google

Ayant été envoyé par sa république ambassadeur auprès du pape et de l'empereur, il en mena quarante-huit avec lui, et voulut paraître dans ces deux cours avec cette nombreuse suite. (*Journal des savans, tome* 6, *année* 1678, *p.* 57).

Christian Claes, Hollandais, eut une femme qui accoucha, le 21 juin 1686, d'un fils qui vécut près de deux mois; elle accoucha dix-sept heures après d'un second, qui était mort; vingt-quatre heures après d'un autre, qui vécut deux heures, et au bout de vingt-quatre heures, elle en eut un quatrième qui était mort; enfin un cinquième, qui mourut, ainsi que la mère. (*Dictionn. de Moréry, au mot Claes*).

Ménage écrit qu'un petit bourgeois, nommé *Blunet*, avait fait à sa femme vingt-un enfans en sept fois de suite, que ces enfans trigéneaux avaient, non-seulement été baptisés, mais qu'ils avaient vécu, les uns plusieurs jours, les autres plusieurs mois, et qu'il en était resté douze des plus forts, qui étaient tous grands et en bonne santé. *Ménage* ajoute que, comme on aurait pu douter lequel des deux, de la femme ou de lui contribuait le plus à cette espèce de prodige, il abusa d'une jeune servante qu'il avait, et qu'au

Digitized by Google

bout de neuf mois la fille accoucha de trois enfans mâles, qui, malgré la faiblesse et le jeune âge de leur mère, ne laissèrent pas que de vivre quinze jours ou trois semaines. (*Anecdotes de médec.*, *p.* 26. *Gazette salutaire*, 6 *sept.* 1764, *n.*° 36).

*XVIII.*e *siècle. Kinestje Gerbrand*, demeurant à Schêvening, près la Haye, eut de son premier mari trois enfans, dont deux jumeaux; d'un second mari, deux autres jumeaux; ensuite, en 1719, cinq filles, et un sixième enfant, qui n'était pas venu à terme, et dont on ne pouvait distinguer le sexe. Elle eut encore, dans la suite, quatre enfans, dont deux jumeaux. Elle mourut en 1762. Les cinq jumeaux sont enterrés dans l'église de Schêvening, et sur leur tombe on voit une inscription qui atteste le fait. (*Recueil des listes des naissances et des morts, publié pour dix-neuf ans à la Haye, en* 1774).

Le père d'un Picard, appelé Papelard, avait eu de deux femmes quarante-cinq fils; ce dernier, que j'ai connu âgé de trente-cinq à quarante ans, était le dernier; tous avaient vécu jusqu'à l'âge viril.

A Veremouth, dans le Durham, une femme

Digitized by Google

accoucha d'un deuxième garçon, sept semaines après le premier. *Gazette salut.*, 23 *juin* 1768.

L'épouse du ministre Hoybie, en Séeland, province de Danemark, accoucha de quatre enfans mâles, qui se trouvaient en parfaite santé, ainsi que leur mère. (*Mercure hist. pol. décembre* 1758, *p.* 702.

A Forcy, près de Commerci en Lorraine, la femme de *Philippe Vincent* accoucha, dans le sixième mois de sa grossesse, de trois enfans qui n'avaient qu'un seul placenta; ils furent présentés au roi Stanislas par la comtesse de Choiseul-Meuse. L'un d'eux vivait encore six ans après. (*Gaz. sal.* 1 *mai*, *n.*° 18).

La femme d'un horloger de Londres eut à la fois trois garçons qui jouissaient d'une bonne santé. La femme d'un négociant de Breudfond eut neuf petits enfans en vingt-huit mois, tous bien portans. (*Avis divers tirés des papiers de Londres, Gazette salut.* 1761, *n°.* 18.

A Birmingham, en Angleterre, une vache avait fait d'une seule portée trois veaux, qui paraissaient devoir vivre. Un autre phénomène était la femme de M. King, qui, à l'âge de soixante-deux ans, lui en ayant soixante-

douze, accoucha d'un garçon, qui était le troisième depuis trois ans. (*Ibid. n.°* 34).

A Parme, une femme accouchée de cinq enfans n'avaitsenti aucune incommodité extraordinaire, et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'avant et après cette grossesse extraordinaire elle a mis au monde des jumeaux. (*Ibid, n.°* 36).

Dans la ville de Lecca, au royaume de Naples, une femme eut deux enfans dont l'un vint au monde huit jours après l'autre. Ensuite une ânesse mit bas un ânon, et après un mulet. Cette bête avait été d'abord saillie par un âne, et ensuite par un cheval. Ces deux exemples étaient des preuves convaincantes de superfétation, et l'observateur ajoutait qu'une femme robuste et d'une taille haute, mariée dans la même ville, à un homme petit mais très-vigoureux, avait mis au monde, dans tous ses accouchemens, deux, trois et une fois quatre enfans. Elle les avait tous nourris elle-même pendant dix mois, et, après ce temps, elle était redevenue grosse. Comme elle avait quitté la ville, on ne pouvait pas dire à combien d'enfans elle avait donné la vie (*Observ. d'un méd. de Lecca. gaz. sal. du* 4 *octobre* 1764, *n°*. 40).

La sœur de la femme Vincent, dont nous

Digitized by Google

avons parlé plus haut, accoucha de cinq filles toutes vivantes, toutes les cinq bien conformées; elles n'avaient qu'un placenta pour les cinq; chacune pesait une livre, à l'exception de la dernière qui pesait une once de moins. Elles se ressemblaient parfaitement; elles reçurent toutes le baptême à l'église, et ne moururent qu'à la maison paternelle, toutes dans l'espace d'une heure, à quelques minutes l'une de l'autre. La mère se portait très-bien. Il est à remarquer que les enfans de sa sœur qui, six ans auparavant était accouchée d'un garçon et de deux filles, n'avaient non plus qu'un *placenta*.

Une négresse du Cap français accoucha de deux jumeaux, l'un blanc et l'autre noir; elle avoua qu'elle avait eu commerce presqu'en même temps avec un blanc et avec un noir.

Une femme de la paroisse de Gigny en Bourgogne accoucha, à terme, de deux filles qui n'avaient qu'un seul corps depuis les épaules jusqu'à la ceinture. Les autres membres étaient très-distinctement séparés et dans leur entier (*Nouv. pub.*).

La femme de *Milet*, de Rabastans en Languedoc, eut deux jumeaux joints ensemble par les fesses. Le même jour, ces enfans furent portés à l'église et baptisés. On leur fit avaler du

Digitized by Google

lait avec une cuiller. Le lendemain l'un d'eux demeura pendant quatre heures sans donner le moindre signe de vie ; ensuite il commença à remuer les lèvres, se colora et revint entièrement ; mais aussi l'autre retomba dans l'état d'où le premier sortait ; ces faiblesses furent alternatives, mais de moindre durée que la première fois, jusqu'au lendemain à trois ou quatre heures du matin, qu'ils moururent tous deux à la fois (*Gaz. sal.* 21 *septembre* 1769, *n.°* 38).

A Noroy en Franche-Comté, une femme accoucha d'un enfant à deux têtes ; l'une de ces têtes conforme aux règles que la nature prescrit, l'autre entièrement difforme. M. *Menaus*, chirurgien à *Molans*, ayant été appelé pour secourir cet enfant qui était expirant, observa que la deuxième tête était la cause unique de sa défaillance ; il en fit l'amputation ; l'enfant reprit beaucoup de forces ; néanmoins il ne put survivre que quatre jours (*Gaz. sal.* 11 *janv.*, *n.°* 2.).

Madame Melwill, comté de Northergham, dans la dix-neuvième année de son mariage, accoucha d'une fille qui était le trentième de ses enfans ; il y en avait encore dix-sept vivans. Cette femme était âgé de quarante-cinq ans et se portait fort bien (*Gaz. sal.* 1771. *n.°* 1.).

Digitized by Google

M. *Paret*, médecin, rapporte dans sa Dissertation sur la cause déterminante des accouchemens, qu'une femme mariée à treize ans devint enceinte quelque temps après son mariage, et accoucha, fort heureusement à terme, d'un fils qui vivait encore au temps de ce récit. Cet accouchement fut bientôt suivi d'une grossesse où, étant au terme de huit mois, elle reçut, dans un tumulte, un coup de pied au ventre, au-dessus de la crête de l'*ilium* gauche. L'enfant ne vécut que quelques heures, ayant une large contusion au front où le coup avait porté. De toutes les grossesses qui suivirent celle-là, aucune ne passa le terme de six mois, et la plupart n'ont été qu'au troisième ou quatrième au plus. Enfin le nombre de ces avortemens a été jusqu'à trente-trois, dans l'espace d'environ vingt-cinq ans. Cette femme n'a jamais plus senti ses enfans du côté blessé; ses accouchemens étaient fort prompts, et une demi-heure formait quelquefois tout l'intervalle que duraient ses douleurs (*Gaz. sal.* 14 *fév.* 1771, *n.*° 7).

Une femme de Naples accoucha d'une fille de grandeur et de grosseur monstrueuse, mais bien constituée d'ailleurs. On a su depuis qu'elle vivait, se portait à merveille, et croissait à pro-

portion de la taille qu'elle avait en naissant. Le jour de son baptême, elle pesait soixante-une livres une once et un tiers (*Gaz. sal. du* 6 *fév.* 1772, *n.*° 6).

Anne Lacombrade, femme de Marie Labraye, près de Figeac en Quercy, accoucha d'un enfant qui avait deux têtes, deux cous proportionnés, une large poitrine, avec une mamelle de chaque côté, et deux bras ordinaires. Par derrière, il avait trois omoplates; de celle du milieu, il sortait un troisième bras, avec une main qui n'avait qu'un doigt. Les deux colonnes vertébrales ne se joignaient qu'à la première vertèbre dorsale et se séparaient de nouveau à la première lombaire. L'insertion du cordon ombilical était plus basse qu'à l'ordinaire. Il y avait deux bassins, deux organes de la génération du sexe féminin, quatre cuisses et quatre jambes bien conformées. On ne trouva qu'un cœur et qu'un poumon dans la cavité de la poitrine, mais d'une grosseur plus considérable qu'à l'ordinaire; deux trachées-artères, et deux œsophages dans la cavité du ventre. Il n'y avait qu'un foie et qu'un estomac, auquel aboutissaient les deux œsophages, donnant deux issues à deux pylores qui formaient deux tubes intestinaux. Il y avait quatre reins, deux

Digitized by Google

vessies et deux matrices. Le cordon ombilical se bifurquait intérieurement, et avait de chaque côté ses insertions ordinaires. Ce part était venu à terme (*Gaz. sal. du* 25 *juin* 1772, *n.*° 26).

La comtesse de Caumont accoucha d'une fille dont je ne parle qu'à cause de sa marraine, madame Clœsse, créole de la Guadeloupe, âgée de quatre-vingt-six ans, qui voyait dans sa filleule la petite-fille de sa petite-fille; elle avait eu, pendant vingt-neuf ans de mariage, trente-deux enfans en vingt-deux couches, et comptait alors dans sa famille soixante petits-enfans et arrière-petits-enfans. La comtesse de Caumont, fille de sa petite-fille, était aussi petite-fille de M. *Déclieu-d'Erchigny*, commandeur de l'ordre royal et militaire de saint Louis, et ancien gouverneur de la Guadeloupe, à qui les îles du Levant doivent la culture du café. Il en obtint un pied au jardin Royal des plantes de Paris, et le porta à la Martinique en 1727; il fit un trajet sur le vaisseau où l'eau devint rare. Il partagea avec son arbuste le peu qu'on lui donnait pour sa boisson, et parvint, par ce sacrifice, à sauver ce précieux arbuste, qui a enrichi les colonies françaises d'une nouvelle branche d'industrie et de commerce.

Un fermière près de Bruges accoucha d'un

Digitized by Google

garçon et d'une fille, qui se tenaient ensemble; ils avaient deux têtes, quatre pieds, quatre bras et un seul ventre. Quand l'un prenait de la nourriture, l'autre dormait. Ces enfans sont morts au bout de huit jours, et l'on croit que la mauvaise conformation de la fille, qui n'avait point d'anus, a entraîné celle du garçon. (*Gaz. sal. du* 5 *novembre* 1772, *n*° 45.)

Une femme de Kleista en Upland a mis au monde en février quatre jumeaux, en octobre une fille, et vingt-quatre heures après un garçon et une fille, tous trois se portant bien. La mère, en moins d'un an, s'est trouvée mère de sept enfans, tous bien conformés et en bonne santé, ainsi que la mère. (*Mercure de France de novembre* 1772.)

La femme d'un jardinier à Vochendorff eut trois garçons jumeaux, qu'elle allaita tous trois, si ressemblans, que, pour les distinguer, la mère fut obligée de les envelopper avec des bandes de diverses couleurs. (*Gaz. sal. du* 20 *mai* 1773, *n.*° 20.)

Dans le mois de mars, il mourut deux Suisses de nation à Paris, âgés de quatre-vingt-un ans. Ils étaient jumeaux, nés à huit heures de distance l'un de l'autre, et moururent de même.

Digitized by Google

Ils s'étaient mariés le même jour : doués des mêmes goûts, des mêmes penchans, et tellement dépendans l'un de l'autre, que lorsqu'il survenait une maladie ou quelque incommodité à l'un, l'autre en était attaqué sur-le-champ. L'un de ces jumeaux a laissé huit enfans, et l'autre quarante-trois, tant fils que petits-fils et arrière-petits-fils. Ce jeu de la nature, dit l'auteur, paraît bien singulier, et l'histoire en serait incroyable si elle n'était attestée par les enfans de ces deux Suisses. (*Gaz. sal.* 29 *avril* 1773, *n.°* 17.)

Dans le Soissonnais, à Ylon, près de Marle, il est arrivé une scène assez plaisante, qui aurait certainement fait des impressions singulières, si elle avait été jouée il y a deux siècles. Une fille âgée d'environ trente ans, amoureuse d'un jeune ingrat, affecta d'être enceinte des œuvres de ce jeune homme, qui, niant le fait, fut remplacé par le diable dans la déclaration de cette fille. Au terme de neuf mois elle se mit au lit, et, poussant des hurlemens affreux; elle rassembla tous les habitans du village. La sage-femme, rassurée sur le danger qu'elle paraissait courir, travailla à délivrer cette malheureuse; et, après avoir introduit ses doigts, elle retira d'abord une grenouille vivante, puis une autre, et, re-

Digitized by Google

venant à l'ouvrage, elle en amena deux autres, dont l'une était morte. Trois de ces grenouilles étaient de véritables grenouilles de marais, la quatrième était de chaume. M. *Dolignon*, chirurgien, présent à cette scène, visita cette fille. Il trouva le vagin extrêmement dilaté, les caroncules myrtiformes entièrement effacées; mais le museau de la matrice petit, serré, et l'orifice de ce viscère nullement ouvert. Cet accouchement prétendu était d'ailleurs exempt de toute évacuation sanguine. On renferma cette créature dans la maison de force de Soissons. (*Gaz. sal. du* 13 *janvier* 1774, *n.* 2.)

Au village de Fasémont, près Vitry-le-Français, sur la route de Saint-Dizier, la femme de Renauld, cabaretier, accoucha, le 17 janvier 1774, de trois jumeaux, l'un blanc et les deux autres noirs. Interrogée sur cette singularité, elle répondit qu'un nègre avait passé chez elle au commencement de sa grossesse, et que l'impression que cela lui avait faite avait teint son fruit.

Les médecins modernes ne croient pas que l'imagination frappée soit la cause des variations bizarres qu'on trouve assez souvent aux enfans nouveau-nés ; beaucoup de médecins célèbres nient aussi la superfétation. Cette

Digitized by Google

femme avait accouché, quatre ans auparavant, d'un garçon qui avait la lèvre supérieure en bec de lièvre ; elle en attribuait la cause à un chaudronnier qui logea chez elle et qui avait cette difformité (*Gaz. sal. du* 10 *février* 1774, *n.*° 6.).

M. *Girard* de Grenoble, chirurgien, fut appelé pour l'accouchement d'une femme qui se plaignait d'être plus incommodée de cette grossesse que des précédentes. Elle eut un gros garçon. Le chirurgien soupçonna un second enfant ; il sentit sous sa main une tumeur oblongue, mobile, assez mollette, qu'il reconnut, en la parcourant, être dégagée dans toute son étendue ; il parvint à l'extraire, sans aucune altération et dans toute son intégrité ; ce corps prit sous sa main une forme sphérique ; il observa à la lumière qu'il était composé d'une membrane très-fine, lisse, polie, transparente, et sans aucune trace, aucune éminence par où il eût pu être adhérent à quelque endroit, extrêmement léger d'ailleurs, quoique de la grosseur d'une boule à jouer. Posé un instant sur la table, pendant que le chirurgien s'occupait à secourir la malade, il éclata tout-à-coup de lui-même, et presque sans laisser la

Digitized by Google

moindre trace (*Gaz. sal. du* 6 *octobre* 1774 ; *n.o* 11.).

Nota. M. *de Francheville* cite beaucoup d'autres traits plus ou moins variés sur l'histoire des jumeaux et sur la fécondité extraordinaire de quelques femmes ; nous croyons en avoir rapporté assez de preuves pour les trois époques que M. *de Francheville* s'est proposé de parcourir. Voici comment il termine son Mémoire.

Telle est la liste des naissances de jumeaux qui me sont connues dans l'espace de temps qu'embrasse cette troisième section, c'est-à-dire depuis le 15e siècle jusqu'en 1774 inclusivement. Il résulte, des exemples rapportés, que le nombre des jumeaux de chaque couche a été de 3, 4, 5, 6, 7, 9, 11, et même 17 ; mais abstraction faite, si l'on veut, de ce dernier nombre, dont les fœtus n'étaient pas entièrement formés, le pied commun des autres donnera entre 6 et 7. Or, les couches de jumeaux, dans le moyen âge, ayant été de 3, 5, 6, 7 et 12, dont le pied commun est aussi de 6 à 7, et celles des jumeaux de l'antiquité de 3, 4, 5, 6, 7 et 12, dont le pied est encore entre 6 et 7, il s'ensuit que les âges précédens n'ont aucun avantage à cet égard sur celui où nous vivons ; et c'est ce que je m'étais proposé de montrer.

Digitized by Google

SUR

LES TITRES, LES DIGNITÉS ET LES RAPPORTS ENTRE L'ANCIENNE MARQUE DE NOBLESSE ET LES ARMOIRIES DES MODERNES;

Par M. DE FRANCHEVILLE (1).

Des Titres et Qualités personnelles.

CEUX qui ont parlé des épithètes conviennent que les rois s'appelaient anciennement *monseigneur* ou *monsieur*. Cette dénomination se justifie par un titre de Philippe III, de l'an 1271, qui était à la chambre des comptes, et par deux autres titres des années 1329 et 1330, de Philippe VI. Dans l'un, il traite Charles IV, dit le Bel, son prédécesseur, de monseigneur le roi, et dans l'autre, de monsieur.

Le mot de *sire*, dont on se sert pour parler

(1) Ac. de Berlin.

Digitized by Google

ou pour écrire aux rois est ancien : il en est fait mention dans le roman de la Rose, de Jean de *Meung*, dit *Clopinel*. Cet auteur, en parlant des amours de Thibaut, roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie, l'appelle grand-sire.

Ce terme de sire est pris pour seigneur, comme il se voit par ce proverbe usité en Picardie, pour les barons de Coucy et pour les comtes de Soissons :

> Je ne suis roi, ni prince aussi,
> Je suis le sire de Coucy.

Les grands seigneurs de fiefs s'intitulaient sires, comme les barons de Montmorency, de Pons, de Ferrières, et tous les autres grands du royaume.

En fait de seigneurie, le mot de sire surpassait celui de seigneur et de sieur, le mettant immédiatement après le nom et le surnom, devant la seigneurie.

Quelques-uns font dériver le mot sire de *herus*, en latin, ou de *herr*, en allemand.

Christophe *Butkens*, prieur de Saint-Sauveur d'Anvers, parle, en ses trophées de Brabant, de Geoffroi de Brabant, sire de Vierson en Berri, de Henri de Louvain, sire de Herstal, etc.

Digitized by Google

Loiseau croit que *messire* se dit pour mon sire. *Robert Étienne* le prend comme demi-sire.

Le titre de messire convient aux chevaliers, suivant l'édit de Philippe II, roi d'Espagne, de l'an 1595, pour les provinces des Pays-Bas.

Vassal, qu'on oppose à seigneur et à sire, vient de *vassus*, homme de grande valeur; ainsi vasselage signifie vaillance, et vassal un homme vaillant.

Les rois n'ont pas seulement le nom de sire, dont les Anglais et les Italiens ont fait le mot sir; ils ont encore le titre de *majesté*, qui est fort ancien dans les écrits. Philippe-le-Bel se qualifie de notre majesté royale, en parlant des forfaitures, dans une commission datée de Compiègne, le vendredi après la Madelaine, l'an 1314, commission donnée au bailli de Caen, pour la garde des passages de Flandre. Cependant ce titre n'a été particulièrement en usage, en adressant la parole aux rois, qu'après le traité de paix que la France fit, sous Henri II, avec l'Espagne, en 1559, dans l'abbaye d'Orcam. Voici ce que *Guy Dufour de Pibrac* dit de ce titre :

On ne parle à la cour que de sa majesté,
Elle va, elle vient, elle est, elle a été.

Digitized by Google

Les rois ont pris anciennement le titre d'*excellence*. Thibaut, roi de Navarre, comte de Champagne, le prenait l'an 1239.

Le mot de *king* est la qualité que les Anglais donnent à leurs rois. Il vient du Saxon, *koning*, qui signifie pouvoir et connaissance.

Rotrou de Warwick, archevêque de Rouen, donne le titre d'excellence à Henri, dit le Jeune, couronné roi d'Angleterre, soulevé contre Henri II, dit le Viel, son père, roi du même royaume, lui écrivant en ces termes : *Excellentiœ tuœ, quœsumus, non sit oneri, si te deprecamur ut dominum, hortamur ut regem, docemus ut filium ; nec enim alligatum est in ore nostro verbum dei.*

Les Anglais ont aussi donné à Henri IV, leur roi, et autres de ses prédécesseurs, le titre de votre *grace ;* à Henri VI, celui d'excellente grace, puis celle de sir ; et enfin celle de majesté et de majesté sacrée. Les Allemands, en s'adressant aux empereurs, disent sacrée majesté, et les Espagnols de même, *sacra, catholica et real majestad.*

Dans une chartre donnée à Crémone en 1226, le 14 juillet, ind. Frédéric II, empereur des Romains, roi de Jérusalem et de Sicile, est qualifié d'excellence impériale.

Digitized by Google

Le nom d'*altesse* a été pris par quelques rois, ensuite par les ducs souverains, et enfin par tous ceux qui viennent d'une maison souveraine ; quelques-uns même, qui n'en viennent que de loin et par les femmes, l'ont reçu de ceux qui voulaient leur faire leur cour.

La qualité de *prince* ne se prenait que par des souverains et par les plus proches du sang des rois.

Les princes qui ont pris autrefois le titre d'*excellence* l'ont quitté, et surtout depuis qu'on l'a donné à ceux qui ont de grands emplois, et que les Italiens l'ont profané, en l'attribuant indifféremment à toutes sortes de conditions.

Le pape *Benoît XII*, par sa bulle de l'an 1340, ind. 8 en avril, qualifie seigneur de grande noblesse Mainfroi, marquis de Malespina; et il donne les noms de magnifiques et excellens seigneurs aux frères Albert et Martin Lescalle.

Le titre de *sérénissime* est ancien et en usage dans plusieurs états. Les empereurs et les rois d'Angleterre l'ont pris les premiers. Henri IV, empereur des Romains et roi de Bohême, se qualifie de prince sérénissime, dans une chartre de l'an 1360 ; il y donne le nom d'illustre

Digitized by Google

et d'archi-maréchal du saint empire à Rodolphe, duc de Saxe.

Le titre de *monsieur* ou de *monseigneur*, que l'on mettait tantôt devant le nom et le surnom, tantôt aussi entre les deux, était plus honorable mis devant qu'au milieu ; car au milieu, ce titre se donnait quelquefois à des princes qui n'étaient pas encore apanagés, et à qui on n'attribuait conséquemment aucune seigneurie.

Les bannerets, bacheliers et chevaliers prenaient seuls le nom de monsieur et de monseigneur, et non les écuyers ; ces derniers n'étaient nommés que par leurs noms ; on n'y ajoutait point d'autres qualités, à moins que ce ne fussent des écuyers de très-grande et très-ancienne maison, qui avaient ce privilége avant d'être faits chevaliers.

Comme les rois ont pris les titres de très-hauts, de très-puissans, et de très-excellens princes, leurs sujets ont pris ceux de nobles et puissans seigneurs, de hauts et puissans seigneurs, quelques-uns y ajoutant le superlatif ; d'autres se sont contentés du titre de messire, qui étaient commun à tous les chevaliers.

En Angleterre, les seigneurs s'appellent lords, qualité qui équivaut à celle de *dominus* ou seigneur.

Digitized by Google

Quant aux anciens officiers qui rendaient la justice et qui assemblaient les nobles, *Turnèbe*, liv. 28 de ses Observations, fait dériver le terme de *sénéchal* de *senex* et de *caballus*, *senescalli*, *quasi senes caballi*.

Bailli veut dire gardien. Les baillis étaient envoyés ou baillés comme conservateurs ou gardiens du peuple; d'autres officiers, d'un degré de juridiction inférieure, s'appelaient vicomtes, prévôts, viguier ou *vicarii*, et châtelains. Ces officiers avaient sous eux des sergens ou serviens. Le nom de *maire* vient de *major*, donné à ceux qui gouvernent les villes et communes. Le maire du palais fut autrefois le premier officier de France.

De l'origine des Armoiries ou marques de Dignités.

On trouve, chez les anciens, trois sortes de marques distinctives : ou des marques de dignité, ou des marques militaires, ou des marques de race.

Il est à propos de les examiner ici, pour faire voir la différence qu'il y avait entre ces marques et celles de la noblesse, dont je parlerai ensuite.

Digitized by Google

Des marques de Dignités chez les Anciens.

Les anciens n'avaient guère plus de dignités que de marques différentes pour les distinguer; le diadême et le sceptre n'appartenaient qu'aux rois, dès le temps d'*Homère*. Ils y joignaient la pourpre, l'agrafe d'or, et la coupe d'or; mais dans les siècles suivans, ils communiquèrent ces trois marques à ceux qu'ils voulaient honorer d'une distinction particulière, comme le prouve l'exemple du pontife Jonathas, à qui les rois Alexandre et Antiochus, successivement, accordèrent cet honneur; de même aussi, lorsque Artaban, roi des Parthes, voulut reconnaître la générosité d'Izate, roi de l'Adiabène, qui l'avait remis sur le trône, il lui donna, entre autres choses, le privilége de porter la thiare droite, et de coucher sur un lit d'or; ce qui était le droit singulier des rois des Parthes.

Dans les monarchies, qui sont incontestablement les aînées des républiques, les souverains, qui en furent les premiers législateurs, partagèrent entre leurs sujets les diverses fonctions du gouvernement, auxquelles ils ne pouvaient par eux-mêmes suffire; la crainte des dieux fit confier aux uns le soin de les apaiser; d'autres se sacrifièrent à la défense de la patrie; et ceux

Digitized by Google

que leur esprit et un âge mûr, accompagné d'une longue expérience rendaient plus propres à interprêter les lois et à les faire exécuter, eurent en partage la tutelle de l'état, en y maintenant l'ordre et la tranquillité. Les services des uns et des autres étaient également utiles à la société; ils méritaient d'être tout à la fois honorés et récompensés, et le souverain n'eut pas de peine à imaginer des distinstions qui pouvaient en même temps tenir lieu de récompense à des âmes plus sensibles à la gloire qu'à l'intérêt.

On voit dans *Xénophon* que Cyrus prenait plaisir à voir sa cavalerie vêtue, armée et équipée de la même manière que lui; et qu'ayant ensuite affecté de porter en Perse l'étole des Mèdes, il permit aux premiers de sa cour de s'en revêtir à son exemple.

Lorsque Romulus institua dans sa nouvelle ville l'ordre des sacrificateurs des champs, au nombre de douze, il donna pour marque de cette dignité un chapeau d'épis de blé lié d'un ruban blanc, que ce prince portait lui-même, ayant pris la douzième place dans cet ordre. C'était à-peu-près la même chose en Egypte, où les écrivains des livres sacrés portaient à leur tête un cordon de pourpre et une plume d'éper-

Digitized by Google

vier; coutume qui était venue en partie du culte singulier que les Egyptiens rendaient à cet oiseau qui les délivrait des scorpions, des cerastes, et d'autres insectes venimeux dont il était l'ennemi; et en partie de ce que le plus ancien livre de la religion égyptienne, qui avait été apporté de Thèbes, était entouré et lié d'un fil rouge.

L'anneau d'or était une autre marque de distinction à Rome; d'abord il n'y eut que les gens de guerre qui en portèrent pour se distinguer du menu peuple, comme les sénateurs se distinguaient des gens de guerre par la tunique appelée *latus clavus*. Mais dans la suite l'abus des anneaux d'or devint si grand, que la neuvième année du règne de Tibère, le sénat statua que ceux qui en porteraient à l'avenir seraient de condition libre, et auraient quatre cents sesterces de biens : c'était la marque distinctive des chevaliers romains.

Les chaînes d'or et d'argent étaient encore chez eux une distinction des plus anciennes, avec cette différence que les chaînes d'or se donnaient aux étrangers qui étaient venus au secours de la république, et qu'on ne donnait aux soldats romains qui s'étaient distingués dans une bataille qu'une chaîne d'argent; mais

Digitized by Google

on y ajoutait les bracelets, qu'aucun étranger ne pouvait obtenir, et quelquefois même le dictateur ou le consul portait la récompense jusqu'à la couronne d'or, lorsqu'il s'agissait de récompenser une action de valeur ou des services extraordinaires.

Outre ces distinctions auxquelles les modernes en ont substitué d'équivalentes, les anciens avaient encore d'autres marques de dignité qui paraissaient avoir plus de rapport aux armoiries.

Les rois d'Egypte, suivant *Diodore de Sicile, liv.* 1, *chap.* 62, (en mémoire de Céten, un de leurs prédécesseurs, qui est le protée des Grecs, et du don qu'on croyait qu'il avait eu de se transformer en lion, en taureau, en dragon, en feu et autres choses semblables) avaient coutume de porter quelqu'une de ces images peintes autour de leur tiare; et c'était là, suivant *Diodore de Sicile*, comme les marques de leur puissance royale, qui servaient non-seulement à les décorer, mais à jeter même dans l'esprit des peuples une admiration religieuse qui allait jusqu'à la superstition.

On trouvera peu de rois dans l'antiquité qui n'aient eu de même quelque symbole. Mais comme ces emblêmes n'étaient autre chose dans

Digitized by Google

leur origine que des signaux militaires, inventés pour rallier les troupes d'une armée dans une bataille, je me réserve à en parler ci-après. Tout ce que j'ajouterai ici, c'est que si l'on regarde ces emblêmes comme des marques de dignité, ils prouvaient que ceux qui les portaient étaient rois de telle ou telle nation. Ils ne prouvaient pas que ces rois, étant les seuls de leur royaume qui eussent le droit de les porter, en fussent en même temps les seuls nobles. Ils n'étaient donc pas des marques spécifiques de la noblesse.

En effet, pour ne parler ici que des rois d'Egypte, ces images qu'ils avaient sur leur tiare étaient si peu une marque distinctive de la noblesse d'avec la roture, qu'il n'y avait point de roturiers chez les Egyptiens. C'est le même *Diodore* qui nous l'apprend à l'endroit où il parle du jugement solennel que leurs morts subissaient avant que d'être admis dans l'asile sacré des tombeaux. « Lors, dit-il, qu'il ne » s'est présenté aucun accusateur, ou que la » fausseté des accusations a été clairement » prouvée, les parens quittent le deuil et font » le panégyrique du mort, mais sans y faire » aucune mention de sa naissance, contre la » coutume des Grecs, parce que tout le monde

Digitized by Google

» en Egypte est censé également noble. » Ce n'est donc pas plus dans ces emblêmes que dans les autres marques des dignités. dont j'ai parlé plus haut, qu'on peut trouver la marque distinctive de la noblesse que nous cherchons, puisqu'elles la désignaient aussi peu que la désignent chez nous la barette d'un cardinal, le bâton de maréchal, le cordon d'un ordre de chevalerie, la clef de chambellan, et même, si l'on veut, l'épi d'or qu'a le droit de porter en broderie sur son habit celui qui est reconnu pour le plus riche taillable des laboureurs de l'Ile-de-France, et dont la cotte montait, à ma connaissance, à 10,000 francs par an. Toutes ces marques, et autres de même nature, désignent bien, comme on le voit, la dignité de ceux qui les portent, mais elles ne désignent rien de plus.

Des marques militaires chez les anciens.

Ceux de nos modernes qui ont voulu faire remonter l'origine des armoiries jusqu'aux temps les plus reculés, ont remarqué que Moïse, tirant les Hébreux d'Egypte, eut ordre de Dieu de les faire camper par troupes, par drapeaux et par races. Sur quoi ces auteurs ont dit que

Digitized by Google

chaque tribu avait ses armoiries dans son drapeau; ils ont fait plus, ils ont indiqué ces armoiries; mais comme l'unanimité ne fut jamais le caractère de la supposition, les uns ont assuré qu'elles avaient été tirées des douze signes du zodiaque, et les autres qu'elles représentaient les expressions métaphoriques dont Jacob s'était servi pour prédire à ses enfans ce qui leur arriverait après sa mort; qu'ainsi la tribu de Juda avait un lion dans son drapeau; Zabulon une ancre; Issachar un âne; Dan un serpent; Gad un homme armé; Siméon une épée; Aser des pains ou des tourteaux; Nephtali un cerf; Benjamin un loup; Ruben des mandragores, en mémoire de celle qu'il donna à sa mère; enfin, Ephraïm et Manassé, une tête de taureau et des cornes de rhinocéros, parce que Moïse leur applique ces choses dans les bénédictions qu'il leur donna en mourant. Voilà jusqu'où ces auteurs ont porté leurs conjectures; mais ils n'ont pas pris garde qu'ils y sont tombés dans une absurdité grossière : car en disant que les armoiries des tribus d'Ephraïm et Manassé furent tirées des bénédictions de Moïse mourant, il s'ensuit qu'elles n'eurent ces armoiries que quarante ans après leur sortie d'Egypte. Il s'ensuit donc qu'en sortant d'Egypte elles

Digitized by Google

avaient sur leurs drapeaux autre chose que ces armoiries; et si cela était à leur égard, il fallait nécessairement qu'il en fût de même à l'égard des autres tribus. Vraisemblablement elles avaient chacune dans leur drapeau le nom de la tribu, celui de son chef, et le nombre des personnes qui en faisaient partie; ce sont au moins les seules marques par lesquelles l'écriture distingue ces tribus dans l'énumération qu'elle en a fait en cet endroit.

Il ne faut pas recourir à des suppositions pour faire voir que les emblêmes militaires furent en usage dans des siècles assez anciens.

Je regarderai, si l'on veut, comme des fables, les descriptions que nous ont laissées *Hésiode* et *Homère*, l'une du bouclier d'Hercule, et l'autre de celui d'Achille, où ils font entrer ce qu'ils ont voulu; le ciel, la terre, les eaux, les enfers, des batailles, des monstres, les travaux et les plaisirs de la campagne; en un mot, tout ce qui peut tomber dans l'imagination échauffée d'un poète; mais par cela même, je ne puis m'empêcher de croire que, dès le temps d'*Hésiode* et d'*Homère*, il pouvait y avoir sur les boucliers des figures peintes ou en relief, qui distinguaient à la guerre ceux qui les portaient.

Digitized by Google

Homère lui-même en donne la preuve, lorsque, parlant moins poétiquement, il nous représente Agamemnon portant dans son bouclier, tantôt une tête de lion, tantôt une gorgone, et d'autres fois des dragons. On sent déjà d'avance ce qu'on peut conclure de cette variété d'emblêmes dans une même personne; mais poursuivons notre récit.

Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus remarquable, au sujet de ces signes militaires, que ce qu'*Eschyle* et *Euripide* ont écrit sur les emblêmes, qu'ils attribuent aux sept héros qui combattirent devant Thèbes, ayant pris le parti de Polynice contre Etéocle son frère. Les héros dont il s'agit sont Tydée, Capanée, Adraste, Hyppomédon, Parthénopée, Amphiaraüs et Polynice. Les deux poètes introduisent un messager qui vient faire le récit des images que chacun des guerriers avait dans son bouclier. Mais le récit d'*Euripide* est différent, presqu'en tout, de celui d'*Eschyle*, comme on va le voir.

Tydée, dans *Eschyle*, a pour emblême un ciel parsemé d'étoiles, et au milieu d'elles une pleine lune; dans *Euripide*, il y a une peau de lion, avec la figure du titan Prométhée, armé

Digitized by Google

d'un flambeau, et menaçant de mettre en cendres la ville de Thèbes.

Capanée, dans *Eschyle*, a un homme nu, portant une torche ardente, avec ces mots en lettres d'or : *Je brûlerai la ville ;* et dans *Euripide*, il a des figures armées ou couvertes de fer, avec un géant, portant sur ses épaules une ville entière, qu'il a enlevée avec des leviers, pour faire entendre ce que Thèbes avait à craindre.

Adraste (1), dans *Eschyle*, a pour emblême un homme armé qui escalade une tour, en criant que Mars même ne l'en arrachera pas ; sur quoi Etéocle, à qui ce récit est fait, répond au messager qu'il lui opposera un Spartiate, à savoir Mégarès, fils de Créon, qui n'aura point un bouclier fastueux, mais qui, courageux et brave, périra glorieusement de la main des ennemis, ou tout au moins il en tuera deux pour sa part ; et, devenu maître de leur bouclier, où Thèbes était représentée avec tant d'insolence, il fera de ces dépouilles l'ornement de la maison paternelle. Mais ce même Adraste,

(1) Il faut lire *Adraste* au lieu d'Étéocle, que nomme le texte d'*Eschyle*, qui est évidemment corrompu dans ces endroits, puisque le récit est fait à Etéocle même, qui était l'ennemi des sept chefs, et non l'un d'eux.

Digitized by Google

dans *Euripide*, a pour emblême l'image de cent couleuvres de l'hydre (ce qui est, dit le messager, bien digne de la vanité d'un Argien), et en même temps, s'élevaient, du milieu d'une enceinte de murailles, deux dragons, de la bouche desquels sortaient les descendans de Cadmus, c'est-à-dire, Etéocle et Polynice.

Hippomédon, dans *Eschyle*, a pour emblême Typhon vomissant des tourbillons de flamme et de fumée, et des serpens tournés en rond, qui bordaient la circonférence du bouclier; sur quoi Etéocle répond que celui-là aura pour adversaire Hyperbius, fils d'Œnope, qui portera dans son bouclier Jupiter, le père des dieux, assis sur son trône inébranlable, et armé d'un javelot; et que, comme personne ne peut se vanter d'avoir vaincu Jupiter, ainsi les dieux invincibles seront du côté des Thébains; mais dans *Euripide*, ce même Hippomédon a la peinture d'Argus, avec tous ses yeux, moitié ouverts et moitié fermés.

Parthenopée, dans *Eschyle*, a (pour insulter aux Thébains) un sphinx dévorant la chair toute sanglante, et faisant de grands efforts pour rompre les liens qui l'attachent; et au-dessous est un Thébain percé de coups de flèches et de javelots. Mais dans *Euripide*, Parthenopée a pour em-

Digitized by Google

blême Atalante, perçant de traits le sanglier d'Etolie.

Amphiaraüs est le seul (chose remarquable) au sujet de qui les deux poètes s'accordent dans le point essentiel ; car *Eschyle* fait dire par le messager : « Ainsi parlait le sage Amphiaraüs, » ayant un bouclier rond, d'airain, mais dans » lequel il n'y a point d'ornemens, parce qu'il » se contente d'être le meilleur de tous sans » vouloir paraître » ; et de même, suivant *Euripide :* « Amphiaraüs, dit-il, n'a pas, comme » les autres, ces sortes de marques insolentes ; » plus modestes qu'eux tous, il n'a rien mis » sur son bouclier. »

Enfin Polynice, dans *Eschyle*, a pour emblême une figure humaine toute éclatante d'or, ayant l'apparence d'un guerrier, devant qui marche avec modestie une femme qui dit : *Moi qui suis la justice, je dirigerai cet homme; il obtiendra la ville, et habitera la maison de ses pères*. Mais, dans *Euripide*, Polynice a pour emblême les *potniades* (1), bondissantes, furieuses et faisant leurs voltes dans la circonférence du bouclier.

(1) C'est-à-dire les jumens qui avaient dévoré Glaucus, fils de Sisyphe, roi de Potnie.

Digitized by Google

Ce détail peut être fabuleux, par rapport aux sept héros ; mais, si je ne me trompe, il prouve qu'au temps d'*Eschyle* et d'*Euripide*, les Grecs qui allaient à la guerre mettaient sur leurs boucliers des marques qui servaient à les faire connaître ; ce qui ne fait que confirmer un usage que nous avons vu plus haut, établi dès le temps d'*Homère*.

Si, des poètes nous passons aux historiens, nous y trouvons que ce furent les Cares, peuples guerriers de l'Asie mineure, qui, après avoir inventé les cimiers des casques, mirent les premiers des emblêmes sur leurs boucliers, et ensuite ajoutèrent à ces boucliers des courroies, pour les porter à la main, au lieu qu'auparavant ils étaient suspendus au cou en forme de baudrier, par une courroie qui tombaït de l'épaule droite sur le bras gauche. Si ce récit est vrai, c'est de ce peuple que les autres Grecs, et après eux les Assyriens, les Mèdes, les Perses, et enfin les Romains, apprirent à faire usage de ces trois inventions purement militaires.

La colombe d'argent était le signe militaire des Assyriens, qui révéraient cet oiseau comme une divinité, soit parce qu'ils croyaient que Sémiramis avait été nourrie miraculeusement

Digitized by Google

par des pigeons, soit que le nom de Sémiramis signifiât une colombe, soit enfin que cette princesse eût été, par sa beauté et par ses mœurs, la rivale de Vénus, à qui cet oiseau était consacré.

L'aigle d'or, dans un bouclier, était l'emblême militaire des Mèdes, suivant *Philostrate.*

Xénophon remarque que celui des Perses était une pareille aigle, éployée au bout d'une longue pique ; et pour faire voir que ce n'était autre chose qu'un signe militaire, il dit que Cyrus, qui avait le premier apporté cet emblême des Mèdes dans la Perse, ordonna à son armée de ne point perdre de vue ce signe, et de le suivre : *Præcepitque ut ad signum aspicerent pariterque sequerentur.*

Les Romains, à l'imitation des Perses, adoptèrent aussi l'aigle pour leur signe militaire. Ce fut le consul Marius qui, le premier, la fit porter à la tête de son armée, lorsqu'il alla faire la guerre aux Cimbres, cent deux ans avant l'ère chrétienne ; mais depuis, on multiplia ce signe dans les armées romaines, de sorte que chaque légion avait son aigle à sa tête. Elle différait de celle des Perses, en ce qu'elle n'était que d'argent, comme le témoigne *Appien*, tenant en sa serre un foudre d'or,

Digitized by Google

suivant la description qu'en fait *Dion*, et petite, à ce que dit *Florus*. Mais lorsque les dépouilles des nations vaincues eurent augmenté les richesses et le luxe des Romains, ils ne voulurent plus dans leurs armées que des aigles d'or, au rapport du même *Dion*.

Outre ce signe militaire, les légions avaient chacune une marque particulière sur leurs boucliers, comme on le voit dans la notice de l'empire romain, où ces boucliers sont décrits avec toutes leurs figures.

Il reste à montrer que tous ces signes militaires n'étaient point des marques de noblesse.

Premièrement, on a vu qu'Agamemnon portait alternativement sur son bouclier différentes figures qu'il variait à sa fantaisie; c'est une preuve que ces marques étaient arbitraires; et en effet, comme elles n'avaient pour objet que de le faire connaître de ses propres troupes et de l'empêcher d'être reconnu des ennemis, cette précaution pouvait tromper ces derniers, sans embarrasser les premiers, qui n'avaient pas plus de peine à s'accoutumer à ce changement, qu'en ont, de nos jours, les soldats à retenir la parole ou le mot d'ordre. Mais parce que ces emblêmes étaient arbitraires, et susceptibles de variété, il s'ensuit que ce n'étaient

Digitized by Google

point des marques de noblesse que nous avons supposées devoir être fixes et immuables.

Secondement, les emblêmes qu'*Echyle* et *Euripide* attribuent aux sept chefs de la Thébaïde ont un rapport direçt à cette unique expédition; aussi voit-on, dans *Eschyle*, qu'après en avoir fait la description, le messager ajoute que c'était une pure invention de la part de ces guerriers: comment donc pourrait-on prendre, pour une marque de noblesse, des emblêmes qu'ils n'avaient point (tout nobles, tout rois, tout fils de rois qu'ils étaient) avant la guerre de Thèbes, et qu'ils n'auraient jamais eus sans cette guerre? De plus, on voit jusqu'à six d'entre eux avoir sur leurs boucliers ces figures inventées à leur gré, tandis que le seul Amphiaraüs n'en a aucune. Est-ce qu'il n'était pas noble, ou qu'il l'était moins que les autres? lui qui était fils d'Œclée ou d'Oiclès, roi de Pylos, en Elide, et beau-frère d'Adraste, roi d'Argos; lui qui, dans cette occasion, était chef, prince comme eux, et, en un mot, leur égal en autorité comme en naissance. On voit donc encore que ces emblêmes étaient des ornemens arbitraires qu'on pouvait prendre ou ne prendre pas, sans être ni plus ni moins noble; et au fond ce n'était autre chose que des

Digitized by Google

menaces et des fanfaronnades imaginées pour faire peur à l'ennemi.

Troisièmement, ces emblêmes marquaient si peu la naissance de ceux qui les portaient, que je montrerai, dans les marques de race, que celles de Polynice et de Tydée étaient toutes différentes des signes militaires qu'*Eschyle* et *Euripide* leur attribuent.

Quatrièmement, on voit dans *Homère* qu'après la mort d'Achille, Ajax et Ulysse ayant demandé son bouclier, les Grecs l'adjugèrent au dernier. De cette manière, les uns se seraient approprié les armoiries des autres; ce qui aurait confondu toutes les familles qui auraient eu dessein cependant de se distinguer par ces ornemens différens. Mais cette confusion n'arrivait point, parce que les emblêmes militaires ne marquaient ni la naissance ni la noblesse de ceux qui les portaient. De là vient aussi que rien n'est si ordinaire chez les anciens que de voir des amis, des parens, même des frères, des fils et des pères, ayant d'ailleurs le visage caché sous leurs casques, s'entre-tuer sans se reconnaître.

.... Gemini geminos ex sanguine Cadmi
Occultos galeis (sæva ignorantia belli) !

Digitized by Google

Perculerant ferro, sed dum spolia omnia cæsis
Eripiunt, videre nefas, et mœstus uterque
Respicit ad fratrem, pariterque errasse queruntur.

Cinquièmement, on a vu que les légions romaines avaient des emblêmes sur leurs boucliers; d'où il faudrait conclure, si ces emblêmes eussent été des marques de noblesse, que toutes les troupes qui composaient les légions étaient de condition noble; ce qui serait contraire à la vérité et au bon sens. De plus, comme chaque légion avait un emblême particulier, et que par conséquent tous les soldats d'une même légion avaient le même emblême, il s'ensuivrait encore que des nobles de familles différentes, servant dans la même légion, auraient eu des marques de noblesse toutes pareilles, tandis que des pères, des fils et des frères, servant à la fois dans différentes légions, auraient eu, tout au contraire, des marques de noblesse indifférentes; ce qui serait également absurde. Mais disons la vérité; ces emblêmes n'avaient pour objet que de distinguer les troupes de chaque légion, et de faire parmi elles ce que font, chez les modernes, les divers uniformes des régimens; par conséquent, ce n'était rien moins que des marques de noblesse.

Digitized by Google

Enfin, je ne vois pas que ce pigeon des Assyriens, ces aigles des Mèdes, des Perses, des Romains, et tous les autres signes militaires des anciens, puissent être donnés non plus comme des marques de noblesse. La colombe des Assyriens était pour eux une divinité, et de même les aigles romaines étaient dans les armées les génies tutélaires, les dieux particuliers des légions, *propria legionum numina;* elles adoraient ces signes; elles juraient par eux :

..... Per signa decem felicia castris,
Perque tuos juro quocumque ex hoste triumphos.

Mais quand les anciens mettaient à la proue de leurs vaisseaux la figure de leur divinité *Tutela*, marquait-elle la noblesse ou du bâtiment ou de l'équipage qui le montait ? Et pour donner d'autres exemples plus analogues à notre sujet, quand les armées romaines avaient, dans leurs drapeaux et sur leurs boucliers, le nom de Crassus, de Marius, de Pompée; celui de Cléopâtre, et depuis celui de l'empereur Vespasien ou de Vitellius, ou le portrait de ce dernier; quand après cela le grand Constantin substitua à ces marques profanes les images ou

Digitized by Google

le nom du Christ (1), et de même quand d'autres princes chrétiens firent peindre dans leurs étendards l'image d'un saint Michel, d'un saint George, d'un saint Maurice, ou de quelque autre; enfin, quand les Français portaient, à la guerre, tantôt l'oriflamme ou la bannière de saint Denis, et tantôt la chape de saint Martin, dira-t-on que tous ces signes militaires, pour lesquels on avait de la vénération, étaient les marques de noblesse, ou des princes, ou de leurs armées, ou de leurs nations? Non, sans doute. Concluons donc que les signes militaires, quels qu'ils fussent, n'étaient point les marques distinctives de la noblesse d'avec la roture, et par conséquent ce n'est point dans ces signes que nous pouvons trouver celle qui fait l'objet de notre recherche.

Des marques de Race.

Ceux qui aiment à s'égarer dans la carrière de l'imagination se persuaderont aisément,

(1) *Christus purpureum gemmanti textus in auro Signabat labarum; clypeorum insignia Christus Scripserat.* Prudent, l. 1. contra Symmach.

Digitized by Google

avec un de nos Français modernes (1), « que » les fils de Noé inventèrent les marques de » race après le déluge, pour distinguer leurs » familles. » Ou si cela ne leur suffit pas, ils peuvent remonter jusqu'au premier âge et supposer avec *Favyn* « que les fils de Seth pri- » rent des figures de fruits, de plantes et d'ani- » maux pour se distinguer des fils de Caïn, qui » portaient sur eux les images des instrumens » dont ils enrichirent les arts mécaniques. » Mais comme ils n'allégueront pour garans de ces opinions que les songes de quelques rabbins, rien ne nous oblige à les en croire sur leur parole.

Thésée, sur le point d'être empoisonné par son père qui le prend pour un autre, est reconnu de lui aux marques de sa race, qui sont sur le pommeau de son épée.

Cum pater in capulo gladii cognovit eburno
Signa sui generis.

Hercule portait au bas de son baudrier une phiole d'or, que les Scythes, descendus de lui, prirent ensuite à son imitation.

(1) *Charl. Segoin*, dans son *Trésor héraldique*, ou *Mercure armoirial.*

Digitized by Google

Aventinus, fils d'Hercule, a, dans *Virgile*, deux marques de race : l'une est l'hydre qu'il porte sur son bouclier, l'autre est une peau de lion qui lui couvre la tête et les épaules.

..... Satus Hercule pulchro
Pulcher Aventinus, clypeoque insigne paternum
Centum angues, cinctamque gerit serpentibus hydram.
Ipse pedes tegmen torquens immane leonis
Terribili impexum seta cum dentibus albis
Indutus capiti, sic regia tecta subibat
Horridus Herculeoque humeros innexus amictu.

Adraste, roi de Sicyone, apprend de l'oracle d'Apollon qu'un lion et un sanglier épouseront ses deux filles; peu de temps après Polynice et Tydée, chassés de leur pays, se réfugient chez lui. Averti par ses gardes de l'arrivée de deux étrangers sous des vêtemens inconnus, il se souvient de la prédiction de l'oracle; il se les fait amener et leur demande pourquoi ils se présentent à sa cour avec des habillemens si étranges. Polynice lui répond qu'il vient de Thèbes, et que la peau de lion qui le couvre est la marque de sa naissance, parce que Hercule était natif de Thèbes. Tydée répond aussi qu'il est fils d'Œnée, et qu'ayant pris naissance dans la ville de Calydon, il porte une

Digitized by Google

peau de sanglier, en mémoire du fameux sanglier calydonien. Le récit d'Hygin, dont je viens de donner la traduction, est conçu dans des termes qui me paraissent susceptibles d'un double sens. Ce récit (dis-je) laisse douter s'il faut prendre ces peaux de lion et de sanglier pour des marques de nation ou de race: c'est pourquoi je me suis servi du terme de naissance, qui comprend l'une et l'autre, mais il ne faut laisser ici aucun lieu à l'équivoque. Si on les prend pour des marques de nation, il s'ensuivra que tous les Thébains avaient pour habit une peau de lion, et tous les Calydoniens une peau de sanglier, ce qui serait croyable si Hercule eût porté de même une peau de lion, parce qu'il était Thébain; mais outre qu'il est connu que ce héros ne l'a portée que parce qu'il avait tué le lion de Némée; de même que la famille d'Œnée ne se vêtit d'une peau de sanglier qu'après que son fils Méléagre, frère de Tydée, eut ôté la vie au sanglier de Calydon; il ne serait guères vraisemblable, d'ailleurs, que l'exploit d'un citoyen ou d'une famille royale eût pu donner à des sujets et à des compatriotes, à tout un peuple, le droit de partager avec l'un ou l'autre les trophées de cet exploit, et par conséquent celui d'en usurper la gloire.

Digitized by Google

Il est donc plus probable que ces dépouilles de lion et de sanglier n'étaient autre chose que des marques de race. Cela justifie mieux l'ignorance des gardes d'Adraste et la surprise qu'il témoigne lui-même à la vue de ces habillemens inconnus.

Au reste, il n'est pas inutile de se rappeler que Polynice et Tydée, dont il vient d'être parlé, sont les mêmes à qui *Eschyle* et *Euripide* ont donné des emblêmes militaires devant Thèbes, que nous avons dit être différens de leurs marques de race. En effet, Polynice, qui a ici une peau de lion, a, dans *Eschyle*, une figure humaine, conduite par la justice, et dans *Euripide*, les jumens de Potnie; et Tydée, qui a ici une peau de sanglier, a, dans *Eschyle*, une pleine lune environnée d'étoiles, et dans *Euripide*, une peau de lion sur son bouclier, avec la figure de Prométhée, qui menace de brûler Thèbes.

Enfin, pour passer de ces temps reculés à des siècles moins fabuleux, on voit dans *Silius Italicus* un des Corvinus de Rome porter un corbeau sur son casque. Cette marque faisait connaître qu'il était descendu de M. Valérius, qui, étant tribun militaire, à l'âge de trente-deux ans, fut surnommé Corvus, ou Corvi-

Digitized by Google

nus, par la raison, disent *Aurelius-Victor* et *Aulugelle*, que, se battant contre un Gaulois de taille gigantesque, qui avait défié les plus vaillans de l'armée romaine, il le vainquit et le tua, avec le secours d'un corbeau qui voltigeait devant le visage de son ennemi. La figure de ce corbeau sur un casque était donc encore une marque de race, comme cent autres familles romaines pouvaient en avoir.

Ces exemples font suffisamment voir que les anciens avaient des marques pour distinguer certaines familles, et que les unes les portaient en forme d'habillemens, d'autres sur le baudrier, d'autres sur le pommeau de l'épée, d'autres encore sur le bouclier, et d'autres enfin sur le casque; mais il reste à savoir si ces marques étaient celles de la noblesse.

Si l'on y fait attention, toutes ces marques de race avaient été occasionnées par des évènemens remarquables, arrivés dans les familles qui les portaient. Or, si ces évènemens étaient le principe de la noblesse de ces familles, comme il faut le supposer en regardant ces marques de race comme des marques spécifiques de noblesse, il en faudrait conclure assurément qu'avant ces évènemens, les familles dont il s'agit

Digitized by Google

n'étaient pas nobles, puisqu'elles n'avaient pas ces marques.

Mais ce qui prouve la fausseté de cette supposition, c'est qu'avant le double exploit qui avait occasionné les marques de race d'Aventinus, de Polynice et de Tydée, Hercule et Œnée, sans les porter, n'étaient pas moins d'une condition noble ; l'un passant pour le fils de Jupiter, et l'autre étant du sang des rois d'Etolie. Il en est de même des Corvinus de Rome, puisqu'avant le combat de M. Valérius, qui se fit seulement l'an de Rome 404 ou 405, les Valères jouissaient déjà de toutes les prérogatives de la noblesse, étant d'une maison patricienne, féconde en consuls dès les premiers temps que cette dignité fut établie, c'est-à-dire plusieurs siècles avant que les Plébéïens eussent prétendu la partager avec les nobles.

Il s'ensuit donc de là que, comme les marques de race ne s'introduisaient dans une famille qu'à l'occasion de quelque évènement mémorable, si cette famille était déjà noble auparavant, elle en devenait peut-être plus illustre et plus renommée, mais elle n'en devenait pas plus noble. Aussi, tel noble (comme le dit *Virgile* au fils d'un roi qui allait à la guerre pour la première fois), faute de ces marques il-

lustres dues à ses aïeux ou à lui-même, pouvait être *parmâ inglorius albâ*, sans être moins noble; et si, au contraire, la famille dont j'ai parlé n'était pas noble avant l'évènement qui l'illustrait, quelque illustre qu'elle devînt par là, elle n'en restait pas moins plébéïenne, parce que cet évènement, dont elle portait la marque, ne lui donnait point le droit de porter celle de la noblesse, laquelle, étant indépendante de ces sortes d'évènemens, devait être, par cette raison, différente des marques de race. Ainsi il en était de ces dernières à-peu-près comme des surnoms qui distinguent les familles, sans être pour cela des marques affectées à la noblesse, puisqu'ils ne distinguent pas moins les roturiers que les nobles.

De la Marque distinctive de la Noblesse chez les Anciens.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent a eu pour but d'isoler notre objet et d'en écarter, pour ainsi dire, tous les nuages qui auraient pu nous faire illusion; il est temps de montrer quelle était, chez les anciens, cette marque distinctive de la noblesse, revêtue de tous les caractères que j'ai supposés.

Digitized by Google

Juvénal, qui vivait sous Domitien, parlant du rhéteur *Quintilien*, qui n'était ni sénateur ni chevalier, mais de race noble, ce que les Latins exprimaient par le mot *generosus*, dit que la marque qu'il portait de sa noblesse était une lune appliquée sur une chaussure de cuir noir.

.... Nobilis et generosus
Appositam nigræ lunam subtexit alutæ.

A la faveur de ce fil d'Ariadne, nous pouvons remonter du connu à l'inconnu. Ainsi quand nous lirons dans *Cicéron*, *mutare calceos*, et dans *Plaute*, *lunelam* ou *lunulam*, *atque annelum aureolum in digito*, nous comprendrons aisément que le premier parle d'un homme qui, de plébéien, était fait noble pour devenir sénateur, ayant un bien suffisant pour soutenir cette dignité, ou qui en était exclus dans la suite par la perte ou la diminution de ses biens, tant ce siècle avait dégénéré de l'ancienne austérité romaine! Et que le second désigne une personne de race noble et en même temps de l'ordre des chevaliers.

De même, quand *Pline* l'ancien dit que les dames romaines portaient de l'or et des perles à leurs pieds, et, par-là, établissaient un troi-

Digitized by Google

sième état moyen entre les nobles et les roturiers, on comprend encore que ces dames étaient des femmes de race noble qui, par un esprit de luxe et de vanité, ne se contentaient plus de porter, comme leurs pères, une simple lune sur la chaussure.

De même encore, quand *Elien* rapporte que, parmi les femmes des Romains, il y en a plusieurs qui ont coutume de porter les mêmes chaussures que leurs maris, je doute que ces commentateurs aient raison de dire que ce passage regarde les femmes qui, par avarice ou économie, portaient les vieilles chaussures de leurs maris; je suis persuadé, tout au contraire, qu'*Elien* a voulu parler des dames romaines de race noble, qui portaient la même chaussure que leurs maris, parce que la lune qu'on y appliquait était commune aux deux sexes.

Les premiers latins avaient le pied gauche nu, et le pied droit chaussé d'une bottine de cuir cru;

Vestigia nuda sinistri
Instituere pedis, crudus tegit altera pero.

Comme ce passage ne regarde pas les Ro-

Digitized by Google

mains, il y a apparence que l'on usait déjà d'une chaussure complète, lorsque Romulus fonda la ville de Rome.

Ce prince créa d'abord cent sénateurs, qu'il appela aussi *patres*. Quelque temps après, les Sabins ayant accru le nombre des habitans de Rome, celui des sénateurs fut augmenté et porté à deux cents. C'étaient là les seuls nobles, dont les descendans furent appelés patriciens, et le reste du peuple était des plébéïens ou des roturiers. Mais *Tarquin* l'ancien, tirant ensuite de ces familles plébéïennes cent nouveaux sénateurs, en fit monter le nombre à trois cents avec le temps. Ce nombre croissant toujours, il s'en trouva neuf cents, sous la dictature de Jules-César, et plus de mille après sa mort, durant le triumvirat. Il est à croire que ces nouveaux sénateurs avaient toutes les prérogatives des anciens, et entre autres la marque de la noblesse, puisqu'on les anoblissait en leur donnant la qualité de patricien, avant que de les recevoir sénateurs.

Ce fut ce même Tarquin l'Ancien qui inventa les faisceaux, les robes de pourpre et d'écarlate, les chaises curules, les anneaux, les colliers de chevalier, les cottes d'armes, les robes appelées prétextes, le char doré et l'attelage de

Digitized by Google

quatre chevaux pour les triomphateurs, leurs robes brodées en couleur, leurs tuniques brochées de palmes, et généralement tous les ornemens et les marques de distinction qui relèvent la dignité de l'empire : *omnia denique decora et insignia quibus imperii dignitas eminet.* Je suis fort trompé si ce n'est pas là l'époque où la marque distinctive de la noblesse fut instituée chez les Romains.

Tous les citoyens romains, de quelque état qu'ils fussent, n'avaient alors d'autres chaussures que celles de cuir cru, en façon de bottes appelées *perones;* mais Tarquin, qui voulait distinguer les nobles, c'est-à-dire les sénateurs, leur assigna une chaussure particulière appelée *mulei.* Elle était peut-être semblable à nos pantouffles, qui ont pris de là le nom de mulles, dérivé du mot latin *mullare,* qui signifiait coudre. Cette chaussure ne différait pas seulement de l'autre par la façon, mais aussi par la couleur qu'on lui donnait. La couleur rouge était affectée aux rois d'Albe, dont la dignité avait été éteinte et les sujets réunis sous la domination romaine, par Tullus Hostilius. Cette couleur fut celle que Tarquin choisit pour la chaussure des sénateurs : il avait sans doute la vanité de les faire considérer comme autant de rois, et de

Digitized by Google

passer lui-même pour le maître de trois cents rois. Ainsi la couleur rouge n'appartenant qu'aux sénateurs, les autres nobles de race patricienne étaient libres de choisir toute autre couleur; et cela s'accorde parfaitement avec le passage de *Juvénal*, qui attribue la couleur noire à *Quintilien*, qui n'était pas sénateur.

Mais comme Tarquin avait emprunté des rois d'Albe la couleur de la chaussure des sénateurs, ne se pourrait-il pas qu'il eût emprunté de même de quelque autre nation étrangère cette petite lune qui ornait aussi la chaussure des patriciens, ou pour mieux dire, qui faisait partie de la marque de leur noblesse?

On a vu plus haut, sur le témoignage de *Diodore de Sicile*, qu'il n'en était pas des Grecs comme des Egyptiens, chez qui tout le monde était censé noble : ainsi la distinction de la noblesse d'avec la roture ayant lieu chez les Grecs, il était naturel qu'elle fût accompagnée d'une marque distinctive. En effet, la ville d'Athènes a eu un sophiste du nom d'Hérodès; il avait épousé Regilla, qui était aussi Athénienne. Regilla étant morte d'une fausse-couche, le bruit courut que son mari avait été l'auteur de sa mort : c'est ainsi que *Philostrate* raconte la

Digitized by Google

chose dans la vie de ce sophiste. « Hérodès,
» ajoute-t-il, fut accusé de ce meurtre en justice par Bradeas, frère de Regilla, qui était un des plus illustres entre les magistrats d'Athènes, et portait la marque de la noblesse appliquée à sa chaussure, à savoir l'épisphurion d'ivoire, en forme de lune. » Ce passage est remarquable en ce qu'il prouve, premièrement, que les Romains empruntèrent des Grecs leur marque de noblesse, et en second lieu, que la petite lune qui en faisait partie était d'ivoire ; ce que *Juvénal* ni aucun autre auteur latin n'avaient expliqué.

Que les Romains aient assez connu les Grecs dès le temps de Tarquin, pour en tirer cet usage, c'est ce qui ne doit pas surprendre. Tarquin était Grec, ou du moins il était le fils d'un Grec. Démarate son père avait quitté Corinthe pour aller s'établir chez les Etrusques ; et comme il était de la famille des Bacchiades, l'une des plus nobles et des plus illustres de son pays, il est probable qu'ayant la marque de la noblesse sur sa chaussure, il l'avait conservée chez les Toscans, d'où son fils Tarquin, héritant de lui la même distinction, l'avait apportée à Rome. Ainsi il était naturel que ce nouveau roi, voulant distinguer les patriciens des plébéiens par

Digitized by Google

une marque de noblesse, il leur donnât celle qu'il portait lui-même.

Plutarque, dans la quatre-vingt-sixième de ses Questions romaines, demande « pourquoi » ceux qui semblaient être au-dessus des au- » tres par la noblesse de leur race portaient » de petites lunes sur leur chaussure ? Est-ce, » dit-il (comme l'écrit *Castor*) une marque » de l'habitation qu'on prétend être au-dessus » de la lune, et de ce que les ames, après la » mort, auront la lune sous lès pieds ? Est-ce » que les anciens ont eu cette distinction, » parce qu'étant Arcadiens, ainsi qu'Evandre, » ils disaient avoir été connus avant la lune ? » Est-ce aussi que cela a été institué pour aver- » tir ceux qui s'enorgueillissaient dans leur » prospérité, que la fortune est aussi chan- » geante que la lune ? ou bien est-ce qu'on a » voulu les accoutumer à l'obéissance, et leur » montrer, par l'exemple admirable de la » lune, que, comme elle ne tient que le second » rang entre les planètes, ne brillant que des » rayons du soleil, de même ils devaient se » contenter d'être les seconds, obéir aux ma- » gistrats, et les rendre, par leur concours, » plus puissans et plus respectables ? »

Il paraît que *Plutarque*, qui vivait avec les

Digitized by Google

Romains, ignorait, comme eux, la raison qui avait fait choisir cette marque de noblesse préférablement à tant d'autres aussi naturelles, et je doute même que les Grecs aient eu jamais, sur ce sujet, plus de lumières que les Romains, parce que je soupçonne qu'ils avaient eux-mêmes tiré cette marque de noblesse de quelqu'autre peuple.

En effet, que dira-t-on si je fais voir que dès le temps d'Isaïe, et peut être long-temps avant lui, elle était en usage chez les Israélites? « En » ce jour-là, dit le prophète, le Seigneur en» lèvera l'ornement des chaussures et les pe» tites lunes, et les colliers et les bracelets. » *In die illâ auferet Dominus ornamentum calceamentorum, et lunulas, et torques, et monilia et armillas.*

Je ne pousserai pas plus loin mes recherches sur l'origine de l'ancienne marque de noblesse, qui, étant telle qu'on l'a vue, était incontestablement uniforme, apparente, immuable, et d'un usage continuel pour tous les nobles, héréditaire dans chaque famille, également propre à l'état civil comme au militaire; et ainsi réunissant parfaitement tous les différens caractères sous lesquels je m'étais proposé de la chercher dans l'antiquité.

Digitized by Google

Rapports entre cette ancienne Marque de Noblesse et les Armoiries des Modernes.

Examinons à présent les rapports qui se trouvent entre cette ancienne marque de noblesse et les armoiries des modernes.

Les armoiries sont composées de deux choses essentielles qu'il ne faut pas confondre : l'une est l'écusson ou le champ, qu'on nomme le premier en blasonnant ; l'autre comprend les diverses pièces particulières que porte l'écusson.

On croit communément que l'écusson représente le bouclier sur lequel on blasonnait les armoiries ; mais c'est une opinion qu'il faut examiner.

Premièrement, le mot d'écu ou d'écusson vient originairement d'un mot grec qui signifie cuir, propriété plus relative à l'ancienne marque de la noblesse, qui était sur une chaussure de cuir, qu'aux boucliers des Grecs, dont la plupart étaient d'airain.

Il est vrai que les Romains donnèrent le nom de *scutum* ou *scutus* à un bouclier fait, sans doute, de cuir, et différent de ce qu'ils appelaient *ancile*, *cetra*, *clypeus*, *parma* et *pelta*, qui étaient tous d'une forme et d'une grandeur

Digitized by Google

proportionnées aux différens usages de la cavalerie et de l'infanterie ; mais, d'un autre côté, j'ai fait voir que les Romains n'avaient point leur marque de noblesse sur leurs boucliers ; ainsi ils ne connaissaient pas le mot *scutum*, pour désigner la marque de la noblesse, et ils n'auraient pu s'en servir dans ce sens, que pour indiquer celle qui était sur la chaussure.

Secondement, les émaux des écussons d'armoiries représentent les différentes couleurs du cuir de l'ancienne chaussure : le rouge, le noir, le jaune, le blanc, le vert, etc., au lieu que les boucliers des Grecs et des Romains n'ayant été coloriés que par le pinceau des poëtes, n'avaient guères d'autres couleurs réelles que celles du cuir même, et tout au plus du fer ou de l'airain qui en couvrait la superficie.

Troisièmement, c'est une chose connue de tous ceux qui savent les règles du blason, que les anciens écussons de la noblesse sont coupés par le haut, allongés et arrondis au bas, ou terminés en pointe sur le milieu de leur base ; en quoi l'un et l'autre représentent exactement la figure de l'ancienne chaussure des deux sexes, au lieu qu'il n'y avait, ni chez les Grecs ni chez les Romains, aucun bouclier de la forme de ces écussons. De plus, ces boucliers étaient

Digitized by Google

de différentes figures: les uns à quatre angles, d'autres en forme de croissant, d'autres étroits et longuets en façon de planche, d'autres échancrés des deux côtés, et d'autres plus communément tout-à-faits ronds ou ovales, ce qui les faisait nommer dans notre vieille langue, rondaches ou rondelles. Mais on ne trouve aucun écusson sur les anciennes sculptures qui ne soit taillé en cul de lampe ou en pointe arrondie, et coupé par le haut; ce qui ne peut être qu'un effet de l'uniformité de l'ancienne chaussure de chaque sexe, et c'est une quatrième preuve du rapport essentiel qui se trouve entre ces écussons et l'ancienne marque de la noblesse.

Si l'on veut pousser plus loin ces rapports, il ne sera pas difficile de tirer de la même source les principaux ornemens qui accompagnent les anciens écussons. D'où vient, par exemple, que les lambrequins, qui sont des deux côtés de l'écu, vers le haut, varient, non en figures, mais simplement en couleurs, et que leurs couleurs sont toujours conformes à celles des écussons? C'est que ces lambrequins ont pris la place des courroies ou des liens, qui étant de même des deux côtés de la chaussure, vers le haut, ne pouvaient va-

Digitized by Google

rier aussi qu'en couleurs, mais dont la couleur était toujours conforme à celle de l'empeigne. D'où vient que les bourrelets et les tortis (changés depuis en couronne), qui sont au-dessus des anciens écussons, et comme entés sur leur chef coupé, n'ont ni une figure uniforme, ni souvent la même couleur que l'écu ? C'est que ces ornemens ont pris la place de l'oreille, qui étant au-dessus de la chaussure, et cousue simplement avec elle, était souvent échancrée ou découpée différemment. Comme nous l'avons vu encore de notre temps, elle n'était pas toujours de la même couleur que l'empeigne ; ce qui avait aussi lieu, il n'y a pas cent vingt-trois ans, l'usage étant alors revenu parmi les hommes, de porter un soulier noir avec une oreille rouge découpée en festons. D'où vient encore qu'en terme de blason on ne porte point régulièrement couleur sur couleur, ou métal sur métal ? N'est-ce pas qu'originairement la chaussure était de cuir colorié ; ce que n'était point la petite lune d'ivoire que les nobles y appliquaient, et que ces lunes d'ivoire furent depuis changées en de pareilles marques d'or et d'argent; ce qui est d'autant plus vraisemblable que, dès le temps de *Pline*, les dames employaient déjà l'or et les

Digitized by Google

perles pour orner leur chaussure? Enfin, d'où vient que, dans un siècle où les Européens ne connaissaient pas la marque primitive de la noblesse, par les changemens qu'elle a soufferts, d'où vient, dis-je, que les émirs ou les descendans de Mahomet, qui sont les seuls nobles de la nation turque, se distinguent encore par leur chaussure, et sont les seuls dans tout l'empire qui puissent porter des babouches vertes, si ce n'est à cause qu'ils ont conservé l'ancienne marque distinctive de la noblesse, dépouillée, à la vérité, de la petite lune des anciens, mais sans doute, par la seule raison que les sultans ayant converti cette lune en un croissant d'argent, dans un champ d'azur, qu'ils ont pris pour armoiries, et qu'ils mettent sur leurs drapeaux, il ne convenait plus que les émirs portassent la lune sur leurs chaussure ?

Je ne m'étendrai pas ici sur les révolutions que l'ancienne marque de la noblesse a éprouvées dans l'occident. Je dirai seulement, en peu de mots, que l'empereur Aurélien paraît y avoir porté la première atteinte, en ôtant aux hommes l'usage des chaussures cousues, tant coloriées que blanches, qui avaient été jusqu'alors affectées à la noblesse, et en ne les laissant qu'aux femmes, comme un ornement trop effé-

Digitized by Google

miné : *Calceos mulleos et ceros et albos viris omnibus abstulit mulieribus reliquit.* On peut dater de là, si l'on veut, l'extinction de la marque de la noblesse sur la chaussure dans toutes les provinces de l'empire romain. Les nations guerrières, qui s'emparèrent ensuite de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne, ne mirent au rang des nobles que ceux dont la naissance était soutenue ou illustrée par des services militaires. Mais parce que ceux-ci ne voulaient point être confondus dans les armées avec les gens d'une naissance obscure, et que l'ancienne marque de la noblesse avait été transférée sur quelqu'autre partie de l'habillement civil, telle que pourrait être une espèce de poche ou de bourse taillée en écusson, qui se trouve sur quelques figures du moyen âge; ces mêmes nobles affectèrent de prendre des boucliers, et ensuite des bannières, sur la forme de cette ancienne marque. Enfin, l'usage des noms de famille s'étant introduit au dixième siècle, en différentes manières, qu'il serait trop long d'expliquer ici, quelques nobles voulurent les expliquer par des emblêmes qu'ils ajoutèrent à leur marque de noblesse; d'autres se servirent du même moyen, pour perpétuer le souvenir, ou de quelque action mémorable qu'ils avaient

faite, ou de quelque évènement singulier qui leur était arrivé.

Des Marques de Famille qui, chez les Anciens, passaient à leurs successeurs.

Il y avait, dans plusieurs familles de l'antiquité, certaines marques qui leur étaient particulières, et qui les faisaient distinguer des autres; ce qu'on peut justifier par des exemples tirés des auteurs. Nous lisons que Cléarque, tyran d'Héraclée, vint à un tel excès de vanité, qu'il se faisait appeler fils de Jupiter, faisant porter devant soi, lorsqu'il marchait en public, un aigle d'or, comme les armoiries et les principales marques de son extraction (1). On sait que l'aigle était l'armoirie et l'enseigne de Jupiter, qui, suivant *Fulgence*, évêque de Carthage, faisait porter aux combats et dans ses armées un aigle d'or pour enseigne (2).

Thésée fut reconnu par son père, aux mar-

(1) *Eunti per publicum aurea Aquila, velut argumentum generis, præferebatur.* Just. lib. 6.

(2) Liv. premier de sa Mytholog.

Digitized by Google

ques de sa famille, gravées sur le pommeau de son épée :

Cùm pater in capulo gladii cognoscit eburno
Signa sui generis.

Ovid. Mét. 7

et le même Thésée, dans *Sénèque le Tragique*, reconnaît l'épée d'Hippolyte, son fils, aux armoiries de sa maison, gravées sur le pommeau de son épée. C'était la coutume des capitaines de figurer les marques des familles sur le pommeau des épées.

On peut remarquer, par la lecture des anciens auteurs, quelques familles qui se sont toujours servies des mêmes devises dans leurs cachets. Celle de Galba usait d'un sceau où était empreint un chien, qui penchait sa tête hors la proue d'un navire. Ce sceau lui venait de ses ancêtres.

La famille des Macrins, suivant *Trebellius Pollio*, avait pour sceau l'image d'Alexandre.

Les empereurs, les rois et autres princes avaient semblablement des devises à leurs sceaux, qu'ils transmettaient à leurs successeurs ; c'est ainsi que les premiers empereurs de Rome usèrent quelque temps du cachet d'Auguste, où était empreinte son image.

Digitized by Google

Au rapport de *Polyænus,* le sceau des rois de Perse avait la figure de Rodogune échevelée. Le scholiaste de *Thucydide* donne à ces mêmes rois l'image de Cyrus, ou, selon d'autres, le cheval de Darius.

Les Echmalotargues, qui étaient les princes des Juifs, faisaient graver, en leur sceau public, une mouche (1).

Polynice, qui se disait descendu d'Hercule, affecta de se revêtir d'une peau de lion, comme la marque principale de sa famille; de même que Tydée se revêtait de la peau du sanglier, prétendant qu'il était fils d'Æneus, et qu'il descendait de Calydon. Quant aux Héraclides, ils prirent toujours le même costume qu'Hercule, dont ils étaient issus.

Les rois de Macédoine, qui se vantaient pareillement de descendre de ce héros, au lieu de pourpre et de bandeau royal, se revêtaient de la peau d'un lion, qu'ils préféraient à tout ce qui peut enrichir les habits des monarques,

(1) Ces princes, qu'*Origène* appelle patriarches, avaient adopté pour leur sceau la figure d'une mouche, en mémoire de ce qu'un homme, nommé *Pahré*, qui avait empiété le gouvernement, était mort par une mouche qui était entrée dans ses narines.

Digitized by Google

suivant l'empereur *Constantin Porphyrogenète*, qui ajoute qu'Alexandre-le-Grand, sorti de cette tige, fit graver son image en ses monnaies, revêtu de la peau de lion.

Il faut cependant avouer que souvent les figures et images représentées sur les boucliers, anneaux et ailleurs, étaient de l'invention de ceux qui les portaient, et ne passaient point toujours à leurs successeurs. *Eschyle*, après avoir, pour ainsi dire, blasonné les écus des boucliers des sept capitaines de Thèbes, fait voir que toutes les devises qui y furent figurées étaient de leur invention, et qu'ils ne l'avaient pas reçue de leurs aïeux; au contraire, chacun en avait inventé de convenables au temps et à l'expédition qu'ils entreprenaient.

Depuis que la coutume fut introduite, parmi les gens de guerre, de peindre les écus et de les porter, enrichis de devises, dans les armées, plusieurs y faisaient, au lieu de devises, empreindre leurs portraits et ceux de leurs pères, afin qu'ils leur servissent d'aiguillon et réveillassent leur courage, en les regardant. C'est ce motif qui porta le consul Appius Claudius à placer dans le temple de Bellone les images de ses ancêtres, représentées dans ses boucliers, avec un petit éloge de chacun d'eux, conte-

Digitized by Google

nant leurs titres et qualités. *Origo plena virtutis faciem reddit in scuto cujusque qui fuerit usus illo. Pline.* Ce même auteur rapporte que Q. Martius, qui défit les Carthaginois en Espagne, trouva, parmi le butin, l'écu d'Asdrubal, sur lequel son image était empreinte.

Tite-Live dit que le bouclier d'Hannon le Carthaginois avait, au lieu de devises, la représentation de Barchinus Asdrubal ; ce qui peut avoir donné sujet au poète *Silius Italicus* de représenter l'un des Scipions, dans la ferveur du combat, tenant son pavois, dans lequel étaient figurés les portraits de son père et de son oncle.

At contrà ardenti radiabat Scipio cocco,
Terribilem ostentans clypeum, quo patris et unà
Cœlarat patrui spirantes prœlia dura
Effigies.

Lorsque le luxe et l'ambition commencèrent à gagner ces peuples, au lieu de se contenter d'images en peinture, ils les relevèrent en bosse sur des boucliers de cuivre ou d'argent, et quelquefois de plus riche matière. On lit dans *Dion* que les boucliers de Lucius et de Caïus César, qui étaient d'or massif, furent, après leur mort, placés dans le sénat.

Digitized by Google

J'ajoute à toutes ces remarques que les mêmes boucliers étaient dédiés, dans les temples, en grande cérémonie, et que ceux qui les présentaient faisaient un festin magnifique à leurs amis. Nous l'apprenons de quelques anciennes inscriptions.

NESTORI
Aug. Nepete
hic Ludos fecit
et dedicaōne
statuæ patroni
quam ipse posuit
et clupei sui iterū
municipibus nepesinis
Epulum dedit.

Cette coutume, d'appendre ainsi les écus aux temples, vint à tel excès, qu'il n'y avait personne qui ne s'en mêlât. Caton entreprit de réprimer cet abus, et fit au sénat une harangue, par laquelle il demanda que l'on ne pût dorénavant appendre aucunes armes dans les temples, qu'elles n'eussent été gagnées sur les ennemis, ainsi qu'il avait été pratiqué de tout temps, témoin le bouclier d'Euphorbe que Ménélas fit dédier et appendre au temple d'Apol-

Digitized by Google

lon, selon *Diogène Laërce*; ou, selon *Maxime* de Tyr, en celui de Minerve.

Aristophane et son scholiaste nous apprennent qu'en ces occasions l'on avait coutume de rompre partie de ces écus, ou bien d'en couper les anses et les courroies, pour les rendre inutiles et empêcher que personne ne les prît pour s'en servir; et comme c'était un sacrilège de tirer d'un temple les armes qui y avaient été appendues, celui qui ôtait celles qu'on avait mises sur un tombeau était *reus violati sepulchri.*

On doit encore compter parmi les marques de famille qui passaient aux successeurs l'anneau qui, dans les premiers siècles, a été une marque d'honneur, de puissance et d'autorité. C'est l'observation que fait le rabbin Salomon Jarchi sur le livre d'Esther, où il dit que, de tous les honneurs qu'on peut obtenir d'un roi, celui-là est le plus grand et le plus honorable, d'avoir le privilége de porter en ses doigts l'anneau royal, d'autant que, par cet honneur, on est établi intendant des affaires du prince. Mucianus mérita de porter, sous l'empereur Vespasien, l'anneau de son maître: en vertu de cet anneau, il administrait les affaires d'état,

Digitized by Google

sans même prendre avis de l'empereur, si l'on en croit Xiphilin.

Parmi les Turcs et les Sarrasins, l'investiture se faisait par l'anneau : l'empereur Constantin, en son livre de l'administration de l'empire, en fait foi, parlant de Mabias et Alem qui disputaient la principauté de toute la Syrie, après la mort d'Othman, prince et roi des Arabes.

Entre les marques et cérémonies des investitures pratiquées sous le règne de nos premiers rois était l'anneau ; les princes et seigneurs souverains investissant leurs vassaux de fiefs, le leur mettaient au doigt, et le chaton était marqué des armes qu'ils voulaient que portassent leurs vassaux.

Dans les cérémonies des sacre et couronnement des rois, on bénit l'anneau qu'on leur met au doigt. En Savoie, l'anneau de Saint-Maurice était la marque d'investiture, depuis que Pierre de Savoie obtint cet anneau de l'abbé de Saint-Maurice en Chablais. Le duc de Venise, tous les ans, le jour de la fête de l'Ascension, épousait la mer avec un anneau d'or, et prenait possession de l'empire et seigneurie qu'avait cette république sur elle, par

Digitized by Google

privilége du pape Alexandre III, rapporté par *Sansovino*, en sa description de Venise.

Olivier de la Marche dit qu'anciennement, en Bourgogne, l'abbé de Saint-Benigne de Dijon mettait au doigt du nouveau duc un anneau, lorsqu'il faisait sa première entrée en la ville de Dijon.

Un cérémonial manuscrit rapporte que le duc recevait l'investiture par la couronne; le marquis, par le rubis qu'il mettait au doigt du milieu; le comte, par le diamant; le vicomte, par la verge d'or, et les barons et bannerets par la bannière.

On investissait encore par la bannière armoriée des armes, et c'est ce que les auteurs appellent *hastam signiferam*. *Dithmar*, évêque de Mersebourg, écrit que l'empereur Henri investit Henri, son beau-frère, du duché de Bavière, par la bannière: *cumque hastâ signiferâ ducatum dedit.*

Des Armes de dignité.

Les armes de dignité se règlent par d'autres maximes que les armes des familles. J'appelle armes de dignité celles qui sont les marques principales d'un royaume, d'une répu-

Digitized by Google

blique ou principauté souveraine, que ceux qui viennent à posséder ces dignités ont coutume de prendre. Par exemple, l'aigle de sable est l'armoirie de l'empire d'occident; l'aigle d'or de l'empire d'orient.

Les Romains ont représenté les provinces subjuguées par des figures particulières qui les dénotaient, et qu'ils faisaient empreindre dans leurs monnaies, pour marquer que ces provinces étaientsous leur domination. L'Arabie est représentée par le chameau et l'autruche, dans les médailles de Trajan; l'Afrique, par l'éléphant, dans les monnaies de Domitien, d'Adrien et d'Antonin-Pie, sous la figure d'une déesse, ayant sur le front une trompe et des dents d'éléphant; dans une médaille de Sévère, elle est représentée par la figure d'une dame qui tient un lion enchaîné, avec le mot *Africa*.

L'Egypte est désignée par le crocodile, animal qui fait sa demeure le long du Nil, en deux médailles, l'une de Jules-César, l'autre d'Auguste, avec cette inscription : ÆGYPTO CAPTA. Les Egyptiens représentaient encore quelquefois leur province par la figure d'un sphinx, parce qu'ils voulaientpasser pour

Digitized by Google

subtils, prudens et raffinés, qui sont les qualités attribuées à ce monstre.

Les Indiens représentaient leur pays par le rhinocéros, comme on peut en juger par une médaille de l'empereur Trajan, laquelle, dans son revers, a la figure de cet animal. On voit quelques médailles d'Adrien dont le revers représente une dame couchée sur terre, ayant un connil près d'elle, avec cette inscription : *Hispania S. C.*; d'où quelques auteurs ont pris sujet de dire que le connil était le type de l'Espagne. Saint - Amand dit que le persil était le symbole de l'Achaïe, dans une médaille du même empereur. Suivant le *P. Causin*, le lys a été, long - temps avant Clovis, le symbole des Gaules; ce qu'il induit d'une monnaie du même Adrien, où l'on voit l'effigie de la Gaule, comme d'une dame honorable, qui semble tenir en la main une fleur de lys, la présentant à cet empereur, et la remerciant de sa conservation par ce titre gravé en la même monnaie : RESTITUTORI GALLIÆ. Comme le palmier dénote la Judée dans les monnaies de Vespasien, de Titus et de Nerva, ainsi le sapin est pris pour le type de l'Allemagne dans une médaille de l'empereur Antonin, et le pin pour la marque particulière des Grisons et de la ville d'Augsbourg.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR L'HISTOIRE CIVILE DE L'ASIE,

Par M. Guil. Jones, *président* (1).

Les sciences et les arts sont la création du génie. C'est en suivant l'ordre dans lequel ils dépendent de ses facultés, et la liaison naturelle établie entre eux, que nous allons en parcourir le cercle étendu, en nous renfermant dans les bornes de l'*Asie*.

Nos connaissances sur l'histoire civile de l'*Asie*, abstraction faite de ce qui appartient aux *Hébreux*, se bornent à de faibles notions. C'est un chaos où percent quelques rayons d'une lumière plus ou moins vive, selon les différentes contrées dont on s'occupe. Nous devons regreter que, de tous les peuples de l'*Inde*, les *Cachemiriens* soient les seuls qui nous aient laissé des histoires régulières dans leur ancienne langue. Mais la littérature *samscrite*, dont la découverte honore notre nation, nous pourra fournir encore quelques rayons de vérité historique. C'est dommage que le temps et

(1) Mém. de Calcutta.

Digitized by Google

la série des révolutions aient obscurci les lumières que nous aurions reçues d'un peuple aussi actif qu'ingénieux.

Les nombreux *Pouranas*, ou poèmes mythologiques et historiques, sont tous entre nos mains. Nous pouvons y trouver quelques tableaux défigurés, mais encore d'un grand prix, sur les coutumes anciennes et les gouvernemens du même âge. De leur côté, les contes populaires, soit en vers, soit en prose des *Indiens*, renferment quelques fragmens historiques, et nous retrouvons dans leurs drames des évènemens véritables, des caractères ressemblans, comme la postérité en retrouverait dans nos pièces de théâtre, si toutes nos histoires étaient perdues, ainsi que le sont celles de l'*Inde*.

Par exemple, *Somadéra* a composé un fort beau poème, rempli de récits agréables et instructifs, et qui commence à la célèbre révolution de *Pataliputra*, opérée par le meurtre du roi *Nanda* et de ses sept fils, et par l'usurpation de *Chandagupta*. Cette révolution est encore le sujet d'une tragédie samscrite, intitulée le *Couronnement de Chandra*, nom contracté par abréviation de celui du hardi et habile usurpateur.

Il est prouvé maintenant que le premier

Digitized by Google

Pourana contient un récit du déluge, entre l'époque duquel et celle des conquêtes des *Mahométans*, il faut renfermer l'histoire du gouvernement particulier de l'*Inde*. Nous apprenons encore par la classification des saisons, contenue dans l'ouvrage astronomique de *Parasara*, que la guerre des *Pandavas* ne peut point avoir précédé la fin du douzième siècle avant Jésus-Christ, et que *Séleucus* doit conséquemment avoir régné neuf siècles environ après cette guerre. Si l'âge de *Vieramaditya* est connu présentement, et si nous pouvions déterminer quel prince *Indien* fut contemporain de *Séleucus*, nous aurions trois époques d'établies dans le laps de temps écoulé entre *Rama* ou la première colonie *indienne* et *Chandrabija*, dernier monarque de l'*Inde*, qui régna dans *Béhar*.

Il ne nous reste donc que huit cents ans ou mille au plus qui soient ensevelis dans une obscurité profonde. Ils doivent avoir servi à la naissance des états, à l'accroissement des empires, à la formation des lois, au perfectionnement du langage et des arts, et à l'observation du mouvement certain des corps célestes. Quant aux conquêtes des *Mogols*, au temps desquelles commence l'histoire moderne de l'*Inde*, nous en avons d'amples relations en *Persan*, depuis *Aly* d'*Yerd* jusqu'à *Ghaulam*

Digitized by Google

Hossein, dont l'impartialité mérite les plus grands éloges.

Un homme studieux, doué de connaissances suffisantes dans le *samskrit*, l'*arabe* et le *persan*, pourrait composer, d'après ces matériaux, une histoire complète de l'*Inde*, si toutefois on peut nommer *histoire* une vraie compilation, quelque élégante qu'elle puisse être. Cependant nous ne pourrions accorder à cet ouvrage d'un écrivain distingué qu'une croyance arbitraire et superficielle, car si les sciences abstraites sont parfaitement dignes de foi, les beaux arts sont de pures fictions, et le mensonge se trouvant sans cesse à côté de la vérité, dans les *détails de l'histoire*, il devient impossible au lecteur de les discerner.

La géographie, l'astronomie et la chronologie ont partagé le destin de l'histoire; comme elle, elles sont défigurées par les fantasques écarts de la mythologie, par des métaphores à perte de vue. En sorte qu'on ne peut qu'à peine distinguer le vrai système des philosophes *indiens* et des mathématiciens. Il n'y aurait que l'étude approfondie du *samskrit*, et un commerce intime avec les *brahmans*, lettrés, qui pourrait donner la faculté de séparer les fables de la vérité.

La jurisprudence des *Hindous* et des *Arabes*

Digitized by Google

est le but vers lequel mes plus grands travaux se sont dirigés. Ainsi l'on ne doit point attendre de moi que j'étende beaucoup le domaine des connaissances historiques. Cependant j'offrirai comme un tribut, dans l'occasion, les découvertes que j'aurai pu faire.

Ce fut toujours un problême très-difficile à résoudre, que de déterminer la situation de ce *Palibothra*, visité et décrit par *Mégasthènes*, et dont le nom peut avoir été commun à divers autres lieux. Ce ne peut point être *Prayaga*, où il n'a jamais existé de métropole, ni *Canyacoubja*, à qui l'on ne donne aucune épithète semblable en rien au mot usité par les *Grecs*; ni *Gaur*, autrement *Lakchmanavati*, que tout le monde sait être une ville moderne en comparaison. Et nous ne pouvons pas non plus dire que ce soit *Pataliputra*, quoiqu'il y ait un grand rapport de nom et de circonstances. Car cette capitale célèbre s'étend depuis le confluent de la *Sona* et du *Gange*, jusqu'au *Patna*; au lieu que *Palibothra* était sise à la jonction du *Gange* et de l'*Erannoboas*, que l'exact M. *Danville* prétend être l'*Iamouna*. Enfin la difficulté fut levée, lorsque je trouvai dans un vieux livre *samskrit*, de près de deux mille ans, que *Hiranyabahu* ou *armé d'or*, dont les *Grecs* firent *Erannoboas*, ou la rivière *à l'aimable*

Digitized by Google

murmure, n'était que la *Sona* sous une autre dénomination, quoique *Mégasthènes*, soit étourderie, soit ignorance, en ait fait deux rivières différentes.

Cette découverte nous a mené à une autre plus importante. *Tchandragopta*, soldat de fortune, qui parvint, comme l'aventurier *Sandracottus*, à la souveraineté de l'*Indostan* supérieur, et établit le siége de son empire dans *Pataliputra*, où il reçut les ambassadeurs des princes étrangers, est le même que ce *Sandracottus*, qui conclut un traité avec *Séleucus Nicator*. Ainsi nous sommes parvenus à résoudre un autre problême, et l'on peut regarder les années douze cent et trois cent avant J. C. comme deux époques certaines entre *Rama*, conquérant de *Silán*, peu de siècles après le déluge, et *Vicramaditya* qui mourut à *Odjayini*, cinquante-sept ans avant notre ère.

Fin des mémoires sur l'Histoire ancienne.

Digitized by Google

TABLE
DES MÉMOIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Digitized by Google

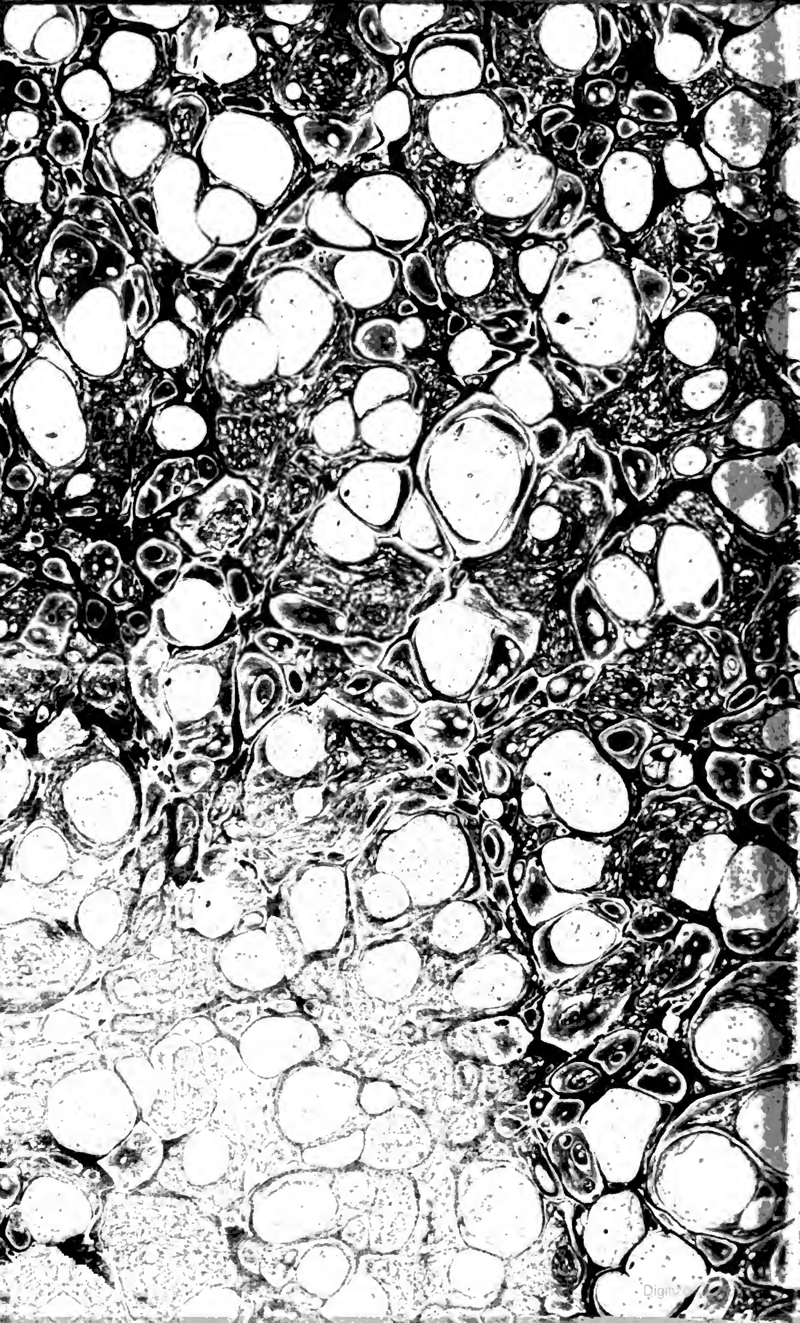
Digitized by Google

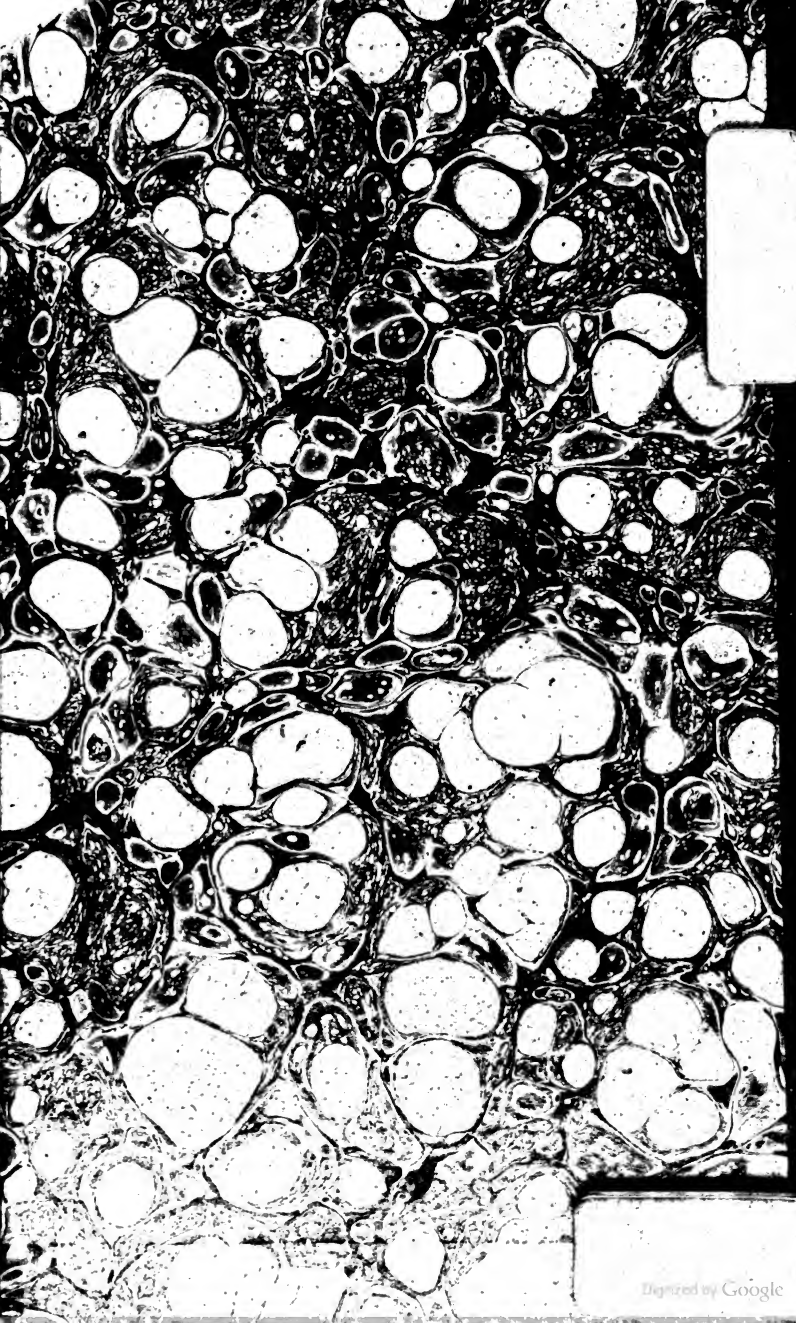
Digitized by Google

Fin de la Table des Matières.

Digitized by Google

Digitized by Google




Digitized by Google



Digitized by Google